

Libération

Manœuvres ukrainiennes vers Soumy, près de la frontière russe, le 13 août. PHOTO VIACHESLAV RATNISKYI / REUTERS

UKRAINE-RUSSIE

LE BRAS DE FER

Après dix jours d'offensive à l'intérieur du territoire russe, l'armée de Volodymyr Zelensky tient ses positions dans la région de Kursk, prenant de court Poutine et redonnant espoir aux Ukrainiens.

ANALYSE, INTERVIEW ET REPORTAGE À KYIV... PAGES 2-5

Macron et Hollande, du rencard au rancart

CAHIER CENTRAL

CISJORDANIE Indignation après une attaque de colons israéliens

PAGES 6-7

LIVRES De Pérez-Reverte à Kerangal, un art de rentrée

PAGES 20-26

ÉDITORIALPar
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD****Rééquilibrage**

Il paraît loin le temps où l'on guettaait les premiers signes d'une «contre-offensive» ukrainienne très médiatisée qui devait changer le cours du conflit opposant Kyiv à Moscou et qui, au final, a fait flop. Les militaires ukrainiens ont retenu la leçon : leur incursion en Russie, dans la région de Koursk, au cœur de l'été, a été une telle surprise que même Vladimir Poutine, qui a d'ordinaire réponse à (presque) tout, en est resté sans voix. Pour l'instant. Car si cette avancée constitue bien une forme d'humiliation pour le Kremlin, et surtout pour les chefs militaires qui n'ont rien vu venir, elle ne signifie pas pour autant que les Russes sont défaits : ceux-ci ne cessent de progresser dans le Donbass, notamment du côté de Pokrovsk. Le rapport de force a simplement été rééquilibré, de façon assez «audacieuse» ont jugé nombre de partenaires occidentaux, et c'est ce que cherchait Volodymyr Zelensky qui, le 1^{er} août dans *Libé*, affichait son désir de «retrouver l'intégrité territoriale [de l'Ukraine] mais pas seulement au moyen des armes». Un de ses conseillers n'a pas hésité, vendredi, à expliquer la stratégie en cours : «L'outil militaire est utilisé objectivement pour persuader la Russie d'entrer dans un processus de négociation équitable.» Voilà bien le but : que la Russie cède les régions ukrainiennes dont elle revendique l'annexion et l'Ukraine se retirera des zones russes occupées cet été. C'est malin et en effet audacieux, mais rien ne dit que le président russe accepte les termes du deal. Il risque d'accentuer encore la pression dans l'est de l'Ukraine, où les soldats de Kyiv sont à la peine, ou de vouloir exporter le conflit au prétexte que des armes occidentales sont utilisées pour pénétrer en Russie. La suite des événements dépendra de sa capacité à encaisser le coup qui vient de lui être porté. L'annonce de la nomination de son ancien garde du corps et fidèle d'entre les fidèles Alexei Dïoumine à la tête des opérations à Koursk montre qu'il prend l'affaire très au sérieux. ♦

UKRAINE-RUSSIE

Le sursaut dans l'inconnu

Après dix jours d'incursion au-delà de leur frontière, les forces armées ukrainiennes confirment leur intention de porter la guerre en Russie. Une tentative pour soulager le difficile front du Donbass et ébranler les certitudes de Vladimir Poutine.

Par
BENJAMIN DELILLE

Au début, ce n'était qu'un raid. Puis c'est devenu une incursion. Voilà qu'après dix jours, c'est une véritable offensive pour entrer dans le territoire et dans la tête de l'envahisseur, le vrai : la Russie de Vladimir Poutine. Pourtant sur la défensive depuis de nombreux mois, en mal d'hommes et de munitions, l'Ukraine a réussi l'impensable le 6 août, sans même prévenir son allié américain : percer le territoire russe, dans la région de Koursk – tuant au passage 12 civils et faisant plus de 120 blessés, dont des enfants –, et maintenir ses troupes sur zone. Jamais la Russie n'avait connu telle incursion depuis la Seconde Guerre mondiale. De quoi redonner un peu d'espoir à des Ukrainiens épuisés et sérieusement mettre à mal le discours officiel du Kremlin, qui tente depuis plus de deux ans de tenir d'opération militaire spéciale en cours loin de sa population. La voici face à la guerre. Derrière la fenêtre des frontaliers qui ont vu débarquer les Ukrainiens. Ou via ses évacués, 200 000 Russes emmenés parfois jusqu'à Moscou, comme des preuves vivantes que leur pays n'est plus le sanctuaire promis par l'autocrate qui les dirige.

Jeudi, le commandant de l'armée ukrainienne est allé jusqu'à déclarer qu'une administration militaire avait été mise en place pour gérer l'occupation des territoires conquis. Oleksandr Syrsky revendique une percée de 35 km de profondeur, 1 150 km² et 82 localités prises, dont la ville de Soujja, 5 500 habitants, elle-même «totalement libérée». Vendredi, il faisait état d'une avancée de «1 à 3 km» dans «certains secteurs».

«NÉGOCIATION»

Le véritable but de cette opération reste incertain. Volodymyr Zelensky assure ne pas vouloir annexer une

partie du territoire russe, comme tente de le faire illégalement Poutine en Ukraine, et promet d'arrêter ses troupes si Moscou accepte le principe d'une «paix juste». Comme une monnaie d'échange pour mettre son rival du Kremlin face à ses contradictions. «L'outil militaire est utilisé objectivement pour persuader la Russie d'entrer dans un processus de négociation équitable», détaillait vendredi Mykhailo Podoliak, conseiller du président ukrainien. En attendant, ce dernier parle d'établir une zone tampon avec des couloirs humanitaires, pour les Russes comme pour les Ukrainiens. Selon des hauts responsables, de

nombreuses frappes russes lancées au cours de ces derniers mois l'ont été depuis cette région frontalière. Il semblerait aussi que cette opération cherche à étirer le front pour desserrer la pression russe sur le Donbass, en l'obligeant à mieux répartir ses forces. C'est là-bas, en direction du nœud ferroviaire et logistique stratégique de Pokrovsk, que le Kremlin met ses principaux coups de boutoir depuis le début de l'été. Grappillant quelques centaines de mètres chaque semaine et accroissant doucement mais sûrement sa puissance de feu pour faire de cette ville un nouveau Bakhmout. Et malgré l'affront de l'incursion ukrainienne plus au nord, Moscou semble tout faire pour poursuivre sa route. L'armée du Kremlin revendique la prise de deux villages jeudi et vendredi, Ivanivka et Seguiivka, près de Pokrovsk.

«ZONE DE FAIBLESSE»

«Les Russes retirent des troupes partout sauf dans le Donbass, du moins pour l'instant, observe auprès du Guardian Jade McGlynn, chercheuse au King's College de Londres et basée à Kharkiv. Ce qu'il se passe à Koursk est excellent pour le moral des troupes, et Dieu sait que l'Ukraine avait besoin d'un coup de pouce. Mais certains... Suite page 4





Des soldats ukrainiens dans la région de Soumy, à la frontière avec la Russie, mercredi.

PHOTO ROMAN PILIPEY. AFP

A Kyiv, «l'opération a redonné de l'énergie aux gens»

L'attaque lancée par l'Ukraine a remonté le moral des civils et des militaires, fatigués de subir des défaites. Ils aspirent à échanger les territoires conquis et les prisonniers avec les leurs.

Pour décrire ses sentiments face à l'opération ukrainienne en cours dans la région russe de Koursk, l'analyste politique Mykola Davydiuk, basé à Kyiv, la compare au fait d'encourager l'équipe nationale ukrainienne aux Jeux olympiques et de compter ses médailles. Sur le champ de bataille russe, il a l'intuition que le pays surpasse psychologiquement l'ennemi.

Après de nombreux mois de fatigue et d'épuisement liés à la guerre, mais aussi d'absence de succès sur les lignes de front, l'offensive a provoqué une tempête émotionnelle parmi les Ukrainiens. «L'opération a redonné de l'énergie aux gens», confirme le politologue. Par l'intermédiaire de sa chaîne YouTube, il collecte des fonds pour financer diverses

aides militaires destinées à l'armée. Avant l'incursion ukrainienne en Russie, il lui a fallu deux semaines pour récolter 1 million de hryvnia (22000 euros) pour des drones. Lorsque l'attaque vers Koursk a commencé, il a reçu la même somme en trois jours. «Les gens sont profondément engagés dans le combat.»

Capturés. Tandis que les analystes occidentaux évaluent avec prudence le début de l'attaque ukrainienne, les habitants de Kyiv retiennent leur souffle, en quête de nouvelles informations jour et nuit. C'est le cas d'Eleonora Shatsylo, qui aide les militaires et les civils depuis le début de l'invasion russe. Cette volontaire ne cache pas le plaisir qu'elle éprouve à suivre l'évolution de la situation sur le front de Koursk. «Je me réjouis de chaque frappe militaire que reçoit notre territoire voisin», avoue-t-elle, traduisant un esprit de revanche compréhensible après deux ans et demi de conflit, bien que les civils russes touchés, comme les civils ukrainiens, n'y soient pour rien – la dure loi de la guerre.

En contact permanent avec les militaires, Eleonora Shatsylo connaît toutefois le prix

à payer pour des opérations aussi complexes: il y aura aussi des pertes du côté ukrainien, des soldats tués, blessés ou disparus. Elle est pourtant convaincue que jusqu'à présent, les avantages de l'offensive l'emportent sur les inconvénients. «Bien sûr, nous n'avons pas besoin de la région de Koursk elle-même, mais nous pourrions échanger ces territoires contre quelque chose d'important», prédit-elle.

Jeudi, les forces armées ukrainiennes avaient capturé 82 localités en Russie, soit 1150 kilo-

«Pour moi, en tant que soldat qui se bat tous les jours contre cette armée, voir des foules de prisonniers de guerre russes est une joie.»

Oleksandr Yabchanka commandant ukrainien dans le Donbass

mètres carrés (lire ci-contre). Autre grande conséquence de l'ouverture de ce front, le grand nombre de prisonniers de guerre. Des vidéos de soldats russes nouvellement capturés apparaissent constamment sur les chaînes Telegram. Rien que mercredi, les forces spéciales du service de sécurité ukrainien en ont arrêté 102 en les expulsant d'une fortification militaire – une manière de reconstituer le «fond d'échanges». «Un grand nombre de prisonniers de guerre aidera l'Ukraine à négocier les siens de manière plus décisive», confirme Anastasia Savova, dont le père est détenu en Russie depuis plus de deux ans. L'officier de marine a été capturé alors qu'il défendait Marioupol en 2022. Pendant un certain temps, les Russes l'ont détenu justement dans la région de Koursk, mais Anastasia Savova ne sait pas où il se trouve actuellement.

Commandant de compagnie qui se bat dans le Donbass, Oleksandr Yabchanka explique que ces prises démoralisent l'ennemi et réconfortent les Ukrainiens. «Pour moi, en tant que soldat qui se bat tous les jours contre cette armée, voir des foules de prisonniers de guerre russes est une joie», dit-il.

Soutien. Malgré le début de l'opération Koursk, la situation dans l'est de l'Ukraine ne s'est pas améliorée. Au contraire, la Russie continue d'avancer, capturant des morceaux de territoire ukrainien mètre par mètre. Cela n'empêche pas Oleksandr Yabchanka, blessé trois fois et reparti à la guerre pour participer aux batailles les plus dures, de continuer de se réjouir de l'incursion ukrainienne en Russie. Dans le Donbass, les deux armées sont engagées dans une lutte brutale; l'Ukraine doit désormais mener une guerre de manœuvre, avec des troupes légères pouvant se déplacer rapidement, ce qui se produit aujourd'hui sur le territoire russe. Pour Moscou, ce fut une surprise totale. Pendant dix jours, le commandant de la compagnie ukrainienne et ses soldats se sont réjouis de l'hystérie des blogueurs russes qui accusent leur propre commandement militaire d'être à l'origine de cette percée sur la frontière russe.

L'officier Yabchanka précise qu'il ne connaît pas le plan de l'opération Koursk ni ses prochaines étapes, mais il pense qu'elle aura un impact positif sur la guerre, malgré la sombre situation dans le Donbass. Il y a deux semaines, les Russes n'auraient jamais imaginé qu'ils se battraient sur leur propre territoire, ce qui est désormais une réalité, note-t-il. Reste que pour le politologue Mykola Davydiuk, le fait que les Ukrainiens aient complètement reporté leur attention sur la région de Koursk n'est pas totalement positif. Les soldats ukrainiens qui se trouvent dans la direction de Pokrovsk, dans le Donbass, ont également besoin, souligne-t-il, d'un soutien moral important de la part de la société.

Assise dans un café branché du quartier de Podil, à Kyiv, la photographe Anastasia Savova lève un verre de vin et raconte sa blague préférée sur l'incursion en Russie: «En 2021, l'armée russe est la deuxième armée la plus puissante du monde. En 2022, c'est la deuxième armée la plus puissante d'Ukraine. En 2024, l'armée russe est la deuxième armée de Russie.» Lorsque l'humour commence à réapparaître dans la vie de tous les jours, souffle-t-elle, c'est bon signe.

KRISTINA BERYDINSKYKH,
Intérim à Kyiv

Suite de la page 2 des soldats qui se trouvent dans le Donbass sont encore très mécontents, car ils auraient vraiment besoin de forces spéciales d'élite là-bas. » Celles-là mêmes qui ont a priori été déployées dans la région de Koursk et dans l'oblast ukrainien de Soumy, où 10 000 soldats seraient stationnés depuis le week-end dernier. Ils ont pu pénétrer en profondeur via des équipes très mobiles, aidées notamment par des blindés occidentaux « comme des Stryker américains et des Marder allemands », selon l'expert militaire Emil Kastelehl. La presse britannique parle aussi de Challenger 2 livrés par le Royaume-Uni. Les Ukrainiens sont couverts par des brouilleurs de radars, des défenses aériennes mobiles, et multiplient les raids de drones pour tenir l'aviation russe au sol. Une attaque coordonnée, dans la nuit de mercredi à jeudi, a frappé au moins quatre aéroports militaires à quelques dizaines de kilomètres plus à l'intérieur des terres, selon l'état-major ukrainien.

« Ils ont trouvé une zone de faiblesse dans la position des Russes, l'ont exploitée rapidement et l'ont fait avec beaucoup d'habileté », déclarait jeudi Christopher G. Cavoli, un ancien général américain quatre étoiles, spécialiste de la Russie, qui fait partie du haut commandement militaire de l'Otan. Les Russes sont choqués. Cela ne durera pas éternellement. Ils se ressaisiront et réagiront en conséquence. » En témoignage déjà une intensification des frappes, notamment autour de Soumy – 56 sur la seule journée de jeudi –, mais aussi sur le reste de l'Ukraine, tuant sept civils dans les régions de Donetsk, Kharkiv et Kherson.

GAGE

Sur ses terres, la Russie tente de colmater les brèches. Après avoir décrit une situation « sous contrôle » mercredi, l'armée a assuré le lendemain avoir repris le village de Kroupts, laissant entendre qu'elle contenait efficacement l'intrusion. Mais les mouvements de troupes qui se multiplient disent l'inverse. Le ministre de la Défense, Andreï Belousov, annonçait jeudi « l'allocation de forces et de moyens supplémentaires » dans la région voisine de Belgorod, où l'état d'urgence a été décrété mercredi par son gouverneur. L'armée aurait même fait appel à des conscrits, pourtant préservés jusqu'ici du front ukrainien, pour tenter de stopper la vague (lire page 5). Un acte un peu désespéré pour Poutine qui craint la réaction des familles, comme ce fut le cas dans les années 80 avec ceux envoyés dans la casse-pipe afghan, ou en Tchétchénie dans les années 90. Vendredi, le gouverneur de la région de Belgorod annonçait l'évacuation

Il y a une forme de gage envoyé aux Occidentaux qui maintiennent un soutien militaire et financier.



Des militaires ukrainiens sur une route de la région de Soumy, près de la frontière russe, mercredi. PHOTO ROMAN FILIFEY. AFP

à partir de lundi de cinq villages frontaliers.

Reste à savoir combien de temps l'Ukraine, dont on dit qu'elle creuse déjà ses tranchées en Russie, pourra tenir l'incursion. Un premier objectif de taille a été atteint : inverser la spirale négative qui voulait que seule Moscou progresse depuis des mois sur le plan militaire, pour faire oublier la contre-offensive échouée de l'été 2023. Et ainsi rebooster des troupes fatiguées, motiver des citoyens découragés qui regardent avec enthousiasme les vidéos montrant des soldats russes se rendant aux Ukrainiens, allongés par dizaines au milieu des plaines.

Il y a aussi dans cette campagne de Russie une forme de gage envoyé aux Occidentaux qui maintiennent un soutien militaire et financier pourtant jugé insuffisant par Kyiv. Zelensky aimerait pouvoir compter sur plus d'avions de chasse et obtenir l'autorisation de viser directement le territoire russe avec les missiles de longue portée qui lui ont été livrés. Peut-être espère-t-il aussi convaincre l'opinion publique américaine, dont une partie s'inquiète de voir les milliards de dollars du contribuable financer une guerre qu'on croyait voir s'enliser. Leur choix, lors de la présidentielle du 5 novembre, sera déterminant pour l'avenir de l'Ukraine. Entre une Kamala Harris qui devrait s'inscrire dans les pas de son prédécesseur, celui d'un soutien qu'elle voudrait inflexible, ou un Donald Trump qui assume presque ouvertement de vouloir couper les vannes, quitte à voir la Russie l'emporter. ➤

«Une surprise totale qui a pris Poutine et son armée au dépourvu»

Pour l'historienne Galia Ackerman, l'offensive ukrainienne nourrit désormais «le doute sur les capacités de l'armée» du président russe.

Historienne spécialiste de la Russie post-soviétique, Galia Ackermann revient sur les implications de l'incursion ukrainienne : les vulnérabilités révélées dans la préparation et la réactivité des forces russes, l'impact sur la confiance publique envers Poutine, et la réponse potentielle du Kremlin face à l'attaque. **Vladimir Poutine était-il préparé à une telle offensive ?**

Absolument pas. Personne n'a été préparé à cette offensive parce qu'elle a été tenue dans le plus grand secret en Ukraine. Les officiers ont été prévenus trois jours avant le début, les soldats la veille. Pour l'armée russe, pour les dirigeants russes, et bien sûr pour Poutine, ce fut une surprise totale qui les a pris au dépourvu.

Pourquoi la réponse militaire a-t-elle tant tardé ?

Parce que les Russes ne s'attendaient pas à une telle incursion, malgré quelques signaux. L'état-major ne les a pas pris au sérieux. Donc le territoire du côté russe de la frontière était assez dégarni. Il y avait beaucoup de jeunes appelés sous les drapeaux qui n'étaient pas encore aptes à combattre. Le gros des troupes russes se trouve actuellement de l'autre côté de la

frontière, principalement en Ukraine, surtout dans la région du Donbass. Les Russes essaient d'organiser le transfert de troupes, en évitant de toucher au Donbass où ils ont un avantage, et espèrent continuer leur offensive. Cependant, ils ont déjà transféré partiellement des troupes depuis les régions occupées de Zaporijia et de Kherson, et ont ordonné le transfert de troupes depuis Kaliningrad. Ils ont également fait

appel aux miliciens de Wagner, qui se trouvent en Afrique. Malgré ces efforts d'organisation, les résultats obtenus jusqu'à présent sont insuffisants.

Est-ce que cette offensive est susceptible d'avoir une influence sur l'opinion publique russe vis-à-vis de Poutine et de la guerre en Ukraine ?

Environ 200 000 réfugiés de la région de Koursk, ainsi que d'autres zones adjacentes, sont actuelle-

ment déplacés à travers plusieurs régions du pays, y compris Moscou. Un nombre croissant de personnes sont donc confrontées réellement aux conséquences de la guerre, alors que cette dernière semblait jusque-là éloignée et

sans impact sur leur quotidien. Cet événement change la donne et, bien qu'une majorité de l'opinion publique russe soit favorable à la guerre, que l'animosité envers les Ukrainiens soit très ancrée,



INTERVIEW



Un soldat russe fait prisonnier dans la région de Koursk et retenu en Ukraine, mercredi. PHOTO V. FRIDSHON / GLOBAL IMAGES UKRAINE / GETTY

cela sème le doute quant aux capacités de Poutine et de son commandement.

Pourquoi Poutine qualifie-t-il l'incursion ukrainienne de «situation» et impose-t-il un régime «antiterroriste» dans les régions frontalières ?

En Russie, l'utilisation du terme «opération antiterroriste» est courante dans des opérations militaires. Ce fut le cas pour la seconde guerre de Tchétchénie, mais aussi pour des incidents en Ingouchie à la frontière géorgienne, ainsi qu'à Moscou et Saint-Petersbourg. Cette désignation est donc assez banale. Toutefois, il existe une raison plus profonde pour cette terminologie : pour Poutine, une grande partie de l'Ukraine est considérée comme historiquement russe. La rhétorique officielle décrit souvent le pays comme une construction artificielle et son peuple comme une branche du peuple russe. C'est pour cela qu'il ne parle pas de guerre mais d'une «opération militaire spéciale» : déclarer la guerre implique de reconnaître son adversaire. De ce point de vue, l'incursion ukrainienne à Koursk ne modifie pas la perception de Poutine, pour qui ces territoires, qu'il s'agisse de Koursk ou de Kharkiv, sont toujours considérés comme russes.

De plus, éviter le terme «guerre» permet de contourner les conventions internationales qui régissent le traitement des civils et des prisonniers. Dans une «opération antiterroriste», ces conventions sont moins strictement appliquées.

Comment interpréter la nomination d'Alexei Dïoumine pour diriger la riposte ?

Elle illustre le degré de désorganisation au sein de la direction russe. Normalement, c'est l'état-major qui serait chargé de coordonner et de mener l'opération pour expulser les Ukrainiens du territoire russe. Cependant, Poutine a désigné le FSB / les services de sécurité pour cette opération, bien que cette agence ne soit pas équipée pour gérer une opération militaire complexe. Dïoumine, ex-garde du corps et proche de Poutine, est plus un choix politique qu'opérationnel. Bien qu'il ait occupé divers postes, y compris de gouverneur et de secrétaire du Conseil d'Etat, il n'a aucune capacité particulière pour coordonner une contre-attaque : son parcours montre qu'il n'a pas de lien direct avec l'armée. Mais Poutine a tendance à nommer à des postes importants les gens en qui il a confiance. Pour lui, la confiance est plus importante que les compétences.

Est-ce qu'on doit s'attendre à une réponse de plus grande ampleur du Kremlin ?

A chaque fois que les forces russes ont subi des revers importants, comme la destruction d'une partie de la flotte de la mer Noire, le Kremlin a répondu par des frappes massives et des bombardements intensifs. Il faut s'attendre probablement à la même réaction. Il est difficile de savoir ce que les Russes pourraient faire de plus.

Recueilli par
ARUZHAN YERALIYEVA

A Koursk, des conscrits russes en première ligne

Malgré les promesses du Kremlin, des jeunes sans expérience militaire ont été envoyés au front, suscitant l'inquiétude de leur famille.

«**M**aman, nous sommes sous le choc», confie Kirill dans un appel désespéré à sa mère, Olga, résidente de la région russe de Penza. Agé de 21 ans, il se trouvait à la frontière lorsque les forces ukrainiennes l'ont traversée, le 6 août. «Dans la nuit, à 3 heures du matin, les Ukrainiens ont lancé leur offensive en utilisant des chars, et seuls des conscrits défendaient la position. Aucun militaire professionnel ni soldat sous contrat n'était présent», raconte Olga. Cette histoire a été relayée par la chaîne Telegram «l'Equipe de Navalny», qui a recueilli plusieurs témoignages de femmes dont les fils ont été pris dans l'offensive ukrainienne dans la région de Koursk. En parallèle, Zinaïda, une autre mère, se retrouve dans l'incertitude totale. Son fils, conscrit à Plekhovo, vil-

lage dans l'oblast de Koursk, est injoignable depuis plusieurs jours. «Aucun signe de vie, personne ne répond, et je ne sais pas où aller, où appeler», écrit-elle sur le réseau social VKontakte.

Pétition. Plus de 100 conscrits étaient stationnés à la frontière russo-ukrainienne lors de l'attaque, selon des soldats avec lesquels a pu discuter *Verstka*, média d'opposition russe. La plupart ont rapidement été capturés, selon Radio Liberty, un média américain. Depuis le début de la guerre en Ukraine, au moins 159 conscrits russes auraient perdu la vie.

«Mon fils unique se trouve actuellement près de Soufja [dont la prise a été revendiquée par l'Ukraine jeudi, ndr], et depuis hier soir, je n'ai plus de nouvelles de lui, témoignait le 7 août sur les réseaux sociaux Victoria, mère d'un des soldats. Je ne comprends pas comment nous avons pu être aussi mal préparés à une telle situation, et comment des conscrits ont pu être chargés de missions de défense d'une telle envergure.» Les familles, en plus de chercher des réponses auprès du ministère de la Défense, ont lancé une pétition demandant

à Vladimir Poutine de retirer les conscrits de la zone de combat à Koursk. «En tant que mères de jeunes soldats, nous demandons que nos fils soient retirés des zones de guerre. Ils n'ont ni l'expérience nécessaire ni les armes appropriées pour faire face aux combats», déclare Oksana Deeva, mère d'un conscrit déployé à Korenevo, un village situé près de la frontière ukrainienne. «Nous vous Implorons : sauvez la vie de ces soldats qui ne sont pas formés au combat», insiste la pétition, qui a déjà recueilli plus de 8 000 signatures.

Risques. Les conscrits, recrutés pour un service obligatoire, servent généralement pour une période d'un an. D'après la législation russe, les soldats ne sont officiellement pas censés prendre part aux opérations militaires et sont cantonnés loin du front. Mais il existe deux exceptions, selon Grigory Sverdlin, fondateur du projet «Allez vous faire voir», qui aide les Russes à échapper à la guerre, interrogé par Radio Liberty : avoir servi au moins quatre mois et avoir reçu une formation spécialisée dans une discipline militaire. Or, la plupart des jeunes conscrits qui ont sollicité son organisation ces derniers jours n'ont rejoint l'armée qu'au printemps 2024. «Ils n'ont servi que deux ou trois mois, loin des quatre requis. En plus, ils n'ont reçu aucune formation spécifique. En théorie, ils ne devraient donc pas être déployés en zone de combat.»

Dès les premiers jours de l'invasion, en mars 2022, Vladimir Poutine avait tenté de rassurer les familles en affirmant que seuls les combattants professionnels seraient envoyés au combat : «Je souligne que les soldats effectuant leur service militaire obligatoire ne participent pas et ne participeront pas aux combats [...]. Seuls les militaires professionnels sont chargés des missions assignées.» En juin 2023, Poutine avait réaffirmé que les conscrits ne seraient toujours pas déployés dans les zones d'opérations militaires.

Un engagement qui vient de sauter avec l'offensive de Koursk. Ce qui pousse donc les familles de conscrits, en plus d'interpeller à nouveau les autorités, à réclamer une véritable révision de la politique de déploiement. Selon les experts, l'incursion ukrainienne a également révélé un manque de coordination au sein des bataillons réguliers.

Dans une interview au quotidien estonien *Postimees*, Igor Gretsdyk, chercheur au Centre international de défense et de sécurité, avertit que l'envoi de conscrits comporte aussi des risques politiques : «Il y a une différence entre des soldats qui signent un contrat, sont payés et prennent volontairement des risques, et des jeunes appelés envoyés au front sans choix. Cela pourrait susciter une réaction dans l'opinion publique, mais il ne faut pas surestimer l'ampleur possible de ce mécontentement.»

A.Y.

Par
CAMILLE NEVEUX

Le timing ne doit sans doute rien au hasard. Alors que des négociations cruciales pour obtenir un cessez-le-feu à Gaza étaient en cours à Doha, au Qatar, entre Israël, les médiateurs américains, qataris, égyptiens et indirectement le Hamas, un groupe de colons juifs a attaqué, jeudi au soir, la localité palestinienne de Jit, située entre Naplouse et Qalqilya. «Des dizaines de civils israéliens, dont certains masqués», sont entrés dans le village, a déclaré un porte-parole de l'armée israélienne. Il précise qu'ils ont «incendié des véhicules et des infrastructures dans la zone» et «lancé des pierres et des cocktails Molotov». Des soldats et des membres de la police aux frontières ont évacué les civils israéliens de la ville», a-t-il ajouté, en précisant qu'un d'entre eux avait été «appréhendé et transféré à la police israélienne pour un interrogatoire».

«Ils venaient pour brûler, tuer et détruire», a déclaré à l'AFP un habitant, Hassan Arman, qui assure n'avoir «jamais vu ça ici» : «Une centaine de colons ont débarqué, tous habillés pareil, ils avaient des couteaux, des armes à feu.» Selon le ministre palestinien de la Santé, un homme de 23 ans a péri «sous les balles de colons». Un autre a été gravement blessé, par balles également, à la poitrine.

«INACCEPTABLE»

Pour faire retomber la pression alors que la région est suspendue à une possible trêve à Gaza, synonyme par ricochet de désescalade avec le Hezbollah libanais et l'Iran, le président israélien, Isaac Herzog, a immédiatement dénoncé sur X un «pogrom en Samarie», en utilisant le nom de la province biblique correspondant au nord de la Cisjordanie. «Il s'agit d'une minorité extrémiste qui porte préjudice à la population des colons respectueux des lois [...] pendant une période particulièrement sensible et difficile», a-t-il ajouté.

L'Autorité palestinienne a fustigé de son côté un «terrorisme d'Etat organisé», et la Maison Blanche une attaque «inacceptable», tout comme Berlin, Paris, Londres et l'ONU. Vendredi, le chef de la diplomatie européenne, Josep Borrell, a annoncé son intention de «mettre sur la table une proposition de sanctions de l'UE contre ceux qui rendent possibles les actes de ces colons violents, y compris certains mem-

«Une centaine de colons ont débarqué, tous habillés pareil, ils avaient des couteaux, des armes à feu.»

Hassan Arman
un habitant de Jit, à l'AFP

La Cisjordanie de nouveau meurtrie

L'attaque mortelle d'un village du territoire occupé, jeudi, a suscité un tollé international, alors que des discussions se tenaient pour un cessez-le-feu à Gaza. En dix mois, l'ONU recense 1250 attaques de colons contre des Palestiniens.

bres du gouvernement israélien». Josep Borrell vise notamment le ministre des Finances, Bezalel Smotrich, pour qui les «émeutiers [...] n'ont rien à voir avec la colonisation et les colons». Des propos peu surprenants, sachant que le leader d'extrême droite est le grand architecte de l'extension de la colonisation en Cisjordanie observée depuis fin 2022 – et plus encore depuis les attaques terroristes du 7 Octobre et le début de la guerre à Gaza. Les violences ont depuis lors flambé en Cisjordanie, territoire palestinien occupé par Israël depuis 1967. Une annexion régulièrement dénoncée par l'ONU comme une violation du droit international.

SPIRALE INFERNALE

Selon l'AFP, au moins 633 Palestiniens ont été tués en Cisjordanie par l'armée israélienne ou des colons depuis le 7 Octobre. Côté israélien, au moins 18 personnes, dont des soldats, ont perdu la vie dans des attaques palestiniennes ou lors d'opérations de l'armée en zone autonome palestinienne.

En dix mois, entre le 7 octobre et le 12 août, l'ONU a recensé 1250 attaques de colons israéliens contre des Palestiniens. Une spirale infernale, alors que le ministre de la Sécurité nationale, le colon d'extrême droite Itamar Ben Gvir, multiplie les autorisations de permis de port d'armes pour «renforcer la possibi-



lité d'autodéfense»... Ces éléments extrêmes, sur lesquels Nétanyahou s'appuie pour gouverner, ont jusqu'ici indirectement nuyauté les négociations de paix à Gaza, tout opposés qu'ils sont à un cessez-le-feu. «Jusqu'à présent, Nétanyahou ne reçoit des ordres que de ceux qui sont à sa droite – et cède à tous», rappelle le quotidien de gauche israélien Haaretz.

Leur réaction aux discussions qui se sont achevées vendredi à Doha, qualifiées de *sérieuses et constructives* par les Etats-Unis, sera inévitablement scrutée. La Maison Blanche a annoncé avoir présenté au Hamas et à Israël une «*proposition de compromis*», en précisant que «*les hauts fonctionnaires [des] gouvernements [implicites] se réuniront à nouveau au Caire avant la fin de la semaine prochaine dans le but de conclure l'accord dans les conditions promises aujourd'hui*».

Le Hamas, lui, a rejeté dans la foulée les «nouvelles conditions» imposées par Israël, selon l'AFP. Celles-ci comprennent le maintien de forces israéliennes dans l'enclave, le long de la frontière avec l'Égypte. «Nous n'accepterons rien de moins qu'un cessez-le-feu complet, un retrait total des troupes israéliennes de la bande de Gaza et le retour des déplacés, un accord d'échange» d'otages contre des prisonniers, a rappelé la source citée par l'agence française. ♦

Dans les villages occupés: «Les soldats menacent de tout détruire»

Arrestations arbitraires, démolitions de maison... Depuis le 7 Octobre, la pression sur les Palestiniens de Cisjordanie s'exacerbe. Israël y déploie un éventail de mesures restrictives qui rendent le quotidien infernal.

A première vue, des collines et des champs parsemés d'oliviers, de figuiers. Puis au loin, apparaissent une file de voitures patientant au checkpoint d'Awarta, un camp d'entraînement militaire et des colonies israéliennes. Depuis 1967, le village de Rujeib, niché à proximité de la ville de Naplouse, au nord de la Cisjordanie occupée, est le théâtre

de tensions en raison des restrictions sur les déplacements et des constructions imposées par Israël. Les 7500 habitants de cette localité sont au bord de l'asphyxie, étouffés par les arrestations irrationnelles et les allées et venues des militaires israéliens qui menacent de démolir leurs maisons, jugées illégales selon les lois de l'Etat hébreu.

« Notre quotidien, c'est la violence. Nous sommes dépourvus de liberté, de dignité, de droits », soupire Lella Odih, 48 ans, le regard empreint de mélancolie. Depuis trois ans, cette veuve et mère de sept enfants subit un harcèlement permanent de la part des soldats israéliens. « Ils menacent de tout détruire. En signe de résistance, ma mère étend du finge chaque jour pour leur montrer qu'il y a encore de la vie dans cette maison », s'exclame son fils Ali, 7 ans, son chat dans les bras. « C'est mon grand-père qui nous a fait don de ce terrain en 2020 », insiste son frère Azzedine, de vingt ans son aîné, en présentant les certificats de propriété.

leur semble», analyse Najah Asmar, directeur du Conseil économique palestinien de Rujeib pour le développement et la reconstruction. Ce centre de service public fournit eau et électricité aux Palestiniens du village.

Quelques mètres du domicile des Odh, sur le flanc d'une colline, une autre maison est en construction. Youssef Asmar, le propriétaire de 53 ans, a été arrêté le 20 mai par une vingtaine de soldats. *«Ils ont défoncé la porte d'entrée et ont balancé mon matériel de travail en me demandant de cesser immédiatement les travaux»*, témoigne-t-il. Youssef Asmar est aménagé dans la base militaire de Huwara, pour une garde à vue de sept heures. Il affirme avoir été victime de mauvais traitements. *«Je demandais à boire de l'eau, mais cela m'était refusé, raconte-*

Il y a-t-il d'un ton lugubre. L'un d'entre eux m'a demandé de rester agenouillé durant trois heures, juste pour m'humilier et me faire mal.» Selon Najah Asmar, ces méthodes d'intimidation sont fréquemment employées par Tshahal afin de dissuader les Pa-

il luttait contre une occupation militaire meurtrière qui nous tue. Nous n'avons personne d'autre pour nous protéger.» Israël légitime les destructions de résidences familiales si l'un des membres est enrôlé dans la Brigade. Une punition collective jugée illégale au regard du droit international.

Depuis l'attaque terroriste du Hamas autour de Gaza, les tensions se multiplient. Ainsi, entre le 7 octobre et le 1^{er} août, le Bureau de coordination des affaires humanitaires des Nations unies (OCHA) recense 1330 démolitions en Cisjordanie occupée, incluant maisons, routes, magasins, infrastructures, conduites d'eau et réseaux d'installation. L'année précédente, sur la même période, l'organisme qui documente les violations des droits humains en dénombreait 891, soit une augmentation de 49 % en un an. Le camp de Jénine, situé en zone A, est sous contrôle civil et sécuritaire palestinien. « Cela illustre bien l'occupation des forces israéliennes, fustige Nidal Obaidi, maire de la municipalité de Jénine. Que font-elles sur une zone administrée par l'Autorité palestinienne ? Israël n'a jamais respecté les accords d'Oslo. »

Colère. Signés en 1993 et en 1995 entre Israël et l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), ceux-ci ont divisé la Cisjordanie en trois zones: A sous contrôle palestinien, B sous contrôle administratif palestinien mais sécuritaire israélien, et C sous contrôle israélien. Bien que des discussions sur le statut de la Zone C soient prévues, Israël refuse de négocier, affirmant que Jérusalem-Est et la Cisjordanie lui reviennent de droit depuis la guerre des Six Jours de 1967.

Le 19 juillet, la Cour internationale de justice (CIJ), la plus haute juridiction internationale en matière de règlement des différends entre Etats, déclarait via ses Juges que l'occupation israélienne à Jérusalem-Est et en Cisjordanie était « illégale ». Elle ordonnait à Israël de se retirer des territoires palestiniens, d'évacuer les colons et de réparer les dommages causés, déclenchant la colère du Premier ministre israélien, Benjamin Netanyahu. Ses avis ne sont cependant pas contraignants pour les 193 Etats membres de l'ONU. « Où est la justice ? interroge Siham al-Jaber, éreintée. Combien de temps allons-nous encore souffrir ? Combien de sang faudra-t-il verser à Gaza et en Cisjordanie pour que cette occupation cauchemardesque cesse ? »

KHADLJA TOUFIK

Intérim à Naplouse et Jénine

carnet

DÉCÈS

Paris (75)

Toute l'équipe de Libération

a l'immense chagrin de vous
faire part du décès de

Frédéric BÉZIAUD
(1961-2024)

survenu le 3 août dernier
et adresse ses plus sincères
condoléances à sa famille
et à ses proches.

Alliant exigence et engagement durant près de quarante ans à Libération, il en était le rédacteur en chef technique.

Il va nous manquer
terriblement.

Paris (75)

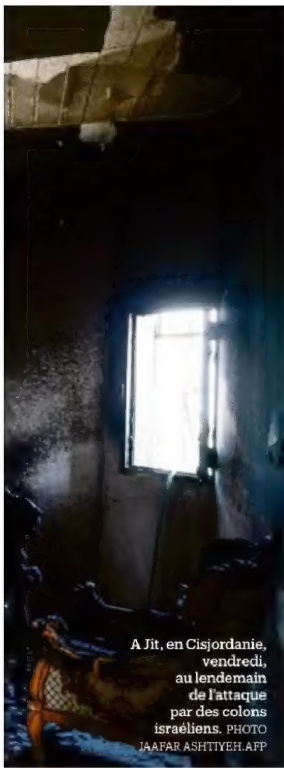
Jeanne-Marie, son épouse,
Pascale, sa fille,
Judith et Héli,
ses petites-filles,
Grégory, son beau-fils,
Les familles AGHION,
HANOKA et SALAMA,
Ses amis.

ont la tristesse de faire part
du décès de

Pierre SALAMA
Professeur
émérite
de l'Université
Sorbonne
Paris Nord
(Paris XIII)
Docteur Honoris
Causa de
l'Université
de Guadalajara
(Mexique)
Docteur Honoris
Causa des
Universités
Métropolitaines
du Mexique

survenu le vendredi 9 août 2024, à Paris.

La cérémonie d'inhumation aura lieu le lundi 19 août 2024, à 16H00, au cimetière parisien de Bagneux.



Recueilli par
JULIE RENSON MIQUEL

La géo-ingénierie solaire est-elle le nouvel eldorado des gouvernements techno-solutionnistes ? Ces techniques de manipulation du climat semblent de moins en moins relever de la science-fiction et suscitent un intérêt plus que prononcé de la part de certains industriels et décideurs politiques, à mesure que l'humanité s'enfonce dans la crise climatique. En parallèle, la communauté scientifique s'écharpe sur les suites à donner à ce nouveau champ disciplinaire, à l'heure où des expérimentations grandeur nature commencent à faire leur apparition. Une étude inédite parue fin juin dans la revue *Nature Climate Change* confirme ce que les chercheurs redoutaient : manipuler des nuages dans une partie du monde engendrera des effets secondaires néfastes dans une autre, vagues de chaleur et guerres de l'eau à la clé. Manque d'encadrement international, risque d'accaparement de cette science par les «philanthropes» américains, renforcement des inégalités... Roland Séférian, climatologue au Centre national de recherches météorologiques (université de Toulouse, Météo-France, CNRS) et auteur principal du rapport du Giec de 2018, analyse pour *Libé* les enjeux de cette «fuite en avant technosolutionniste».

Un article publié le 21 juin dans la revue *Nature Climate Change* met en garde contre les potentiels effets contre-productifs de l'éclaircissement des nuages. En quoi consiste ce type de technologie ?

La géo-ingénierie solaire recouvre diverses techniques. Celle sur laquelle il y a le plus de littérature scientifique repose sur l'injection d'aérosols stratosphériques. Sa visée est planétaire, le but étant de reproduire la réponse climatique observée après les éruptions volcaniques majeures – comme celles du Pinatubo, aux Philippines, en 1991 –, lorsque les particules de dioxyde de soufre, de poussière et d'aérosols expulsés réfléchissent la lumière du soleil loin de la planète, refroidissant temporairement les températures au niveau global. Ensuite, il y a la technique d'éclaircissement des nuages, qui revêt une visée plus locale car moins évidente à contrôler à une autre échelle. Les chercheurs s'y intéressent de plus en plus, notamment dans une perspective d'adaptation. En 2020, les Australiens ont par exemple mené une campagne d'injection d'aérosols marins au-dessus de la Grande Barrière de corail pour limiter les impacts dévastateurs des vagues de chaleur marines qui blanchissent les coraux. Comme le mentionnent les rapports du Giec, ce biôme est amené à disparaître d'ici la fin du siècle compte tenu du rythme de réchauffement.

Une autre technique vise à limiter la fonte des glaciers en plaçant un miroir géant dans l'espace pour éviter l'entrée de l'énergie solaire dans le système climatique. Enfin, la dernière est associée au mécanisme de l'effet de serre et à la présence de nuages très froids en haute atmosphère qui ressemblent aux traînées de condensation des avions : les cirrus. À la différence de l'injection de sels marins dans les nuages pour les renforcer et les rendre plus réfléchissants, cette technique vise à diminuer la quantité de cirrus, donc à limiter l'effet de serre. Le secteur aéronautique en est particulièrement friand, notamment en vue de réduire l'impact de l'aviation sur le climat.

L'Australie et la Grande Barrière de Corail, l'université de Washington et la ville d'Alameda, en Californie... Les expérimentations semblent se multiplier.

Le sujet est clairement d'actualité. La littérature scientifique et les rapports internatio-



GÉO-INGÉNIERIE SOLAIRE

«On a ouvert une boîte de Pandore»

INTERVIEW

Pour parer le réchauffement, de plus en plus de décideurs et d'investisseurs misent sur l'éclaircissement des nuages ou l'injection d'aérosols stratosphériques. Le climatologue Roland Séférian met en garde contre les risques de ces techniques de manipulation du climat.

naux portant sur les questions de gouvernance liées à ces techniques s'étendent considérablement depuis une dizaine d'années. Après, concernant les expérimentations, il y a un effet de loupe. Comme la géo-ingénierie solaire n'a pas trait aux causes du changement climatique – c'est-à-dire à l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère –, elle est mise de côté dans les discussions internationales. Et le débat public est très clivé : les gens sont soit archi pour, soit archi contre. En réalité, il n'existe aucune structure onusienne ou internationale régulant la géo-ingénierie et permettant de prendre des décisions de manière éclairée. En leur absence, les organismes de recherche publics ou privés mettent très en avant leurs travaux, comme en Australie, ce qui génère un effet d'entraînement.

Pourquoi le passage à l'acte, à l'expérimentation, fait-il autant polémique ?

Aujourd'hui, la communauté travaillant sur cette question s'organise pour disposer d'observations. C'est un sujet très clivant. Parce qu'en ouvrant cette boîte de Pandore, on légitime cette technologie

et on prépare le terrain à un déploiement. Voici le dilemme : la géo-ingénierie solaire doit-elle rester cantonnée au domaine académique car on risque de faire plus de mal à l'environnement qu'on ne le fait déjà, ou en a-t-on vraiment besoin ? C'est un gros débat. Expérimenter à grande échelle signifie qu'on transgresse la déclaration de l'Organisation météorologique mondiale (OMM) stipulant qu'il n'y a qu'une seule atmosphère et que ce qu'on y injecte aura un impact sur d'autres variables du système climatique. D'autres répondent que quand on tourne la clé de notre

voiture, ça affecte aussi l'atmosphère, ce qui ne nous empêche pas de le faire. Et puis, les observations sont nécessaires pour contraindre les modèles, ces derniers étant biaisés et potentiellement irréalistes.

Quels sont les risques à jouer aux apprentis sorciers ?

Le discours défendant ces techniques a énormément évolué. Il y a quelques années, la géo-ingénierie solaire était encore présentée comme une solution miracle vouée à compenser totalement le réchauffement climatique. Désormais, les messages clés reposent sur sa capacité à ralentir le rythme du réchauffement, à nous faire gagner du temps pour nous adapter. Bref, à limiter la casse. Le discours muet, il est plus malin. D'après le Giec, au-delà de 1,5 à 2°C, l'humanité sera projetée dans une ère d'aleas où les impacts du changement climatique se feront ressentir partout dans le monde. Comme on s'en rapproche très vite, de plus en plus de décideurs deviennent partisans de ces approches techno-solutionnistes. Elles leur apportent un sentiment de maîtrise sur l'avenir.

Cela ne va-t-il pas accentuer les inégalités entre les pays riches du Nord qui auront les moyens de développer ces techniques et les pays en développement ?

Comme le confirme la publication récente



En haute atmosphère, la géo-ingénierie capacité de réflexion des rayons solaires

dans *Nature*, une intervention sur le climat à un endroit de la planète peut engendrer des effets contre-productifs ailleurs. Mais quand on y réfléchit bien, c'est déjà ce qu'il se produit avec les émissions de gaz à effet de serre issues en grande majorité des pays riches du Nord : les pays en développement du Sud sont ceux qui en pâtissent le plus.

Si ces technologies sont généralisées, l'attribution des événements extrêmes au changement climatique en sera chamboulée. Saura-t-on faire la différence entre les vagues de chaleur générées et amplifiées par le réchauffement et celles créées par la géo-ingénierie solaire ?

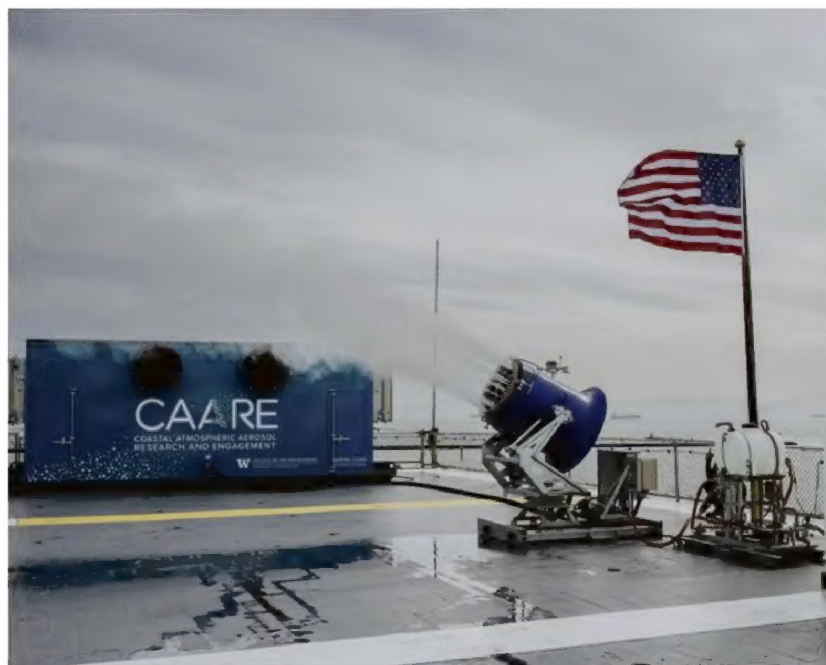
Pour l'instant, nous, chercheurs comme États, sommes déjà incapables de détecter et de suivre un quelconque déploiement de géo-ingénierie solaire. On ne peut faire que des suppositions, ce qui est source de suspicion, avec de hauts risques de contentieux sur l'accès à la ressource en eau. Prenons l'exemple d'Israël avec l'Iran. Pendant une vingtaine d'années, Israël a organisé avec l'université de Tel-Aviv des campagnes d'ensemencement des nuages (en y injectant des aérosols), dans le but de voir s'ils étaient capables de maîtriser les précipitations sur leur territoire [la Chine fait de même, ndr]. Si cela ne relève pas de la géo-ingénierie solaire mais de la manipulation de la météorologie, le problème reste le même. Résultat, l'Iran subit depuis plusieurs années une sécheresse très prononcée. Le conflit actuel a relancé la polémique, les dirigeants iraniens accusent les Israéliens d'avoir provoqué la sécheresse. Imaginons qu'une nation décide de manière unilatérale de déployer des techniques de géo-ingénierie solaire. Quels seront les effets sur d'autres régions ? Est-on capable de les détecter ? ●●●

LIBÉ.FR

Manipuler les nuages aux Etats-Unis pourrait intensifier les vagues de chaleur en Europe Une équipe de scientifiques alerte sur les risques d'effets secondaires, à l'échelle de la planète, de la technique d'éclaircissement des nuages.



mise sur la diminution des nuages de type cirrus, qui contribuent à l'effet de serre. À l'inverse, elle compte sur l'augmentation de la des nuages de basse atmosphère. PHOTO NICO DE PASQUALE. GETTY IMAGES



Fulvérisation de sel marin pour accroître la réflectivité des nuages fin mars en Californie. PHOTO IAN C. BATES. NYT-REDUX-REA

●●● De les attribuer ? Ou ne serait-ce que de les comprendre ? Aujourd'hui, la réponse est non. Cette strate additionnelle remet en cause tout ce que l'on connaît sur le climat. En tant que scientifique, je prône le principe de précaution.

Pourquoi la recherche publique doit-elle étudier de telles techniques si elles sont potentiellement nuisibles à l'humanité ?

Les « philanthropes » américains [comme Jeff Bezos, Elon Musk ou Bill Gates, *ndlr*] ont une vision très salvatrice de la technologie. Ils promeuvent et financent à coups de milliards de dollars la fuite en avant techno-solutionniste. On observe une tendance à l'accaparement de ces sujets par ces « philanthropes », afin d'orienter la recherche et de valider leur discours. Selon moi, l'enjeu et le risque sont énormes. La communauté scientifique est frileuse : c'est un sujet « sale », sulfureux, polémique... La plupart des chercheurs ne veulent pas trop y toucher, par peur que cela nuise à leur éthique, ce que je peux comprendre. Mais si nous ne le faisons pas, la nature ayant horreur du vide, la géo-ingénierie solaire sera accaparée par des sociétés privées qui financent leurs recherches à vitesse grand V, tandis que nous nous retrouverons démunis. Les connaissances seront « fabriquées » et le message biaisé. Or, on voit bien avec l'actualité qu'il est plus dur de détricoter un faux message que d'étayer une vérité.

Quels sont donc les enjeux de cette « fuite en avant technosolutionniste » ?

Pour les résumer, j'utilise souvent un même de *Star Wars* avec quatre photos : Anakin Skywalker enfant, Anakin adolescent, adulte, puis en Dark Vador. Cela représente l'évolution du temps et la manière dont une situation peut en engendrer une autre. Anakin enfant, c'est l'inaction climatique : on en est là. Anakin adolescent, c'est le stade de l'élimination du CO₂. C'est dans ce narratif – celui mettant en avant l'élimination directe du dioxyde de carbone (CDR) au détriment de la baisse des émissions – que la science climatique est en train de se faire coïncider. On prépare le terrain pour que l'opinion publique accepte le développement de technologies permettant de modifier notre environnement pour contrecarrer un phénomène global. Et ce, malgré le fait que la CDR est sans doute vouée à un échec de mise à l'échelle. La suite logique, c'est Anakin adulte qui part du côté obscur, donc la géo-ingénierie solaire. Arrive ensuite Dark Vador, associé à la souffrance, à l'incertitude... En ce moment, au niveau national comme international, les pions sont en train d'être placés sur l'échiquier. Cela avance à bas bruit. Reste à savoir si les États vont commencer à légiférer sur ces sujets.

Qui place les pions sur l'échiquier ?

Par exemple, à la fin de son mandat en décembre 2020, le président Trump a fait modifier les statuts de l'Agence américaine d'observation océanique et atmosphérique (NOAA) [l'équivalent de Météo-France, *ndlr*]. Le texte du Congrès en question – grandement orchestré par un cabinet de lobbying appelé SilverLining – a autorisé la NOAA à travailler sur la géo-ingénierie solaire en lui allouant une ligne de crédit pérenne. Quand on voit un gouvernement qui est contre l'accord de Paris, se dit ouvertement climatosceptique et modifie en sous-main des textes d'agences nationales travaillant sur l'environnement, on se demande quel est le message... Avec des collègues, nous avons été sollicités par l'ambassade de France aux États-Unis pour essayer de comprendre ce qu'il se passait. On s'est rendu compte que des acteurs plaçaient leurs billes. Aujourd'hui, le déni des décideurs ne porte plus sur la réalité du réchauffement, mais sur la réponse à y apporter. Et là, deux visions du monde s'affrontent : techno-solutionnisme versus sobriété. ◆



Léon Deffontaines, Olivier Faure, Lucie Castets (au centre), François Bonneau et Marine Tondelier à l'usine Duralux, près d'Orléans, le 31 juillet. PHOTO G. SOUVANT, AFP

FUTUR GOUVERNEMENT

Macron convoque les partis, la gauche viendra réunie

Et Emmanuel Macron offre à la gauche l'occasion d'une photo de famille. Moins d'une semaine après la fin des Jeux olympiques et après avoir laissé passer une nouvelle séquence mémorielle avec – notamment – la commémoration dans le Var du 80^e anniversaire du Débarquement de Provence, le chef de l'Etat a fait savoir vendredi qu'il convoquait le 23 août les chefs de partis et présidents des groupes représentés au Parlement. «Une série d'échanges» destinée, selon son entourage, à l'aider à nommer un chef ou une cheffe de gouvernement après la démission de celui de

Le chef de l'Etat a invité les représentants des formations politiques à discuter avec lui le 23 août afin de tenter de nommer un ou une Première ministre. Lucie Castets, la candidate du Nouveau Front populaire, sera de la partie.

Par
LILIAN ALEMAGNA

Gabriel Attal il y a un mois. «La nomination d'un Premier ministre interviendra dans le prolongement de ces consultations et de leurs conclusions», a fait savoir la présidence dans un communiqué, estimant que les Français avaient exprimé aux législatives des 30 juin et 7 juillet «une volonté de changement et de large rassemblement» lors de ce scrutin convoqué après la dissolution de l'Assemblée nationale le 9 juin.

«Dans la semoule»

«Enfin!» s'exclament en chœur les responsables du Nouveau Front populaire (NFP) qui ont annoncé, dans la

«C'est une première victoire que d'y aller avec Lucie Castets.»

Marine Tondelier
secrétaire nationale
des Écologistes

foulée du communiqué de l'Élysée, qu'ils viendraient «en délégation». «Pour demander la nomination de Lucie Castets comme Première ministre», a martelé le coordinateur national de La France insoumise, Manuel Bompard sur son compte X. La candidate du NFP sera d'ailleurs présente à l'Élysée avec les chefs de file socialiste, insoumis, écologiste et communiste, reçus, selon nos informations, en premier, dans la matinée. «Les chefs de partis du NFP [lui] ont proposé de les accompagner lors de ces échanges avec le président de la République pour demander sa nomination à Matignon dès que possible», justifie ainsi auprès de Libération l'entourage de la haute fonctionnaire. Aucun risque d'être recalée à la guérite présidentielle puisque l'Élysée a précisé dans la foulée que «le Président ne [s'opposait] évidemment pas [à sa venue] si c'est une demande collective et que les forces politiques du NFP jugent que c'est utile pour que l'échange soit constructif». «Je suis prête pour qu'on travaille ensemble au plus vite, pour le bien des Français», lui avait-elle lancé le matin même dans un entretien au quotidien régional la Marseillaise.

Quelle aubaine pour la gauche... Alors qu'elle allait effectuer sa rentrée, en fin de semaine prochaine, en ordre dispersé (les écoles à Tours, les communistes à Montpellier, les insoumis dans la Drôme avant, le week-end suivant, les socialistes à Blois et François Ruffin en solo dans la Somme), obligeant notamment Lucie Castets à enchaîner les kilomètres pour rendre visite à tous ses nouveaux camarades, voilà que le président de la République crée l'occasion d'une image d'unité inespérée. Surtout, entre la guerre à Gaza (lire pages 6-7), les accusations de fraudes électorales au Venezuela (page 14) et les différences d'appréciation entre forces politiques sur la stratégie à mener par exemple - augmenter le salaire minimum à 1 600 euros en cas d'arrivée au pouvoir, les sujets potentiels de divisions sont nombreux.

«La photo de famille va être belle», estime auprès de Libération la cheffe des Écologistes, Marine Tondelier, qui aura «la chance», ironise-t-elle, de passer une partie de son anniversaire à l'Élysée et non aux journées d'été des écoles comme c'est le cas depuis plus de dix ans... «C'est une première victoire que d'y aller avec Lucie Castets», insiste-t-elle avec plus de sérieux, même si elle «imagine» que le Président «a déjà une idée en tête» et qu'elle dit «ne pas attendre grand-chose de Macron». «Il essaie de reprendre la main après un été où il pédale dans la semoule. Et ce n'est pas fini...» poursuit-elle. J'attends de celles et ceux qui trouvent que Lucie Castets n'a pas une majorité assez large qu'ils nous proposent un nom qui bénéficie d'une majorité plus large, plus solide. Je n'en vois pas. «Nous avons une candidate, des propositions, une méthode destinée à aboutir

à des compromis à l'Assemblée nationale quand le chef de l'État reste solitaire dans l'exercice du pouvoir», insiste ainsi le chef des députés socialistes, Boris Vallaud.

Et tout l'enjeu de leur rencontre sera ainsi de convaincre que cette gauche est capable, comme le martèle l'Élysée, d'«avancer vers la constitution d'une majorité la plus large et la plus stable possible au service du pays». «Il est faux de dire que le Nouveau Front populaire a une majorité quelle qu'elle soit», avait ainsi affirmé Emmanuel Macron le 23 juillet sur France 2 à la veille des Jeux olympiques, s'appuyant sur la défaite du communiste André Chassaigne pour la présidence de l'Assemblée. Le NFP «est à 100 voix de la majorité absolue» rappelle-t-il également.

Effectivement: avec 193 députés, la gauche est loin de la barre des 289 voix de majorité. Mais, d'une, des abstentions au centre, à droite ou à l'extrême droite peuvent baisser la barre nécessaire pour faire adopter des projets et propositions de loi. Et de deux, son propre camp, avec 166 élus, est encore plus loin de la majorité absolue. Et s'il s'est mis d'accord avec des députés LR désormais étiquetés «Droite républicaine» (47 députés) pour reconduire Yael Braun-Pivet au perchoir en échange de postes au Palais-Bourbon, aucun accord législatif n'existe entre Gabriel Attal et Laurent Wauquiez, les deux nouveaux patrons de leurs familles politiques respectives à l'Assemblée.

«Aucun revirement»

Sans compter que la gauche a boudé des pions lundi en proposant dans un courrier des «compromis» aux autres familles politiques sur «cinq grandes priorités»: pouvoir d'achat, «bifurcation écologique» de l'économie, éducation, services publics et «rétablissement d'une fiscalité juste». «Bien sûr qu'on ira chercher des compromis, des accords, auprès de toutes les forces républicaines qui sont représentées au Parlement, en excluant le Rassemblement national», a répété Lucie Castets dans la Marseillaise vendredi. Une inflexion destinée à sortir du coin dans lequel semblait s'enfermer le NFP avec la position insoumise d'appliquer «tout le programme, rien que le programme».

«Nous disons depuis les élections que, un, le gouvernement du NFP doit avoir comme objectif la mise en œuvre de son programme, et deux, qu'il faut travailler à des majorités à l'Assemblée nationale sur des textes de loi», insiste Manuel Bompard auprès de Libération, réfutant tout «revirement». «Il y a évidemment un débat parlementaire et donc la possibilité d'intégrer des amendements qui seraient votés par l'Assemblée», précise-t-il.

Assez pour rassurer l'Élysée? Pas vraiment... Le RN, LR et une partie du camp présidentiel continuent de rappeler qu'ils déposeront et voteront une motion de censure en cas de présidence insoumise dans un gouvernement. LFI et Jean-Luc Mélenchon pourraient-ils alors être à Lucie Castets ce que le PCF et Maurice Thorez ont été à Leon Blum en 1936? Des soutiens sans participation? Dans la Marseillaise, la candidate du NFP pour Matignon évacue l'hypothèse: «Toutes les sensibilités du Nouveau Front populaire seront représentées.»

«Aucun autre bloc politique n'est au niveau du NFP»

Fabien Roussel incite les Français à se mobiliser à la rentrée en cas de refus du Président d'appeler la gauche à gouverner, après la rencontre de la semaine prochaine.

L'annonce de l'Élysée modifie quelque peu ses plans de rentrée.

Le 23 août, Fabien Roussel

à Montpellier, encore en tenue estival pour ouvrir l'université d'été du PCF. Il devra finalement renfiler son costume pour se rendre à l'Élysée avec tous les chefs de partis et les présidents de groupes parlementaires du Nouveau Front populaire. L'ex-député du Nord confirme à Libération que Lucie Castets, leur candidate au poste de Première ministre, sera également présente.

Quelle a été votre réaction à cette invitation?

Je me suis dit «enfin!». Car maintenant que les Jeux olympiques sont terminés, que tout le monde en a bien profité, les Français ont le regard tourné vers la rentrée et ils sont inquiets. Pour leur avenir, pour leur pouvoir d'achat... Ils se demandent aussi qui va gouverner le pays et comment. Il devient donc urgent de nommer un gouvernement qui va changer leur quotidien.

En même temps, il ne reçoit pas que la gauche. Toutes les familles politiques sont invitées à échanger avec le Président. Il y a toujours très peu de chances pour qu'il accepte de nommer Lucie Castets à Matignon...

Nous verrons bien. Malheureusement, les institutions de la Ve République offrent le pouvoir à un président de nommer qui il veut comme Premier ministre, sans tenir compte forcément du résultat des législatives. C'est d'ailleurs pour cela qu'il y a besoin d'aller vers un vrai régime parlementaire où l'Assemblée nationale et les représentants du peuple peuvent se mettre d'accord sur un chef ou une cheffe de gouvernement. Emmanuel Macron fera ce qu'il a décidé de faire. C'est son droit. Mais s'il nomme les mêmes pour poursuivre la même politique alors que les

Français se sont majoritairement exprimés contre les 30 juin et 7 juillet, alors il suscitera beaucoup de colère.

Pourquoi avoir décidé de vous rendre tous ensemble à cette convocation?

Nous voulons montrer que nous sommes un bloc cohérent, qui représente près de 200 députés élus sur la base d'un programme présenté aux Français, donc sans surprise. Et que nous sommes d'accord sur une

Première ministre. Aucun autre bloc politique n'en est à ce niveau-là! Il était donc très important de nous montrer unis. Nous affirmerons auprès du chef de l'État nos priorités pour le pays - pouvoir d'achat, services publics, transition écologique - que nous comptons mettre

en œuvre dans le respect du Parlement, sans le brutaliser, en trouvant les compromis nécessaires pour construire des majorités.

Lucie Castets sera-t-elle avec vous malgré le fait qu'elle n'ait pas été invitée?

Oui. Nous irons ensemble. En délégation.

Et si le Président refuse de la nommer à Matignon malgré vos arguments?

Les Français devront faire, à un moment ou un autre, pression pour se faire entendre. Il faut que leurs voix, exprimées dans les urnes, soient respectées par le président de la République. Si elles ne le sont pas? Alors il faudra se mobiliser dans chaque circonscription, dans la rue, pour se faire entendre. Imaginez un pays d'Amérique latine où le chef de l'État ne respecte pas les élections? Tout le monde en France dirait que c'est un coup d'État.

Recueilli par L.A.



INTERVIEW

Libération

HORS-SÉRIE POLAR

LE TOUR DU MONDE EN 80 POLARS

Libé

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE



Manon et Pierre-Yves Bart et leur remplaçante Sarah Clergeot, dans leur exploitation le 8 août à Plambois-Vennes (Doubs).

CONGÉS D'ÉTÉ

Les agriculteurs prennent la clé des champs

A la différence de leurs aînés présents sur leur exploitation toute l'année, certains cherchent désormais à s'octroyer une pause estivale. Une possibilité offerte par des services de remplacement.

Par
COPPÉLIA PICCOLO
Envoyée spéciale dans le Doubs
Photos **RAPHAËL HELLE**

Au milieu d'un champ verdoyant entouré de sapins longilignes, quelques dizaines de vaches montbéliardes brouettent. Le soleil puissant de cette mi-août s'abat sur leur robe marron et

blanc. Depuis la ferme attenante, des meuglements résonnent. Pierre-Yves Bart, jeune éleveur à Plambois-Vennes (Doubs), vient de terminer la traite matinale de ses bêtes. L'une des dernières avant son départ en vacances, prévu ce samedi.

A 37 ans, il a toujours eu l'habitude de partir « en vacances avec sa mère et ses frères et sœurs », mais « jamais » avec son père, lui-même éleveur. L'agriculteur de la « nouvelle génération » ne souhaite donc plus « reproduire ce schéma » hérité des aînés. Son but : « être libre ». Puisqu'il se trouve à distance de tout cadre familial – et ainsi de proches potentiels pour le relayer – Pierre-Yves a dû faire appel à des salariés remplaçants, regroupés au sein du Service de remplacement, association à laquelle il est adhérent. La structure a officiellement été créée en 2009, en vue de fédérer les initiatives locales en place depuis les années 70. La première remplaçante à être venue dans sa ferme des Boutons d'or, « c'est Sarah », précise-t-il.

A sa droite, Sarah Clergeot, agricultrice de 23 ans, sourit. La salariée de l'association revient régulièrement dans cette exploitation car la famille avec deux enfants « est une grosse utilisatrice des services », à raison de « huit jours de vacances par an » et « presque un week-end par mois ». « Faire le tour des fermes » est une façon pour Sarah Clergeot



Vincent Cattet, agriculteur, ne quitte jamais ses terres, même l'été.



L'agricultrice de 23 ans s'occupera de l'exploitation pendant huit jours.

de se former avant de reprendre la ferme de son père, de «voir du pays» avant de s'installer. Comme elle, la plupart des agents de remplacement sont âgés de moins de 30 ans.

Passage des consignes

Cette semaine, elle est déjà à la ferme pour donner un coup de main avant le grand départ du propriétaire. Bottes aux pieds, elle vient d'ailleurs tout juste de finir de débrancher les machines dans la salle de traite. Mais ce samedi, lorsque toute la famille de Pierre-Yves Bart prendra la direction du Cantal pour des congés bien mérités, la centaine de bêtes, dont 40 vaches laitières, changera alors temporairement de gardien. Louis, 3 ans, assis dans son tracteur vert miniature qu'il fait rouler à toute allure à travers routes, champs et bouses de vaches, est, lui, déjà prêt à prendre le large.

L'année dernière, près de 1400 exploitants du Doubs ont fait une demande de remplacement – sur les près de 5000 que compte le département –, dénombre le président de la branche départementale de l'association, Mickaël Paris. Des chiffres qu'il estime en nette augmentation depuis la crise du Covid. La révision de ce dispositif au 1^{er} janvier, avec un crédit d'impôt rehaussé à hauteur de 60% pour les agriculteurs, aide aussi. «Sans ce bonus financier, on ne pourrait pas se

permettre de partir», confirme Pierre-Yves Bart. Pour chaque jour de remplacement, il doit déboursier 174 euros, le tout dans une limite de dix-sept jours par année.

Dans chaque exploitation, Mickaël Paris, avec sa double casquette de président et d'agriculteur, s'assure alors que le passage de consignes se déroule au mieux, car «il y a des très manques comme des très bordéliques». Du côté de la ferme des Boutons d'or, la balance penche plutôt en faveur de la première situation. Pierre-Yves Bart inscrit toutes ses consignes au marqueur sur un tableau. Il y répertorie toutes les instructions pour la traite, mais aussi les détails pour l'alimentation des vaches. «Je demande à l'agent de venir deux jours en avance pour tout lui montrer et pour qu'il note mes habitudes», explique le jeune père de famille, alors que la prise de consignes est d'ordinaire d'une demi-journée. «Même pour nous

«On ne laisse pas une simple maison, mais une ferme. C'est notre travail, notre troisième bébé, notre vie.»

Manon Bart agricultrice

c'est mieux, mais on sait être débrouillard sans ça», renchérit sa remplaçante. Et pour «les exploitants plus stressés», Sarah Clergeot se charge d'envoyer des messages – à l'allure de compte rendu – quasi quotidiennement. Même s'il parvient à «déconnecter au bout du deuxième jour de vacances», Pierre-Yves Bart n'a pourtant jamais l'esprit totalement hors de son exploitation. Il pense toujours à son chez-soi, à ses bêtes, à cette odeur de ferme. «C'est tellement fastidieux de partir. Il en fait toujours une montagne», rit sa femme, qui concède toutefois que cette inquiétude est légitime. «On ne laisse pas une simple maison, mais une ferme. C'est notre travail, notre troisième bébé, notre vie», admet la trentenaire. Manon Bart, elle, est toujours partie en vacances avec ses parents agriculteurs, «un moment sacré».

«Il y a encore un tabou»

Pendant leurs premières vacances en famille, Pierre-Yves Bart n'a pas lâché son téléphone, connecté à tous les outils de la ferme. «Le plus dur, c'est de prendre sa première semaine. Il faut passer ce cap», abonde le président de la fédération doubsiste. Ensuite, «on y prend facilement goût», réplique le jeune agriculteur. Autour du couple, «certains copains sont même partis quinze jours». Une durée qui s'apparente à une anomalie dans le milieu agricole, à tel point que «tout le monde les a regardés avec de gros yeux». «Il y a encore un tabou sur la question des vacances», regrette le jeune éleveur.

Cette question, Vincent Cattet, agriculteur quelques dizaines de parcelles plus loin, l'a déjà tranchée. Lui ne veut pas quitter ses terres natales, même l'été. La Franche-Comté, son odeur de foin fraîchement coupé et «ses paysages qu'on ne voit nulle part ailleurs», c'est sa carte postale à lui. «C'est une question d'habitude. Je ne suis jamais parti en vacances avec mes parents», eux aussi éleveurs, poursuit-il en tournant son regard vers la droite. Quelques mètres séparent sa maison de la leur. «Peut-être que je passe à côté de quelque chose, oui, mais ma ferme, c'est bien plus qu'un métier. C'est une passion.» Son père, interrompu en pleine cueillette de framboises, assène aussi que ses «bêtes ne sont pas de simples machines que l'on peut débrancher», un geste que pourraient faire d'autres travailleurs. «Nous, il y a toute une logistique», ajoute-t-il.

«Seulement la moitié de nos adhérents du Doubs ont fait une demande de remplacement», abonde Mickaël Paris. Un chiffre qui «ne va pas en core assez loin». Et encore, ici, on est chanceux et bien dotés : 50 CDI et 400 CDD travaillent au sein de l'association. «Dans les autres régions, trouver un remplaçant relève parfois du parcours du combattant». Le quinquagénaire regrette aussi de ne pas être parti plus tôt avec ses enfants. Il se dit que «merde !» il a «doupé quelque chose». A présent, il compte chaque année les jours avant ses vacances. L'occasion pour «rattraper le temps perdu».

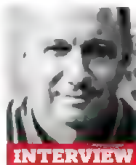
«La passion ne suffit plus pour accepter tous les sacrifices»

Pour le sociologue François Purscigle, la possibilité de prendre des congés est un des impératifs pour «rompre avec le malaise agricole».

de ce modèle : c'est cet aspect qui constitue un élément d'affrontement entre les générations.

Qu'est-ce qui explique cette bascule générationnelle ?

La plupart de ceux qui reprennent aujourd'hui une exploitation sont passés par la case du salariat, et donc par les congés. C'est cet aspect qui change la donne. La nouvelle génération d'exploitants évolue aussi dans une société où elle est en minorité, et dans laquelle elle se compare à d'autres de sa génération. Et c'est dans



INTERVIEW

Même si l'été n'est pas d'ordinaire synonyme de mise sur pause de l'activité, les jeunes agriculteurs sont de plus en plus nombreux à décider de prendre des vacances. Ils ont d'ailleurs recours aux services de remplacement, une solution notamment pour conquérir une «certaine forme de parité» avec les autres travailleurs de leur génération, explique à Libération le sociologue des mondes agricoles François Purscigle, professeur à l'Ecole nationale supérieure agronomique de Toulouse (Agro Toulouse).

L'existence des services de remplacement est-elle un frein en moins pour les jeunes agriculteurs qui souhaitent s'installer ?

Les vacances sont dorénavant un facteur central de négociation au moment de l'installation et lors de l'accès à la profession. Aujourd'hui, peu d'agriculteurs s'installent seuls. Et si l'on fait le choix d'entrer dans ce métier, on va d'abord négocier avec ses associés afin de pouvoir partir régulièrement en vacances, service de remplacement présent sur place ou non. Ce dispositif a permis aux agriculteurs de conquérir une certaine forme de parité sociale. Car pendant très longtemps, les exploitants ont été en marge de la société au regard de leur incapacité à prendre des vacances.

Certains agriculteurs nous ont dit qu'il existait une forme de «tabou» autour des vacances... Malgré cette volonté d'être remplacés, il est toujours difficile pour certains agriculteurs, et notamment certains éleveurs, de lâcher un troupeau de vaches auquel ils tiennent. Ils sont pris dans une tension entre quête de parité et attachement viscéral à leur exploitation, dans laquelle se mêlent vie privée et vie professionnelle. Aussi, dans l'inconscient collectif, pour être un bon agriculteur, il ne faut pas lâcher son troupeau. Il faudrait se sacrifier ad vitam aeternam. Mais les enfants d'agriculteurs eux-mêmes ne veulent plus

cette comparaison avec d'autres catégories socioprofessionnelles que se construit le malaise agricole : le fait de ne pas pouvoir prendre de vacances va de pair avec le fait de ne pas pouvoir avoir un revenu digne. Les agriculteurs al-

ment leur métier, mais cette passion ne suffit plus pour accepter tous les sacrifices. La coexistence entre vie professionnelle et vie familiale est de plus en plus difficile pour la nouvelle génération. Elle a davantage envie de cloisonner les choses. Cette capacité à donner à voir une profession dans laquelle on peut s'arrêter de temps en temps est d'autant plus importante si l'on veut qu'il y ait un renouvellement des générations. Le métier doit se départir de son image d'enfermement et doit banaliser la possibilité de vivre tel un salarié. Tout ce qui participe à une ouverture sera utile en termes d'attractivité du métier.

Malgré l'existence des services de remplacement, existe-t-il toujours des freins à ce droit aux congés aujourd'hui ?

Dans certains départements, tous ne réussissent pas à trouver une main-d'œuvre compétente et en nombre suffisant pour pouvoir les remplacer. Les services de remplacement font eux aussi face à des difficultés de recrutement. A l'échelle de certaines régions, la Mutualité sociale agricole soutient des éleveurs en difficulté pour qu'ils prennent des vacances. Mais si l'on veut développer le nombre d'agriculteurs sur le territoire, aujourd'hui confronté à un mur [un agriculteur sur deux sera en âge de partir à la retraite d'ici à 2030, ndr], il faut que tous les pouvoirs publics s'en donnent les moyens et multiplient les mesures incitatives et des dispositifs de prise en charge.

Recueilli par C.P.I.



LIBÉ.FR

Trump et Harris voudraient placer l'économie au centre de leur duel présidentiel

Tandis que Joe Biden et Kamala Harris se retrouvaient jeudi pour une première apparition publique commune depuis leur passage de relais dans la course à la Maison Blanche, Donald Trump a chaotiquement multiplié attaques et insultes contre la vice-présidente dont l'essor le bouscule. PHOTO AP

Le Venezuela, défi diplomatique de Lula

Le président brésilien joue sa crédibilité à l'international avec la crise suscitée par la réélection contestée de Nicolás Maduro, à qui il a proposé jeudi d'organiser un nouveau scrutin.

Par
CHANTAL RAYES
Correspondante à São Paulo

Pour le Brésil, la crise vénézuélienne est un test diplomatique majeur. Peut-être le plus important de cette troisième présidence de Lula da Silva, devenu le principal médiateur entre Nicolás Maduro et son opposition, après l'élection présidentielle contestée du 28 juillet au Venezuela. Pas une fois, en effet, le plus grand pays d'Amérique latine n'a affiché des ambitions géopolitiques – comme lorsque Lula a exprimé son intention de tenter une médiation entre la Russie et l'Ukraine – sans qu'il ne soit prié de se faire d'abord les dents en Amérique du Sud. A Brasília, donc, de se montrer apte à exercer un « leadership régional », que ses dimensions continentales ne sauraient conférer d'office au pays, à en croire les experts.

Ingérence. Le casse-tête vénézuélien est devenu une variable de la politique domestique brésilienne : sur ce dossier en particulier, l'extrême droite de Jair Bolsonaro attend Lula au tournant, l'accusant de complaisance envers un autocrate au seul motif que Nicolás Maduro appartient comme lui à la gauche. En choisissant, malgré les irrégularités qui ont entaché le processus électoral, de ne pas rompre avec son homologue vénézuélien – il souhaite en effet rester un intermédiaire –, le président brésilien prend donc un risque à l'intérieur, même si, à l'inverse de son parti, il se



Nicolás Maduro et Lula à Brasília, le 29 mai 2023. THE U.S. USED MARCELINO REUTERS

garde bien de reconnaître la victoire autoproclamée de Maduro tant que les procès-verbaux des bureaux de vote ne seront pas publiés. «*Maduro doit des explications au monde et il le sait, a martelé Lula jeudi. S'il a du bon sens, il pourrait convoquer de nouvelles élections.*»

A Caracas, l'idée d'un nouveau scrutin, déjà lancée quelques jours plus tôt par le conseiller spécial du président brésilien, Celso Amorim, a ré-évoqué la gageure de liguier contre elle gouvernement et opposition. «*C'est une erreur, pour ne pas dire une stupidité,* a lâché Diosdado Cabello, le très puissant vice-président du Parti socialiste uni du Venezuela, la formation au pouvoir, en dénonçant une ingérence dans les affaires intérieures du pays. «*Un "second tour" ? a-t-il poursuivi en reprenant la formule d'Amorim pour expliciter sa proposition. Notre*

Constitution ne prévoit pas de second tour ! Il n'y aura pas d'autre élection parce que Nicolás Maduro a gagné.» La cheffe de file de l'opposition, María Corina Machado, a, elle aussi, réagi. «*Proposer une chose pareille, c'est manquer de respect aux Vénézuéliens,* a-t-elle assénée à la veille de grandes manifestations prévues pour ce samedi. Et si le résultat ne plaît

pas à Maduro, on organise un troisième scrutin ? Un quatrième ? Un cinquième ?» Même l'itamaraty, le Quai d'Orsay brésilien, n'endosse pas la proposition d'Amorim, qui la défend pourtant auprès de Libération. «*Rappeler les électeurs aux urnes est une solution possible,* assure-t-il, observant qu'aucun des deux adversaires, ni Maduro ni l'opposant Edmundo González, ne s'est encore prononcé directement – bien qu'ils semblent tout de même rejeter l'idée. Dépêché sur

place pour suivre le scrutin, l'émisnaire de Lula relate s'être entretenu avec l'homme fort de Caracas dès le lendemain. «*Maduro m'a affirmé que les résultats électoraux seraient publiés sous quelques jours, or cela n'a toujours pas eu lieu,* déplore Celso Amorim. Il ne peut donc être reconnu vainqueur, mais le candidat de l'opposition non plus. » Edmundo González se présente comme «*président élu*» sur la base de procès-verbaux recueillis par ses scrutateurs de l'opposition mais qui n'ont pas valeur de document officiel sans l'assise d'une autorité électorale.

Éminence grise. «*Un nouveau scrutin se tiendrait sous une surveillance robuste, une mission que l'Union européenne est la plus à même de remplir,*» précise encore Celso Amorim. A condition de lever au préalable les sanctions de l'UE à l'encontre du Venezuela, «*sanctions invoquées par Caracas pour*

«*déinviter*» la mission d'observation qui devait suivre la présidentielle du 28 juillet. L'éminence grise de Lula estime que son idée «*fait son chemin*» dans la communauté internationale. La Colombie, par une publication de son président, Gustavo Petro, sur le réseau X, endosse en effet une solution qui inclurait de «*nouvelles élections libres*». Bogotá est le partenaire régional qui reste à Brasília après la défection de Mexico, qui a quitté la coalition tripartite de gauche qui s'était formée pour tenter une médiation. De leur côté, les États-Unis restent ambigus. Après avoir laissé entendre qu'il valait l'idée d'un nouveau scrutin, Joe Biden s'est rétracté.

«*Dans cette crise, la crédibilité de notre diplomatie et la réputation personnelle de Lula sont en jeu,*» alerte Hussein Kalout, spécialiste des relations internationales, qui juge «*absurde*» de refaire l'élection. «*La stratégie brési-*

lienne se montre volatile, a encore expliqué l'expert lors d'une récente table ronde. L'an dernier encore, Maduro était reçu avec tous les honneurs à Brasília. » Lula le disait même «*victime d'un narratif d'autoritarisme.*»

«*L'idée était de rompre son isolement diplomatique afin de l'amener en échange à conduire un processus électoral, sinon transparent, du moins sans fraude majeure,*» décrypte Kalout. Le Brésil y a cru. Au fond, il voulait peut-être que Maduro reste en place pour que le Venezuela ne quitte pas le Sud global, le dada de la diplomatie lusliste. Une victoire de l'opposition rapprocherait en effet Caracas de l'Occident. Aujourd'hui, le Brésil ne comprend toujours pas que rien n'oblige Maduro à faire des concessions. Il a l'argent de la Chine (qui achète son pétrole, soumis aux sanctions internationales, ndr), l'armement de la Russie et les services secrets de Cuba. »

L'HISTOIRE DU JOUR

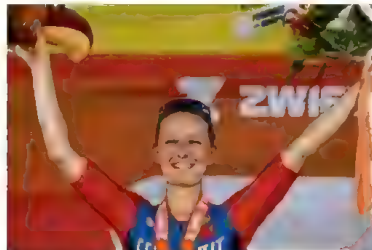


LIBÉ.FR

Biodiversité : «l'effet pare-brise», indicateur d'une disparition massive et inquiétante des insectes

Avec l'été, les petites bêtes sont de retour et donnent l'impression de pulluler. Pourtant, plusieurs études européennes montrent que leur nombre ne fait que diminuer depuis des années, mettant en péril les écosystèmes et notre alimentation. C'est ce que les chercheurs ont qualifié d'«effet pare-brise».

PHOTO GETTY IMAGES



Tour de France femmes Avec Kerbaol, première victoire pour une Française

C'est la première Française à s'imposer sur la route du Tour de France femmes depuis la renaissance de la compétition, en 2022. Cédrine Kerbaol (photo) a remporté vendredi en solitaire la sixième étape à Morneau (Doubs). Avant elle, il faut remonter à Jeannie Longo, en 1989, pour retrouver trace du dernier succès français. La Bretonne s'installe ainsi à la deuxième place du classement général, à 16 secondes de la Polonaise Katarzyna Niewiadoma. Vainqueur du Tour l'an passé, la Néerlandaise Demi Vollering, victime d'une chute jeudi, s'est rassurée en terminant douzième dans le même temps que Niewiadoma, à 21 secondes de Kerbaol. La compétition bascule ce week-end dans les Alpes pour ses deux dernières étapes où la course devrait se jouer. PHOTO JULIEN DE ROSA, AFP

Var Un avion se crashe lors des 80 ans du débarquement de Provence

Un avion civil Fouga Magister s'est écrasé en mer vendredi au large du Lavandou, dans le Var, lors d'un défilé pour les commémorations du débarquement de Provence. Le corps du pilote resté coincé dans l'habitacle a été retrouvé en fin de journée. L'appareil historique, dépourvu de siège éjectable, paradait juste avant une démonstration de la patrouille de France. Le meeting traditionnel dans la cité varoise, qui organise ce spectacle depuis 2019, a été arrêté après l'accident. (avec AFP)

Jeunes médecins: à la rentrée, la totalité des CHU vont perdre des internes

Brutal télescopage entre la promesse du gouvernement de relever le système de santé, et la réalité du terrain. Alors même qu'en avril le Premier ministre démissionnaire, Gabriel Attal, s'était engagé à accroître encore le nombre d'étudiants en médecine formés chaque année – de 10 000 actuellement à 16 000 en 2027 – pour combler l'actuel déficit de praticiens, c'est à une baisse drastique des ressources médicales que les hôpitaux vont être confrontés dans les prochains mois. Pour cause, le nombre de postes proposés aux nouveaux internes pour la rentrée universitaire 2024-2025 est en chute libre. Selon un arrêté du 7 juillet, seules 7974 places sont à pourvoir, soit 1 510 de moins que l'année précédente. Jamais depuis 2016, le renfort étudiant n'aura été si faible à l'hôpital. Un vrai problème quand on sait que le bon fonctionnement de nombre d'établissements repose sur cette main-d'œuvre.

La totalité des CHU vont perdre en novembre des postes d'internes, toutes spécialités confondues. A commencer par les plus im-

portants : 92 internes à Lille, 74 à Lyon. A l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, l'effectif tombe de 1 556 étudiants l'an dernier à 1 341 internes pour 2024-2025, soit 215 places de moins. Mais les plus petites structures sont en proportion les plus touchées avec une baisse de plus de 16 % des postes à Besançon, Saint-Etienne ou Nice. «Ça va être très compliqué», avait alerté, dès mars, le Pr Matthieu Durand, chirurgien urologue au CHU de Nice et fondateur de la revue en ligne *What's Up Doc*.

Méfiance. Car dans les milieux hospitaliers, le problème n'étonne personne. En effet, le nombre de postes ouverts à l'hôpital aux carabins entrant dans leur sixième année correspond au nombre de reçus au concours de l'internat. Or le nombre de postulants était cette année bien moindre qu'auparavant : les étudiants n'ont été qu'un peu plus de 8 500 à passer les épreuves contre près de 10 000 en 2023. Une déperdition consécutive à la réforme du concours, entrée cette année en vigueur : les traditionnelles épreuves classantes

nationale ont fait place à des épreuves dématérialisées nationales, doublées d'épreuves orales censées évaluer la pratique des internes grâce à des exercices de simulation. Méfiant face à ce changement de règles du jeu, près d'un millier d'externes en médecine ont préféré redoubler leur cinquième année, plutôt que d'essayer les plâtres et d'obérer leurs chances de décrocher une place dans la spécialité de leur choix. Quelque 660 autres ayant échoué aux épreuves, le nombre de lauréats est tombé sous les 8 000, entraînant une ouverture moindre de postes...

Même reçus, les internes ne voient pas le bout de la galère. «Les postes proposés pour l'internat ont été diminués, sans toutefois prendre en compte la force des demandes pour certaines spécialités», dénonce un collectif d'étudiants dans une pétition en ligne depuis le 8 août. Et les mêmes d'illustrer leur sentiment d'injustice : «Les rangs limités pour accéder à la plupart des spécialités ont bondi de 1 000 places lors de nos premières simulations de choix. Par exemple, un étudiant qui

souhaitait faire un internat de chirurgie digestive à Paris doit être aujourd'hui classé parmi les premiers 23 % de sa promotion, contre 35 % l'année passée. Cette différence est inacceptable.»

«Dangers». De fait, à l'exception de la chirurgie pédiatrique qui conserve intact son effectif d'internes, toutes les spécialités sont concernées par la restriction de postes. Si la chirurgie plastique, reconstructrice et esthétique est la première à trinquer (-50 %), la médecine d'urgence, pourtant en surtension, tout comme la gynécologie médicale voient leurs effectifs d'internes fondre respectivement de 16 % et 19 %. Pour les lauréats, le pire est sans doute à venir. Si le nombre d'internes va baisser, ce ne sera pas le cas de la quantité de soins à prodiguer. «Dans les spécialités à garde cela va encore alourdir la répartition des gardes, la charge de travail et mettre en danger la santé mentale des internes», dénoncent les carabins pétitionnaires, qui s'estiment «totalement abandonnés par un cursus maltraitant».

NATHALIE RAULIN

«La priorité aujourd'hui, c'est de vacciner les pays les plus touchés»



KARINE LACOMBE
Infectiologue
et chercheuse à l'Inserm

Devant la multiplication des cas de Mpox – anciennement appelée variole du singe –, l'Organisation mondiale de la santé a décrété mercredi une «urgence de santé publique de portée internationale». Jeudi, l'Agence suédoise de santé publique a annoncé qu'un cas du nouveau variant avait été repéré sur son territoire. Pour l'OMS, il est désormais «probable que d'autres cas importés de [la souche] clade 1 soient enregistrés dans la région européenne au cours des prochains jours et des prochaines semaines». Si la vaccination est primordiale pour les personnes à risque, l'infectiologue et chercheuse à l'Institut national de la santé Karine Lacombe se montre confiante dans la capacité du secteur médical à endiguer l'épidémie.

Interview à lire en intégralité sur Libé.fr.

Etats-Unis Poursuivies dans l'enquête sur la mort de Matthew Perry

Cinq personnes – dont l'assistant personnel de Matthew Perry et deux médecins – sont poursuivies et accusées d'avoir fourni la kétamine qui a causé la mort de l'acteur star de la série *Friends*. Elles sont également soupçonnées d'avoir «profité de ses problèmes de dépendance pour s'enrichir». Les médecins auraient notamment, d'après le procureur, fourni illégalement environ 20 flacons de kétamine à Perry en échange de 55 000 dollars (50 000 euros) en liquide, en l'espace de seulement deux mois. L'acteur avait développé une dépendance « incontrôlable » à cet anesthésiant, parfois détourné à des fins stimulantes ou euphorisantes, avant sa mort accidentelle par overdose le 28 octobre 2023, où il avait été retrouvé inconscient à son domicile de Los Angeles. La chaîne de télévision américaine NBC News rapportait vendredi qu'il s'injectait la substance six à huit fois par jour. PHOTO AP



26

C'est le nombre de «nuits tropicales» consécutives qu'enregistre Séoul, la plus longue série depuis 118 ans. Dans la capitale sud-coréenne, la température ne descend pas en dessous de 25 °C entre le coucher et le lever du soleil depuis près d'un mois. Le ministre de l'Intérieur sud-coréen avait annoncé mardi que déjà 21 personnes étaient possiblement mortes des suites de vagues de chaleur depuis le début de l'année. Les températures élevées la nuit devraient encore se poursuivre jusqu'à la semaine prochaine selon les prévisionnistes, qui anticipent des températures diurnes allant de 30 à 34 °C jusqu'au 22 août.

Recueilli par
JULIEN LECOT
Photo **CHA GONZALEZ**

Trouver des archives des Jeux paralympiques est un casse-tête. Les récits des épreuves sont rares, les traces des résultats sportifs aussi. Se plonger dans les souvenirs de Ryadh Sallem, c'est tout l'inverse: on y dépoussière des anecdotes à n'en plus finir. À 53 ans, l'homme aux interminables dreadlocks, né sans jambes et avec une seule main, disputera fin août ses septièmes Jeux paralympiques. De la morosité d'Athènes à la ferveur de Londres, de l'absence de médiatisation dans les années 90 aux centaines d'heures de direct à la télévision aujourd'hui, du basket au rugby en passant par la natation, Ryadh Sallem a tout connu. Vingt-huit ans après sa première apparition dans nos colonnes, il a accepté de revenir pour *Libé* sur ses souvenirs, Jeux par Jeux, aidé quand sa mémoire lui faisait défaut par Ouahid Boustila, avec qui il a partagé le maillot de l'équipe de France de basket lors de ses premières années.

1992. HANDITHLON AUX JEUX DE BARCELONE «On avait la sensation d'être des champions, des vrais»

«J'étais en équipe de France de natation et athlète non officiel pour présenter une nouvelle discipline, le handithlon [1,5 km de natation, 15 km de course fauteuil, n.d.r.]. C'était les mêmes Jeux, dans la même ville et dans les mêmes infrastructures. C'était incroyable. Il y avait du monde dans les salles, des bénévoles partout, on était au cœur de Barcelone. L'engouement des Espagnols était juste incroyable. On avait une petite médiatisation car la télévision publique française suivait Mustapha Badid, une des premières stars paralympiques, le Usain Bolt en fauteuil, pour faire un documentaire sur lui. On avait la sensation d'être des champions, des vrais. C'était impressionnant de voir qu'en Espagne certains étaient déjà pros. Chez nous, on était loin de ça. Ma compétition ? Je ne me souviens même pas du résultat.»

1996. 5^e EN BASKET FAUTEUIL AUX JEUX D'ATLANTA

«Tu portes le drapeau français et on ne parle pas du tout de toi»

«Lors d'une intervention que j'avais faite dans une école, un gamin m'avait dit: 'Mais tu ne peux pas être en équipe de France, tu ne passes pas à la télé.' Ça m'avait piqué au vif. Et en même temps, j'adhérais à sa logique. Tu fais pêter la *Marseillaise*, tu portes le drapeau français et on ne parle pas du tout de toi, comme si tu n'étais qu'un amateur. Alors avant les Jeux, je me suis pointé au culot dans les locaux de France Télévisions, dans le VIII^e arrondissement de Paris, pour essayer de choper le chef du service sports. Il n'était pas là, mais il y avait le journaliste Christophe Duchiron. Je lui ai expliqué la situation. Je l'ai vu débarquer un peu plus tard à la fédération handisport, avec sa coupe à la Einstein. France Télé nous a suivis à Atlanta, a couvert plusieurs sports, c'était extraordinaire, même si les sujets ne passaient qu'après coup. Il a vraiment ouvert la voie.

«Les Jeux en eux-mêmes étaient étranges. D'abord parce que les Américains ne voulaient pas organiser les Jeux paralympiques juste après les olympiques, dans la même ville et sur les mêmes sites. Le mouvement paralympique avait dû beaucoup se mobiliser pour que les épreuves aient lieu à Atlanta. Le contexte aussi était pesant: il y avait eu cet attentat dans un parc pendant les JO, et l'avion qui avait explosé avant la cérémonie, du coup tout était ultra-sécurisé, il y avait des militaires partout, au village on ne pouvait pas vraiment

TROIS DÉCENNIES DE JEUX PARALYMPIQUES «C'est rare de voir les résultats de son combat de son vivant»

Fin août, Ryadh Sallem, 53 ans disputera ses septièmes Jeux. Ses premiers, c'était à Barcelone, en 1992. Le temps d'un après-midi, il est revenu pour «Libé» sur ses multiples expériences paralympiques et sur son combat pour la reconnaissance et la médiatisation du mouvement.

se mélanger. C'était un peu chaotique niveau organisation. On passait des heures dans le bus car les chauffeurs ne connaissaient pas la ville, et au village il y avait une énorme pente, c'était compliqué en fauteuil, ils avaient été obligés d'installer un train électrique pour nous aider à monter. Mais bon, c'était mes premiers vrais Jeux en tant qu'athlète, c'était juste magique, ambiance rock'n'roll à l'américaine.»

2000. 6^e EN BASKET FAUTEUIL AUX JEUX DE SYDNEY

«J'ai lancé une pétition pour qu'on soit médiatisés»

«Malgré 1996, les médias ne survivaient toujours pas. Il y avait plein de belles paroles sur le handicap mais quand il fallait parler de nous, dans les rédactions ça bloquait, soi-disant à cause de l'audimat. Alors un an avant les Jeux, j'ai lancé une pétition pour qu'on soit médiatisés. J'avais récolté 55 000 signatures. Et à l'époque, toutes étaient sur papier. Je m'étais inspiré des méthodes de Handicap international, pour qui j'avais travaillé, en allant sur des événements, en publiant la pétition dans des magazines – les gens pouvaient ensuite la découper et me l'envoyer. J'avais fini par aller devant le ministère des Sports en voiture pour y déposer des caisses remplies des signatures. Marie-George Buffet [ministre de la Jeunesse et des Sports de 1997 à 2002] m'avait reçu avec beau-

coup de bienveillance et avait organisé une conférence de presse pour qu'on en parle, c'était touchant. Ça a abouti à un peu plus de médiatisation, France Télévisions avait suivi quelques athlètes en amont des Jeux pour diffuser des sujets pendant les épreuves.

«À Sydney, c'était top. La ville était vraiment prête. Je me souviens d'avoir halluciné à mon arrivée à l'aéroport de voir Troy Sachs [un joueur de basket fauteuil australien] sur une affiche géante pour une banque australienne. Partout dans la ville, dans les bus, dans la rue, on voyait des photos d'athlètes, les stars paralympiques étaient aussi importantes que les olympiques. On avait joué au Dome, face à l'Australie, devant des milliers de personnes. Tout était complet. Et on les avait battus ! Là-bas, tout était retransmis en direct, H24. En France, en revanche, il n'y avait toujours pas grand-chose, à part une ou deux minutes à la télé de temps en temps.»

2004. 11^e EN BASKET FAUTEUIL AUX JEUX D'ATHÈNES

«Les stades, les piscines, rien n'était vraiment fini»

«C'était pour moi les Jeux les moins enthousiasmants. Athènes voulait les organiser en 1996, cent ans après les premiers, mais c'était Atlanta qui les avait récupérés. En 2004, il n'y avait plus la motivation, ils

avaient vraiment organisé les Jeux paralympiques parce qu'il fallait le faire. Le village des athlètes était paumé dans la pampa. Il n'y avait rien à faire, pas d'animations, on s'enroulait entre les matchs alors on jouait aux cartes et à la pétanque. Dans la ville, il n'y avait pas l'enthousiasme qu'on avait connu avant. Il n'y avait pas le parfum de la joie qui te prend au corps d'habitude, quand, à peine arrivé, tu sens cette vibration du peuple. Les stades, les piscines, les gymnases, rien n'était vraiment fini. Et les salles étaient vides car les billets étaient assez chers. En plus, d'un point de vue sportif, ça a été nos pires Jeux, c'était catastrophique, on a fini avant-derniers.»

2008. NON QUALIFIÉ POUR LES JEUX DE PEKIN

«L'organisation avait rectifié le tir car l'engouement était ouf»

«Il y avait eu des soucis au niveau de l'encadrement de l'équipe, les joueurs n'étaient pas motivés et on ne s'est pas qualifiés. En revanche, j'avais participé au relais de la flamme – elle passait à Paris, je ne sais pas vraiment pourquoi. Ils avaient choisi des athlètes olympiques et paralympiques, c'était vraiment une avancée. Bon, il y avait eu des manifestations autour de la question du Tibet, on avait dû remonter dans le bus rapidement sans faire le parcours prévu car les gens nous jetaient des



Kyadri Sallem fera partie de l'équipe de rugby fauteuil aux Jeux paralympiques de Paris 2024.

tomates, des œufs... Ça m'avait vraiment énervé, on n'y était pour rien, nous.

«J'ai pu me rendre à Pékin, invité par la secrétaire d'Etat chargée des Solidarités, Valérie Létard. J'avais été impressionné par l'organisation millimétrée chinoise : dès qu'il y avait un souci, c'était réglé dans la minute. La cérémonie d'ouverture m'avait vachement touché. Là où celle des JO était martiale – ils voulaient bomber le torse et montrer les muscles –, dans celles des Paras, j'ai vu de la poésie, du romantisme, une troupe avec des sourds, des aveugles, des amputés... Artistiquement c'était bluffant. Quant aux salles, elles étaient blindées. Au début, Pékin avait choisi de faire des sessions à la journée en pensant qu'il n'y aurait personne. L'organisation avait fini par rectifier le tir car l'engouement était ouf, en vendant les matchs un par un.»

2012, 5^e EN RUGBY FAUTEUIL AUX JEUX DE LONDRES «Tu vois le mot "waouh" ? Bah Londres, c'était ça»

«L'équipe de France de rugby fauteuil s'était constituée deux-trois ans avant les Jeux. Je pensais en avoir fini avec le sport de haut niveau, mais on m'a proposé de la rejoindre. C'était une surprise qu'on se qualifie aux Jeux. Mais heureusement qu'on a réussi. Tu vois le mot "waouh" ? Bah Londres, c'était ça.

Un deuxième "waouh", après Barcelone. Le village des athlètes était dans la ville, il y avait une organisation de malade, une énergie de fou. Dans les salles, le public connaissait nos noms, notre histoire, notre palmarès. Après les matchs, les gens faisaient la queue pour nous demander des autographes. Tout était plein partout, tout le temps, même dans les fan zones ou les bars. Le métro était accessible et, quand ce n'était pas le cas, des agents interpellaient le public pour qu'il nous aide à descendre des marches.

«Bon, comme c'était nos premiers Jeux, on s'est fait dégommer. On était des techniciens du sol, on passait notre temps par terre. Mais on était heureux. Je me souviens d'un crunch, un France-Angleterre, devant des milliers de personnes. C'était le 6 septembre, le jour de mon anniversaire, même la famille royale était là. A la mi-temps, d'un coup, toute la salle s'est mise à me chanter *Joyeux*

«Aux Jeux de Sydney, les stars paralympiques étaient aussi importantes que les olympiques.»

Anniversaire. J'ai eu la chair de poule. En France, ça a eu un peu plus d'écho. On s'est servi de ces Jeux pour dire aux médias français : regardez ce que les Anglais ont réussi à faire. Car là-bas, comme à Sydney, tout était retransmis.»

2016, 7^e EN RUGBY FAUTEUIL AUX JEUX DE RIO

«Médiatiquement, on était déjà dans une nouvelle dimension»

«Depuis Pékin, un accord était passé, obligeant les villes hôtes des JO à organiser aussi les Jeux paralympiques. Et heureusement car, à Rio, on parlait beaucoup de problèmes financiers, on nous disait que certaines disciplines allaient peut-être sauter, on avait peur de ne pas être pris au sérieux. Au final, alors que les Brésiliens avaient un peu boudé les JO, que certains athlètes avaient été agressés et qu'on avait eu des consignes super strictes sur la sécurité, ça s'est vraiment bien passé. Il y avait un esprit festif, les salles étaient blindées, c'était un truc de malade. On se sentait comme à la maison. Pour le match de classement, on s'était retrouvés face au Brésil, c'était chaud, la salle tremblait. En France, médiatiquement, on sentait qu'on était entrés dans une nouvelle dimension. Il y avait eu un réel effet Londres, France Télévisions avait fait de beaux efforts (avec une centaine d'heures de direct).»

2024, RUGBY FAUTEUIL AUX JEUX DE PARIS

«Tout ça, ça n'existait pas avant. J'en ai rêvé et ça se fait»

«Je n'ai pas été sélectionné à Tokyo, mais quand j'ai vu les tribunes vides, les masques, je me suis dit que ce n'était pas si grave. Paris, ça va être autre chose : je suis sûr que ça sera les plus beaux Jeux du monde. On a le même comité d'organisation – je suis moi-même au CA de Paris 2024 –, le même logo, une seule équipe de France. Les derniers relayeurs de la flamme, juste avant l'allumage de la vasque, étaient des athlètes paralympiques... Symboliquement, c'était hyperpuissant. Et la cérémonie de clôture, ce passage de drapeau d'Antoine Dupont à Nantenin Keita, quelle idée de génie. On aura aussi le même Club France que les athlètes olympiques. Tout ça, ça n'existait pas avant. J'en ai rêvé, et ça se fait. C'est rare que les gens voient les résultats de leur combat de leur vivant.

«Quand ce sera fini, j'espère que les gens auront vibré, chanté, crié comme ils l'ont fait pour les JO. Et à la fin, que tous ces gamins abîmés dans leur corps, dans leur chair, dans leur tête, puissent se dire que c'est possible. Que ce n'est pas parce qu'on a eu un accident, une maladie, qu'on ne peut plus rien faire. Le sport, ça peut transformer cette souffrance en plaisir, ça amplifie le goût de la vie.»

IDÉES/

Recueilli par
ALEXIS GONZALEZ
Dessin
CAT O'NEIL

Que signifie véritablement «voyager»? Polysémique par excellence, le mot «voyage» a fait l'objet, au fil de l'histoire de la littérature et de la philosophie, d'autant de célébrations que de critiques. C'est le cours de cette histoire que Juliette Morice, agrégée et docteure en philosophie, maîtresse de conférences à l'université du Mans, a entrepris de remonter dans son ouvrage *Renoncer aux voyages*, publié en mai. Un voyage dans le temps, qui permet à l'auteure de faire le point sur les injonctions modernes à mettre fin aux voyages.

Libération s'est entretenu avec l'auteure qui se définit elle-même comme une voyageuse angoissée. Elle nous invite à dépasser le titre provocateur de son livre pour renouer avec la vérité des voyages, quitte à accepter que le «vrai voyage» n'existe pas.

Qu'y a-t-il de fascinant dans le thème des voyages?

La notion même de voyage renferme tout un champ de possibles, c'est un concept presque insaisissable. En donner une définition claire et opérante n'est pas une mince affaire. C'est d'ailleurs intéressant de voir que dans la langue anglaise, le terme de voyage peut se traduire de trois manières: *trip*, *travel*, *journey*, et que tous ces mots possèdent un sens différent. On pourrait se limiter à retenir des critères quantitatifs tant sur le temps que sur la distance nécessaire pour caractériser un voyage, mais cela ne suffit pas. Ce flou sémantique fait que le concept de voyage est sujet à tout un tas de poncifs sur ce que seraient un «vrai voyage» et un «vrai voyageur».

Dans cet ouvrage, j'ai cherché à déconstruire ces clichés. J'y aborde l'idée du voyage d'un point de vue négatif, non pas pour inciter le lecteur à y renoncer, mais parce que la haine des voyages est un thème philosophique récurrent de l'histoire de l'humanité, qui est, en raison du péril climatique, remis au

goût du jour. Pour ma part, je n'ai pas souhaité enfermer ma réflexion dans une posture idéologique et condamner le voyage. Ce qui me semblait intéressant, c'était de confronter le retour de cette rhétorique de la fin des voyages et de la mettre en perspective avec l'histoire des discours et récits sur la question, pour montrer que celle-ci ne fait que se répéter.

Claude Lévi-Strauss, disait regretter de ne pas «avoir vécu aux temps des vrais voyages». Est-ce un sentiment que vous partagez, à l'heure où voyager semble rimer avec culpabilité?

À titre personnel, je ne ressens pas vraiment cette nostalgie parce que je suis plutôt de la famille des voyageurs angoissés (*rites*). Je suis bien consciente qu'au XVI^e siècle, les grandes expéditions se faisaient à bord d'embarcations dangereuses, et que voyager n'était pas une partie de plaisir en termes de confort. Je n'ai donc jamais eu ce fantasme de vivre au temps des «vrais» voyages. Mais il est vrai que c'est un sentiment que l'on retrouve chez de

nombreux voyageurs, écrivains et philosophes au fil des siècles. Comme s'il était toujours trop tôt ou trop tard, comme si le voyage était toujours un rendez-vous manqué. Ce sentiment nostalgique suppose qu'il existe une vérité du voyage.

Parmi les thèmes qui reviennent au goût du jour, il y a celui de la «nostalgie de la lenteur». Qu'est-ce que le retour de ce désir de lenteur dit de notre époque?

De tout temps, les hommes se sont méfiés de la vitesse et ont cherché à faire l'éloge d'un rythme qui serait plus «naturel». De nos jours, on entend de plus en plus de discours qui considèrent qu'il y a une forme de vérité du voyage qui s'obtient par la lenteur. Je pense qu'il y a une sorte de conservatisme dans les discours actuels qui prétendent renouer avec ce rythme. L'éloge de la lenteur ressurgit aujourd'hui comme un argument *ad hoc* que l'on utilise pour justifier le fait que l'on craint de partir à l'aventure ou que l'on refuse pour telle ou telle raison d'aller à l'autre bout du monde. En réalité, cette défiance envers la vitesse est assez personnelle. Elle dépend grandement de la définition que chacun a du voyage et du sens qu'il lui donne. Pour certains, c'est le déplacement, le mouvement qui permet de se rendre à destination, qui fait le voyage. Pour d'autres au contraire, c'est la sensation de rupture entre le point de départ et d'arrivée qui prime. Pour ceux-là, la lenteur pourrait sembler contraire au voyage.

Embième de la vitesse, l'avion semble être aussi devenu le symbole du voyage par excellence, celui qui représente le vrai voyage, vers l'ailleurs?

Les questionnements actuels autour de l'avion révèlent parfaitement les paradoxes qui traversent tout individu moderne. Nous sommes tous parfaitement conscients des problèmes de pollution liés au transport aérien et au surtourisme. Malgré tout, le tourisme international se porte à merveille, le secteur ayant retrouvé son dynamisme d'avant la pandémie. Quant à l'avion, il demeure l'allégorie même de la liberté, le moyen de transport qui incarne le mieux le départ en voyage. Sur ce point, la proposition de Jean-Marc Jancovici d'imposer à tous les êtres humains une limite de quatre vols par vie a pu choquer parce qu'elle possède un côté liberticide. Mais elle reste intéressante, car elle nous incite à repenser notre rapport aux voyages. Si nos déplacements étaient limités à l'échelle de notre existence, nous serions bien obligés de voyager de façon moins inconsidérée. Peut-être cela nous permet-

trait de rêver davantage et de ramener de la poésie dans nos voyages. **En parlant de «rêve», quelle place accordez-vous aux voyages fictifs, ceux que l'on fait de chez soi, à travers les récits des autres ou, de nos jours, à travers nos écrans d'ordinateurs?**

La figure du voyageur en chambre n'est pas nouvelle. Pierre Bayard l'a célébrée en montrant que l'on pouvait parfois mieux voyager en étant à distance, que ce soit en envoyant quelqu'un à sa place, en lisant des récits de voyages ou en inventant des ailleurs. Ce topos littéraire et philosophique du récit de voyage pose d'autant plus question aujourd'hui que l'on est abreuvé d'images qui pourraient nous dispenser de voyager. Mais pourquoi, alors même que l'on peut s'évader de chez soi grâce à des récits ou même virtuellement grâce à Internet, éprouve-t-on le désir d'aller voir soi-même les choses? Je pense qu'il y a une sorte de pulsion scopique qui guide le voyage. Une pulsion de voir qui est aussi liée à la nécessité d'engager son corps dans l'espace et de prendre un certain nombre de risques. Dans le fond, il n'est peut-être pas souhaitable d'opposer voyage réel et voyage fictif. On peut considérer qu'ils sont complémentaires et que l'on n'est pas obligé de préférer l'un à l'autre. D'autant que tout voyage comporte une part de fiction. On se raconte son voyage avant de l'entreprendre, on le fantasme, puis on le raconte lorsqu'on rentre.

Dans notre époque actuelle, le voyage est souvent vendu comme un moyen de se reconnecter avec soi-même? Lui reconnaissez-vous toujours cette vertu?

La psychologie du bien-être s'est pleinement emparée du sujet des voyages. L'idée que le voyage possède des vertus thérapeutiques est très répandue à l'époque contemporaine. Elle se fonde sur des témoignages réels, de personnes pour lesquelles partir en voyage a pu être salvateur. Mais ce que nous montrent la littérature et la philosophie, c'est qu'il peut y avoir une sorte de désillusion dans le départ. On s'est tous déjà posé tout un tas de questions en voyage: «Pourquoi aller là, plutôt qu'ailleurs? Est-ce que je désire vraiment partir? Pourquoi ai-je envie de rentrer, alors que je voulais partir?». Je trouve intéressant de voir ce qu'il y a derrière ces questionnements parce qu'ils racontent toutes les contradictions qui nous traversent et qui constituent notre nature d'être humain. Ces contradictions traversent toutes les époques. Ainsi Socrate, déjà, expliquait à celui qui lui demandait pourquoi ses voyages ne l'avaient pas guéri que c'est parce qu'il s'était emporté avec lui-même. Ce qu'il dit,

Juliette Morice «Le voyage est devenu une fin en soi»



Dans son dernier ouvrage «*Renoncer aux voyages*», la philosophe interroge la fin annoncée des voyages, à l'heure où le péril environnemental et l'essor du tourisme de masse révèlent tous les paradoxes de l'humanité en recherche perpétuelle d'évasion.



c'est que changer de lieu, ce n'est pas changer d'âme, et que l'on ne peut pas fuir notre propre personne. C'est une idée qui possède toujours un certain écho. D'ailleurs, la psychologie du bien-être nous répète aussi que le voyage le plus important est le voyage intérieur. Là encore, il y a le mot «voyage»...

Dans quelle mesure les vacances sont-elles devenues indissociables du voyage ?

Il est vrai que le moment des vacances qui, d'un point de vue étymologique, est un moment de «vide», est de nos jours assimilé à un moment de voyage. Il y a comme une injonction à remplir ce vide en partant loin de chez soi. Pourtant, si les vacances sont une pause, si elles sont faites pour se reposer, on ne voit pas bien

pourquoi il faudrait à tout prix avoir la bougeotte et se fatiguer à voyager. Or, le voyage est presque devenu une fin en soi, en ce sens que l'on travaille pour économiser assez dans l'espoir de partir en voyage quand on est en vacances. Je ne condamne pas ce besoin. Je pense qu'il y a chez l'être humain, un besoin d'entériner la rupture temporelle par une rupture géographique. Le problème, c'est que les voyages coûtent de plus en plus cher, et que de nombreuses personnes sont aujourd'hui privées de ce qui devient un luxe. Pour remédier à ce

problème, et aux réticences de certains à partir loin, on a vu apparaître ces dernières années une tendance centrée autour de la microaventure.

L'idée qu'il n'est pas nécessaire de partir dans un autre pays pour voir des paysages différents. On vante ainsi les mérites du Colorado provençal, on explique que la Bretagne possède autant de charme que les Seychelles. Ce qui est frappant, c'est que cette économie du tourisme local vend un voyage entièrement basé sur les paysages. On néglige totalement la question de la rencontre et du dépayse-

ment culturel, on limite le voyage à sa plus petite substance: voir un autre horizon. Cette forme d'excursion n'en est pas moins légitime, mais, de nouveau, elle nous interroge sur ce qui fait vraiment un voyage.

Si le tourisme de masse est condamné à détruire les espaces, ne faut-il tout simplement pas condamner la pratique touristique ?

La figure du touriste possède quelque chose de proprement fascinant. Dans *l'Idiot du voyage*, Jean-Didier Urbain s'est intéressé à ce touriste qui serait toujours un mauvais voyageur. Ce qui est intéressant par ailleurs, c'est que l'on a tendance à penser que le touriste, c'est toujours l'autre. Ce discours possède une conséquence très problématique parce qu'il crée une forme de

dilution de responsabilité, qui est démultipliée dans le contexte de l'urgence climatique. Je pense qu'il vaut mieux interroger en profondeur la figure du touriste plutôt que de la rejeter ou de se contenter de produire un tourisme alternatif, qu'il soit local ou vert et qui risque de devenir à son tour un surtourisme.

Il y a aujourd'hui des paradoxes, des dilemmes moraux qui naissent du tourisme de masse. Deux postures semblent ainsi s'affronter. La première qui consiste à dire «je n'irai pas voir tel lieu, pour ne pas l'abîmer plus» et une autre qui consiste à dire «je dois y aller avant qu'il ne soit trop tard». Si la première semble plus responsable et la seconde plus égoïste, il ne sert à rien de vouloir condamner l'une ou l'autre. ➤



**JULIETTE MORICE
RENONCER
AUX VOYAGES
PUF, 248 pp., 20 €.**

LIVRES/

Arturo Pérez-Reverte,
le 13 juin, à Paris.

Recueilli par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD
Photo **FREDÉRIC STUCIN**

On les appelle «maïales», ces torpilles italiennes chevau-chées sous l'eau, durant la Seconde Guerre mondiale, par des scaphandriers cherchant à dynamiter les bateaux britanniques dans le port de Gibraltar. Ce sont elles les héroïnes du nouveau roman d'Arturo Pérez-Reverte, ou plutôt les Italiens qui les montent au risque d'être repérés et mitraillés par l'ennemi ou de mourir écrasés par la pression de l'eau. Mais le personnage principal, c'est Elena, libraire à Algesiras, dont le mari a été tué en juillet 1940 lors de l'attaque britannique contre la marine française à Mers-el-Kébir. Elle semble avoir renoncé à l'amour quand, un jour à l'aube, elle découvre le corps d'un homme blessé que la mer a rejeté là, «un homme vêtu de caoutchouc noir, mouillé et luisant» qui saigne du nez et des oreilles. Elle comprend vite qu'il s'agit d'un de ces Allemands ou Italiens qui attaquaient Gibraltar depuis deux ans» juchés chacun sur leur maïale. Si elle alerte la Guardia Civil, il risque gros. Alors elle le ramène chez elle, prête à le soigner et le cacher. Et entre ces deux-là, va naître une sublime histoire d'amour et d'espionnage. Elena cultive la haine des Britanniques qui ont tué son mari et qu'elle trouve «arrogants», elle a été élevée par son père dans le culte des héros, à l'image d'Ulysse qu'il lui a fait lire très jeune. L'Italien, homme doux et secret, sera son héros et tant pis s'il est un ennemi.

L'italien, qui a failli s'intituler *la Librairie*, éclaire un pan méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Il nous plonge dans un trouble intense car on se surprend à trembler pour la vie d'hommes qui sont amis des fascistes et ennemis des alliés. Est-on forcément un ange ou un salaud? Que recoupe le mot «patriotisme»? «Chaque être humain est une boîte à surprises», écrit l'écrivain espagnol qui, à 72 ans, affiche le corps sec d'un sportif (il alterne navigation et écriture) et le mental quasi militaire de celui qui a beaucoup boursinué et observé les hommes. Nous avons rencontré ce passionné de Joseph Conrad en juin chez Gallimard, son nouvel éditeur, et il nous a parlé une heure durant dans un français presque parfait.

Votre roman a ceci d'étonnant qu'il finit par nous rendre sympathiques de vrais salauds...

Le 7 avril 1977, j'étais en reportage en Érythrée avec les guérilleros qui luttèrent contre les Éthiopiens, j'avais 25 ans, j'étais mal en point et ils m'ont soigné comme un frère. Ils ont attaqué à 4 heures du matin, on est entrés dans la ville et je les ai vus se battre et mourir comme de vrais héros, âgés de 17 à 40 ans. Ces mêmes hommes qui étaient des copains de bataille ont commencé à tuer et à violer des femmes. Je les admirais le matin et ils m'horripilaient le soir. De ce jour, j'ai compris que l'être humain n'est pas blanc ou noir et que, même dans la pire des causes on peut trouver des gens intéressants et même dans les meilleures on peut trouver des salauds. L'intérêt du méchant c'est qu'il peut te montrer le mécanisme du mal. Un jour, au sud de

Arturo Pérez-Reverte

«Le roman me permet de me battre à coups de poing»

Avec «L'italien», l'écrivain espagnol éclaire un pan méconnu de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Rencontre avec un homme pour qui «chaque être humain est une boîte à surprises».

l'Angola, j'étais avec la guérilla dans un hôtel pourri. Dans la pièce à côté il y avait un type qui était torturé et qui hurlait pendant que je buvais de la bière. Celui qui torturait est à un moment entré dans le bar, en sueur, pour boire un verre, et on a commencé à parler. Il m'a dit: tu sais, les hommes intelligents sont plus faciles à torturer car tu les laisses imaginer ce que tu vas faire et ils cèdent. En une heure de discussion avec le tortionnaire, j'ai appris plus de choses sur l'être humain que pendant toute mon existence. J'écris avec ce que j'ai vécu, ce que je lis, et ce que

j'imagine. Le problème, aujourd'hui, c'est qu'on assiste à la démolition de l'Europe, de la liberté et du courage. Citez-moi des dirigeants de la trempe d'Olof Palme ou de Charles de Gaulle?

Aucun(e) dirigeant(e) ne trouve grâce à vos yeux aujourd'hui?

Non. J'ai 72 ans, j'ai été élevé dans une Europe où la gauche intellectuelle était la meilleure au monde, regardez aujourd'hui.

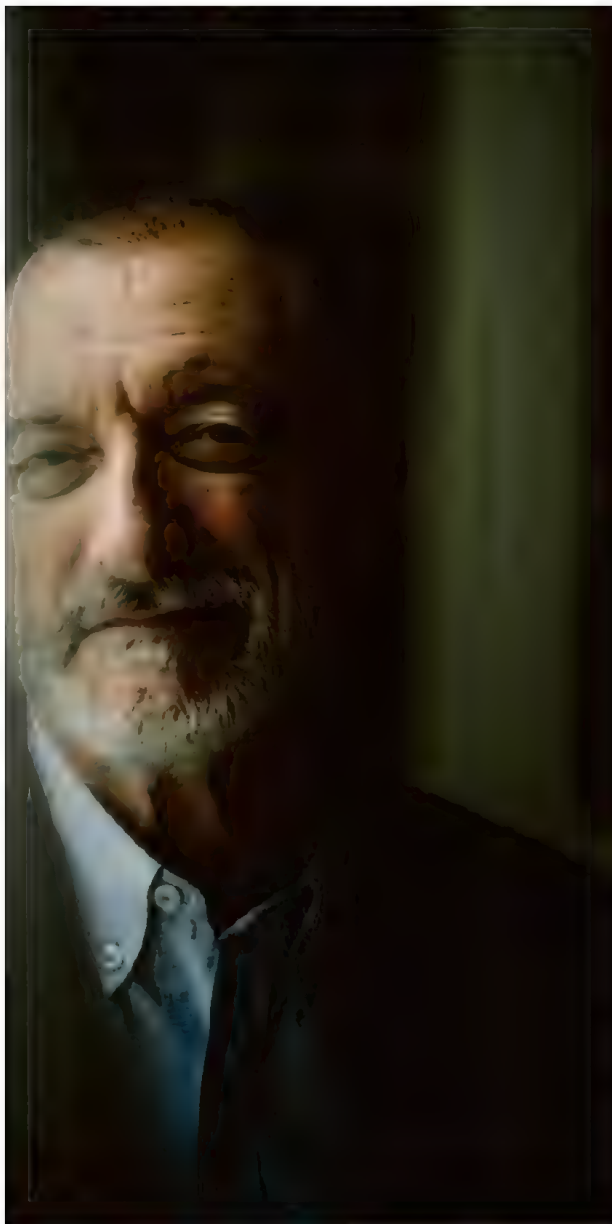
Il n'y a pas, à toutes les époques, des leaders médiocres et d'autres formidables?

Non, c'est fini. Avant, même quand on guillo-

tinait sous Robespierre ou quand on tuait pendant la guerre d'Espagne, on avait l'espoir que le monde allait être meilleur après ça. Aujourd'hui, aucune personne lucide ne peut le croire. Plus grave encore: quand je regarde les réseaux sociaux, je me demande s'il est si précieux ce bordel actuel qu'il mérite d'être sauvé. Ou peut-être faut-il que l'histoire frappe à nouveau d'une façon brutale et donne place à un nouveau monde?

Vous voulez dire qu'on vit une période qui précède la guerre?

Peut-être pas une guerre, mais la démolition



d'un monde. Parfois, je crois qu'on a besoin de ça, d'une déflagration. C'est terrible pour les gens qui vont en payer le prix, mais peut-être que certains le méritent.

En Espagne, la situation politique semble moins mauvaise qu'ailleurs, non ?

Si, c'est pire. En France vous avez encore un certain panache, la culture comme mécanisme de compréhension du monde. Je viens dans ce pays depuis que j'ai 16 ans, je le connais bien. En Espagne, la culture a disparu. Les ministres de gauche comme de droite l'ont démolie, une vraie démolition des structures qui for-

«Il n'y a pas de souffrance dans mon travail. Je me couche chaque soir excité par les idées qui vont me venir le lendemain matin.»

maient le noyau culturel du pays. C'est pour ça que, même si la France est en apparence plus troublée, j'ai plus foi en la résistance culturelle de votre pays qu'en celle de l'Espagne.

La guerre est un de vos terreaux, vous pensez écrire sur les guerres d'aujourd'hui ?

J'ai appris beaucoup de choses en tant que reporter de guerre, notamment au Liban. Mais non, je n'ai pas envie de les raconter aujourd'hui. Au Proche-Orient, c'est toujours la même guerre, ce qui change c'est la façon de la regarder et peut-être aussi la technologie. Mais le mécanisme est le même. Il n'y a pas d'images de Gaza que je n'aurai pas vues à Sarajevo ou au Salvador. Les journalistes n'ont plus de crédibilité depuis que les gens ont chacun un téléphone portable et peuvent filmer. J'ai été choqué par l'image de cette journaliste en gilet pare-balles qu'on a vu pleurer avec un enfant dans les bras après une frappe meurtrière à Gaza. Qu'est-ce que c'est que cette image ! Si on pleure, on ne raconte pas. J'avais un cameraman qui disait si je pleure je ne peux pas faire le focus. Dans les années 70, on racontait ce qu'on voyait sur le terrain et on laissait l'analyse et les sentiments aux rédacteurs avec cravates qui étaient au siège dans leurs bureaux. J'ai pleuré bien sûr mais jamais devant la caméra. Je me souviens d'une frappe à Sarajevo, il y avait des dizaines de morts, les semelles de mon cameraman étaient rouges de sang. Après le travail on est rentrés à l'hôtel, on a commandé une bouteille de whisky et il a pleuré comme un enfant. C'est tout. Le grand mal de notre époque, c'est qu'on a troqué la raison pour les sentiments.

Vous êtes donc passé du reportage à la littérature...

J'ai fait douze ans de latin et cinq ans de grec, ça m'a donné les mécanismes pour comprendre. Si je n'avais pas eu des livres dans mon sac à dos, j'aurais été perdu. Les livres ne sont pas une solution mais une consolation, ils permettent de supporter le malheur. Ecrire des livres, c'est ma façon de supporter le monde dans lequel je vis, je peux régler des comptes à travers eux. Je ne suis pas un artiste mais un écrivain professionnel qui raconte des histoires. J'écris des romans pour organiser la dernière étape de mon existence. Je vis à Madrid, j'ai un bateau à Carthagène et toutes les six semaines je pars naviguer pour deux ou trois semaines.

Le reportage ne vous manque pas ?

J'ai été reporter de guerre pendant vingt ans, j'en ai eu assez. Je suis conscient de mon âge, je ne peux pas passer trois jours sans dormir ou en découdre avec des voyous dans un bordel au bout du monde. C'est une triste de rester à la fenêtre regarder la pluie en me souvenant des jours heureux, le roman me permet de continuer à voyager, de me battre à coups de poing, de séduire des belles filles. J'utilise ce que j'ai vécu pour continuer à vivre. Il n'y a pas de souffrance dans mon travail. Là, je viens de finir un roman, je vais naviguer un mois et à mon retour j'en commencerai un nouveau.

Vous avez beaucoup d'idées d'avance ?

Oui, beaucoup. Je vais vous raconter une histoire. J'avais 12 ans quand, un jour à la plage, mon frère de 10 ans se baignait avec ma sœur

de 8 ans : à un moment, ils ont été emportés par le courant. J'ai compris que je ne pourrais pas sauver les deux, j'ai décidé de sauver mon frère qui était le plus proche de là où j'étais, heureusement une autre personne a réussi à sauver ma sœur. Eh bien c'est pareil pour les romans, je sais que mon temps est limité, il me reste quoi, trois ou quatre romans à écrire, et je dois décider lequel je dois sauver et lequel je dois laisser mourir. Non, ce n'est pas terrible, c'est la vie.

L'Italien, c'est aussi un très beau personnage de femme...

L'Italien est beau mais c'est le regard de la femme qui le fait devenir un héros. Comment le regard d'une femme peut transformer un homme en héros ? L'uniforme autrefois était fermé serré autour du cou pour vous forcer à vous tenir droit, la casquette était posée sur le crâne de façon à tenir la tête en arrière : eh bien le regard sur toi de la femme que tu respectes, c'est pareil, ça t'oblige à te tenir droit, à te montrer plus courageux, plus solide. Ce roman raconte ça au fond : il n'y a rien de plus encourageant pour un homme que le respect d'une femme qu'il estime, il n'y a pas plus terrible que le mépris de cette femme. J'ai passé ma vie à essayer de ne pas être méprisé par les femmes que je respectais. Depuis tout petit je cherche le respect des femmes, c'est une façon de tenir dans ce monde hostile plein de *hijos de puta*.

Vous aviez l'idée de ce roman depuis longtemps ?

Oui, mais les idées évoluent avec vous, elles se transforment au fil du temps. Mon père, qui aimait beaucoup la mer, m'a raconté un jour l'histoire de ces plongeurs italiens. Il m'a dit : il y a des gens idéologiquement lamentables mais, même parmi eux, il peut y avoir des héros. Etre dans cette zone grise, c'est bien commode. Toute ma vie, les livres m'ont aidé à tenir et empêché de basculer de l'un ou l'autre côté, ils m'ont donné l'équilibrium pour pouvoir m'asseoir et écouter les salauds comme les types bien. Le problème c'est qu'aujourd'hui, on est noir ou blanc, il ne peut plus y avoir de zone grise.

Vous préférez enquêter ou écrire ?

La documentation, pour moi, c'est la meilleure partie. Je hais l'écriture, ce que j'aime c'est la préparation. Cela fait vingt ans que j'écris à l'ordinateur mais je n'arrive toujours pas à maîtriser le clavier. J'ai une bibliothèque qui comprend 34 000 livres, dictionnaires et encyclopédies, sans téléphone ni wifi, c'est là que j'écris le premier jet de mes romans. Cela me fait plaisir de travailler là, c'est mon snobisme personnel. Sur mon bateau, j'ai une bibliothèque de 300 livres. Quand je voyage, je prends le manuscrit en papier pour le corriger, je prends des notes partout, mais je ne peux créer que chez moi.

L'Italien est inspiré d'un personnage réel mais celui de la librairie ?

Il est imaginaire. Je suis un chasseur, quand j'étais journaliste, je sortais chasser des informations, des images, je chasse tout le temps, là je regarde vos baskets, votre veste militaire, votre stylo rouge, je prends des choses partout et quand vient un roman j'utilise tout ça pour créer mes personnages. Il y a des écrivains, comme Javier Marias, qui ont une richesse intérieure si profonde qu'ils n'ont pas besoin de regarder autour d'eux. Moi, j'ai besoin d'une alimentation permanente. ➤

ARTURO PÉREZ-REVERTE

L'ITALIEN

Traduit de l'espagnol par

Robert Amutio.

Gallimard, 439 pp., 24 €

(ebook 14,99 €).



LIVRES/

PUCHES

EMMET O'NEILL
LE PORTRAIT DE MARIAGE
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Sarah Tardy,
10-18, 504 pp., 9,60 €.



«Comment compte-t-il s'y prendre ? Une part d'elle-même voudrait lui poser cette question. Un couteau dans un couloir sombre ? Ses mains autour de sa gorge ? Une chute de cheval qui passerait pour un accident ? Il ne fait aucun doute que chacune de ces idées a pu être nourrie par lui.»

Scène de famille

Une actrice trans par l'Argentine

Camila Sosa Villada

Par CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN

Sa belle-sœur mâche la bouche ouverte, c'est «tellement pénible». Son frère se saoule avec son père. La «comédienne» les regarde, heureuse d'avoir compris à temps qu'il fallait quitter la campagne argentine. Elle écoute les ragots sur le village voisin : «Les gens ont appris que les deux putes étaient sidaïques et ils ont caillassé leur maison», sous-entendu, «la belle-sœur utilise le mot sidaïque» pour humilier l'enfant de la comédienne, adopté. Il sait, il connaît ce mot entendu plusieurs fois à l'orphelinat. «Moi aussi, on va me virer de chez moi à coups de pierre ? [...] Parce que moi aussi je suis sidaïque, comme mon autre mère.» Mieux vaut se taire, le consoler des mots de cette « salope » en le cajolant car elle n'est plus «la trans libre et insouciant qu'elle avait été». La comédienne préfère toujours parfois la démesure à la tranquillité qu'elle s'est construite. Elle est célèbre pour son jeu, mais surtout pour son arrogance «parce qu'elle ne signe pas d'autographes, parce qu'elle ne passe pas son temps à dire merci». Parce qu'elle souhaite bousculer les normes, jeter aux oubliettes les hypocrites du milieu, sans voir que le costume est trop grand pour elle. Elle était travailleuse du sexe «dans une agence en ligne» avant de devenir comédienne —elle y a déployé «les mêmes ruses». On la découvre lors d'une représentation de la Voix humaine de Cocteau, en femme capricieuse, possédée «sur le point de devenir folle». Mais c'est un appartement au dix-huitième étage d'un immeuble bourgeois du quartier de Nueva Córdoba qu'elle choisit comme scène principale. Son époux, un avocat pénaliste homosexuel «pété de thunes» et son fils de 6 ans forment le public de ses jets d'assiettes, de ses crises de jalousie face à l'infidélité du conjoint. Le regard de l'assistante sociale est désapprobateur sur «ces femmes en toc». Et soudain, elle les oublie avec ses amants —son metteur en scène, l'ivrogne de son village natal, le petit ami de sa mère... Elle raconte avec arrogance ces longs moments où il est question d'érection dans son tanga» pensant à trouver la liberté nécessaire, oubliant que celle-ci peut être «asphyxiante». Pour le lecteur «est-il nécessaire d'en savoir davantage ? Non». Seul compte ses coups de gueule dans le deuxième roman traduit de Camila Sosa Villada, après le succès des Vilanos (Métailié, 2021), comme un écho aux luttes de ses aînées invisibilisées : «Les trans historiques, certaines identités, d'autres se prostituant toujours, vieilles déjà, celles qui nuit après nuit écoutaient les insultes des clients [...], toutes se sont mises à parler des nouvelles trans» en rappelant «qu'elles, elles avaient beaucoup souffert. Puis la comédienne [...] a dit que c'était peut-être pour ça qu'elles avaient lutté, que c'était peut-être pour ça qu'elles avaient survécu, pour qu'aucune autre à l'avenir ne subisse la dureté qu'elles avaient connue. Pour avoir le droit d'être aussi médiocres que les autres. Et aussi peaux de vache.»

CAMILA SOSA VILLADA

HISTOIRE D'UNE DOMESTICATION

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laura Alcoba
Métailié, 224 pp., 19 € (ebook : 13 €).

Michael Cunningham,

au temps pour lui

Entretien à Paris autour d'«Un jour d'avril»

Par THOMAS STÉLANDRE

Il y a toujours, dans la vie d'un lecteur, d'une lectrice, un livre qui change tout, ouvre une porte et laisse entrevoir un monde nouveau. Michael Cunningham avait 17 ans et vivait en banlieue de Los Angeles. Il n'était pas particulièrement porté sur la lecture, mais il se trouve que la fille qu'il convoitait l'était. Elle aimait surtout Virginia Woolf, or l'écrivaine britannique, alors inconnue du jeune homme, n'était pas au programme de littérature de son lycée. Qu'à cela ne tienne, il se rendit à la bibliothèque locale, «et le seul livre de Woolf qu'ils avaient était Mrs Dalloway, se souvient Cunningham plus d'un demi-siècle plus tard. J'ai essayé de le lire, mais je n'ai rien compris du tout». Quelque chose, pourtant, l'a retenu, dans la langue, l'écriture. «Je me rappelle m'être dit : elle fait avec ses phrases ce que Jimi Hendrix fait avec sa guitare.» L'histoire ne raconte pas ce que la fille est devenue (Cunningham est en couple avec un psychanalyste depuis trente-cinq ans), mais ce jour-là le garçon avait rencontré deux femmes vouées à rester essentielles : Virginia et Clarissa. La première s'était noyée un jour de 1941, la seconde sortait acheter des fleurs.

Jeu de l'anecdote. Michael Cunningham avait 45 ans au moment de la publication des Heures (traduit en 1999 chez Belfond), best-seller qui lui valut le Pulitzer et une adaptation sur grand écran par Stephen Daldry avec Nicole Kidman (dans le rôle de Virginia Woolf, avec un faux nez) et Meryl Streep (dans le rôle d'une version moderne de Clarissa Dalloway). The Hours (titre original) s'inspirait du roman de Woolf et, dans le genre mélo qui monte, qui monte, il emportait tout sur son passage. Il s'agissait du quatrième roman de Cunningham et plus de vingt-cinq ans se sont écoulés depuis. L'heure n'est pas à la nostalgie, mais le New-Yorkais de 71 ans, teint hâlé et voix basse, revient sur ce succès colossale en bon client, d'évidence bien rodé au jeu de l'anecdote et du bon mot. «Je sais que certaines personnes ne m'ont jamais pardonné de ne pas avoir écrit The Hours encore et encore», confie-t-il au Guardian en début d'année. Il était à Paris en juin pour parler d'Un jour d'avril, son retour à la littérature après presque dix ans de silence, dans lequel on notera en clin d'œil un caméo



Michael Cunningham, le 1^{er} juin. PHOTO BENNY VALSSON

de l'héroïne de Woolf page 105 : «Pensez à Mrs Dalloway, par exemple», lance la professeure Chess à ses étudiants pendant son cours de creative writing. C'est un conseil que Cunningham a probablement déjà donné lui-même : le romancier et scénariste enseigne pour sa part trois mois par an à l'université de Yale. Témoin de son savoir-faire, son nouveau roman porte les qualités (et par instants les écueils) de l'écriture créative à l'américaine — rebondissements de rigueur, dialogues ping-pong avec running gags, protagonistes paumés et attachants ce qu'il faut. Tout y est parfaitement dosé et construit : lors

qu'une chouette passe au premier acte, on sait qu'elle reviendra.

Premières heures. Les Heures et Un jour d'avril ont en commun d'avoir une structure tripartite, mais les trois journées sont ici plus rapprochées. Un an sépare le 5 avril 2019 (première section) du 5 avril 2020 (deuxième) du 5 avril 2021 (troisième). D'une ellipse à l'autre, nous suivons quelques personnages bien de leur temps pris dans les rets du Covid et des confinements, sans que Cunningham ait souhaité écrire «sur» le Covid car «les romans ne parlent pas de virus, ils parlent d'être humains». Nous serons

CELESTE NG

NOS CŒURS DISPARUS

Traduit de l'anglais

(Etats Unis) par Julie Sibony, Pocket, 384 pp., 8,60 €

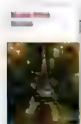


«Il n'a pas beaucoup de souvenirs de sa mère, mais il se rappelle d'une chose : elle avait toujours un plan. Elle ne se serait pas donnée la peine de chercher leur nouvelle adresse, et elle n'aurait pas pris le risque de lui écrire, sans une bonne raison.»

MATTIA FILICE

MECANO

Folio, 386 pp., 9,40 €



«Nous arrivons au triage du Havre la loc est coupée et nous la laissons au dépôt il est sept heures du matin nous allons pouvoir nous coucher on me donne la clé d'une chambre du foyer»

Ellis Irlande Vingt ans plus tard, Colm Tóibín ramène dans son île et vers sa mère l'héroïne de «Brooklyn»

Par CLAIRE DEVARREUX

Brooklyn, paru en 2009 avec un succès considérable, était l'histoire d'Ellis Lacey, une jeune Irlandaise partie pour les Etats-Unis sur les conseils d'un prêtre. Il n'y avait pas de travail pour elle à Enniscorthy (comté de Wexford). Le prêtre, un Américain d'adoption revenu au pays pour les vacances, lui garantissait un emploi et un logement, et en effet, Ellis allait commencer sa nouvelle vie à Brooklyn sous les meilleurs auspices. Colm Tóibín conduisait son héroïne vers son destin. Il lui laissait peu de marge de manœuvre, mais soulignait son indépendance d'esprit, sa vigilance dans les situations où un geste altruiste peut dissimuler une volonté de pouvoir. Ainsi Ellis était-elle

vivent en Angleterre et rentrent rarement voir leur mère. Le troisième, un vieux garçon, habite à quinze kilomètres d'Enniscorthy. Colm Tóibín confie à Ellis le soin de réfléchir aux différences de ces deux familles, de ces deux cultures. Une chose les rapproche néanmoins : il n'est pas de secret possible, à Long Island chez les Fiorello, comme dans la ville irlandaise où tout le monde sait tout sur tout le monde. C'est le ressort le plus subtil du roman.

À Long Island, la vie tranquille d'Ellis Lacey, épouse Fiorello est menacée : le gentil Tony a fait un enfant à une autre femme. Le mari vient prévenir Ellis qu'il ne veut pas de ce bébé et l'amènera chez elle, où le laissera devant la porte s'il n'y a personne à la maison.

Ellis n'est plus la jeune fille d'autrefois. Sa décision est prise : non seulement elle refuse de voir cet enfant, mais elle interdit à quiconque de son entourage de s'en occuper. Son mari, sa belle-famille ; en réalité, chaque interlocuteur se joue d'elle. Le clan Fiorello manœuvre derrière son dos. Doit-elle poser un ultimatum ?

Ladite grand-mère, parfaite «guest star», tient tête à sa fille et ne perd aucune occasion de manifester avec panache la mauvaise foi la plus flagrante.

sur ses gardes avec sa logeuse. Seule, sans personne à qui se confier, la jeune fille pouvait cependant compter sur sa sœur Rose. À sa mère, veuve digne, il n'était pas question de raconter quoi que ce soit d'important, notamment sa rencontre avec un plombier italien, Tony Fiorello. Rose, dans Brooklyn, meurt brusquement. On est en 1952. Ellis rentre s'occuper de sa mère, assiste au mariage de sa meilleure amie, Nancy, tombe amoureuse d'un garçon, Jim Farrell, et finit par repartir sans dire au revoir à personne. Elle a eu juste eu le temps d'avouer à sa mère qu'elle est mariée. Tony l'a épousée dans la plus grande discrétion. Il avait peur qu'elle ne revienne pas de son été en Irlande.

Dans *Long Island*, qui est la suite de *Brooklyn*, il arrive un moment où Ellis est confrontée à la même situation. Elle rentre chez sa mère, qu'elle n'a pas vue depuis vingt ans. M^{me} Lacey aura 80 ans au mois d'août. Jim Farrell, 46 ans à présent, est toujours célibataire, toujours beau et plaisant. Il ne l'a pas oubliée. Le lecteur aussi se retrouve dans les mêmes dispositions, accroché à cet hameçon : Ellis et Jim vont-ils être réunis ? Ellis a deux enfants, un garçon et une fille, laquelle se destine à une carrière d'avocate, comme Frank, un de ses oncles, le seul Fiorello à être allé à l'université. Tony lui, est resté plombier. Il est aussi resté extrêmement pudique et effacé. Tony a trois frères, Ellis aussi. Les Fiorello ont fait construire leurs maisons sur le même terrain. Le dimanche, trois générations déjeunent sous le même toit, celui des parents. Deux des frères d'Ellis

tum ? Mieux vaut en attendant aller voir sa mère. Les enfants la rejoindront et découvriront leur grand-mère en même temps que l'Irlande du début des années 70.

Ladite grand-mère, parfaite *guest star*, tient tête à sa fille, sort par exemple les photos de ses petits-enfants soigneusement rangées après avoir omis pendant vingt ans d'accuser réception, et ne perd aucune occasion de manifester avec panache la mauvaise foi la plus flagrante. Il n'y avait pas cet humour-là dans *Brooklyn*. Ajoutons que Colm Tóibín ne quitte pas d'une semelle le personnage d'Ellis. Il donne deux autres points de vue dans *Long Island*. Celui de Jim Farrell, figure pondérée, respectée, à la tête du pub que tenaient ses parents. Et celui de Nancy, naguère la meilleure amie d'Ellis. Devenue veuve, elle a ouvert une baraque à frites qui importune le voisinage. Procédé gracieux, chaque scène est reprise sous l'angle opposé. Nancy est décidée à défendre bien, bonheur, projets. N'est-ce pas le cas de chacun ?

COLM TÓIBÍN

LONG ISLAND

Traduit de l'anglais (Irlande)

par Anna Gibson.

Grasset, 398 pp., 24 € (ebook : 16,99 €).

«Enormes nœuphars».

Cunningham pense qu'on ne cesse jamais d'apprendre à écrire un roman et qu'il continue de progresser, même si le reste du monde ne voit pas forcément les choses de la même façon. Pour preuve, «The Hours reste le préféré de la plupart des gens». Est-ce le sien ? «A vrai dire, celui dont je suis le plus satisfait est toujours le plus récent...» Un écrivain ne devrait d'après lui jamais être tout à fait satisfait de sa production, et c'est tant mieux. «Prenez Monet : il continua de peindre ses énormes nœuphars jusqu'à plus de 80 ans, sans selon lui réussir à rendre parfaitement compte du mouvement des feuilles sous l'eau. Ça lui échappait et puis, boum, il est mort. Je trouve que c'est une très belle mort pour un artiste : se dire que les nœuphars ne sont pas mal, mais qu'il y a encore de la marge pour les feuilles sous l'eau.»

MICHAEL CUNNINGHAM

UN JOUR D'AVRIL

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par David Fauquemberg. Seuil.

320 pp., 22,50 € (ebook : 15,99 €).

d'abord un matin, puis un après-midi, puis un soir – et l'ensemble, de fait, s'assombrit. Chacune des parties commence par poser le décor (Brooklyn aux premières lueurs, l'Islande au zénith de la crise et enfin une campagne américaine moins identifiée au crépuscule), avant que la focale se resserre sur les individus et leurs états d'âme puisque ce sont les remous intérieurs qui intéressent tout auteur, dans une réflexion globale sur la famille et ses différents modèles (hétéro, queer, recomposée, choisie, etc.). Il y a Dan et Isabel et leur entente cordiale, leurs enfants Nathan et Violet, l'oncle homosexuel Robbie, Garth le frère artiste



LIVRES/

PUCHES

CHLOÉ DELAUME
PAUVRE FOLLE
Points, 240 pp., 790 €.



«La fin du monde n'a pas du tout la forme prévue. Derrière la vitre embuée, Clotilde observe la neige couvrir avril : le train qui l'emporte traverse autant de forêts mortes que de prés empoisonnés par des ruisseaux boueux.»

De père en île

Hélène Gaudy en archiviste de la mémoire familiale

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Son père est pour elle comme un paysage. A l'extrême sud de la Louisiane, une île porte son prénom, l'île de Jean-Charles, qui sombre dans les eaux et dont les habitants sont les premiers réfugiés climatiques des États-Unis. «*Depuis que je pense à l'île, je pense à lui.*» Jean-Charles est fâché avec les souvenirs mais il a entassé des objets «*partie émergée d'une île qui seule garde contact avec les profondeurs dans lesquelles il s'enfonce, et dont je n'ai jamais rien su.*» Avec *Archipels*, Hélène Gaudy entre dans le mystère du passé paternel, prudemment, pas à pas. On la regarde faire d'abord de loin, le récit familial a ses écueils. En quoi va-t-il nous concerner ? Cet îlot qui s'enfonce dans les eaux joue en sésame universel de la disparition à venir. Un fil de soi qui va mener aux rivages. Il suscite le désir d'enquête de l'autrice, elle qui aime faire parler les choses et les lieux. L'image parfaite de l'insularité est son atelier à quelques rues de chez lui, près de l'Arsenal dans le XII^e arrondissement parisien où cet ex-enseignant dans une école d'art a longtemps peint. Agé, il a cessé de s'y rendre. On découvre avec elle une caverne d'Ali Baba, et ses multiples «pans». Car «*il ne jetaient rien, gardait tout précieusement, et cela nous agaçait, et cela nous faisait rire, et maintenant tout cela forme monts et falaises dans l'obscurité seule d'un rez-de-chaussée où personne ne va plus.*» Des toiles voisinent avec des masques, des lettres géantes, des vachettes en terre cuite, un crâne humain, des ciseaux géants, des strates de livres, un amas de ficelles, des flacons de sables et leur provenance («*la trace du paysage*»). Les piles montent au plafond. On réfléchit à ce qu'elle écrit, sans totalement adhérer : «*Accumuler, c'est le contraire d'habiter. C'est combler le moindre espace vide jusqu'à s'exclure soi-même. Jusqu'à se remplacer.*» Comment va-t-elle négocier avec la montagne ? On observe son approche, le texte avance en crabe, par fragments, pièces de puzzle, avec des allers-retours passé-présent, il semble tâtonner, et puis il prend.

La quête devient passionnante quand elle s'engouffre dans la trajectoire, à travers l'exploitation des archives. Pour aller au fait il faut commencer par «*le plus loin, le plus profond*», passer par la vie de son père à lui, qu'elle a connu comme un «*homme froid et obsessionnel*». Sa sacochette de toile noire contient des documents, certains liés à ses activités de résistant. Il a contribué à organiser l'évasion du camp de Voves dans la nuit du 5 au 6 mai 1944. Elle exhume ses carnets, reconstitue l'enfance de son père, né en 1938, dont les deux parents couvraient pour la Résistance. Quand on lui demandait où il habitait, le petit garçon devait répondre «*Muzilaville*», qui n'existe sur aucune carte. Non-lieu fascinant. «*Enfant, mon père habitait un lieu qui n'existait pas.*» La pelote se déroule par la lecture de ses lettres, de ses carnets où jeune idéaliste il a écrit des poèmes et des réflexions, de son journal de jeune professeur à Oran dans le fracas qui a précédé l'indépendance et d'appelé dans le Sahara algérien, dans sa participation à un mouvement artistique d'avant-garde «*le Schéma*». Le portrait prend de l'épaisseur, d'autant que le modèle répond comme il peut aux interrogations et remplit le récit de sa présence. Des poèmes, un par jour, quatorze mille depuis la toute petite enfance de sa fille. ♦

HÉLÈNE GAUDY *ARCHIPELS* L'Olivier, 288 pp., 21 €.

Le Havre sans paix «La ville par terre» et une narratrice troublée, par Maylis de Kerangal

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ



Entrée du port du Havre, 2007. PHOTO PHILIPPE L'ESPRIIT PINK SAÏF IMAGES

«**J**e me suis pris une énorme vague.» La narratrice est submergée tandis qu'elle marche sur la digue du Havre en réfléchissant à la sombre affaire qui la ramène en urgence dans la ville de son enfance. Elle se prend cette vague comme une claque, une porte dans la figure ou un coup sur la tête. Ça assomme et ça éveille. Eureka ! La brume saturait le paysage, cette femme flottait dans ses pensées quand «*le rivage s'est brusquement éclairé d'une lumière de vitrail [...]*», puis la vague est arrivée, «*comme si la réalité se synchronisait pile-poil à mes cogitations [...]*». Jour de ressac est une histoire de synchronisations, certaines réussies et d'autres pas. Maylis de Kerangal travaille dans ses livres avec le temps. Son écriture courait déjà après la montre dans *Naissance d'un pont* (Verticales, 2010) et plus encore dans *Réparer les vivants* (Verticales, 2014).

Cette Parisienne est mère et épouse. Sa fille s'appelle Maia, son mari, Blaise. La narratrice n'a pas de prénom : elle est en train de se dissoudre, elle est en transition. Elle quitte la capitale après qu'un officier de police l'appelle depuis Le Havre pour lui annoncer qu'un homme «*non identifié*» a été retrouvé mort «*sur la voie publique*» et que cet

homicide la concerne : sur un ticket de cinéma, il avait inscrit son numéro de téléphone à elle. Cette femme dont le métier consiste à doubler les voix étrangères dans des films tente de se mettre au diapason de l'enquête et du décor de sa jeunesse. Elle essaie de mettre un nom sur le cadavre, cherche la bonne fréquence, synchronise ses souvenirs et le présent. «*Échafaudais des hypothèses*» : elle construit quelque chose. Il y a toujours de l'ingénierie chez Maylis de Kerangal, mais dans *Jour de ressac*, la narratrice se débrouille seule, sans l'appui d'une équipe. Cette solitude est sa fragilité et sa force, elle donne au personnage sa beauté. L'héroïne observe les relations humaines à la manière dont s'emboîtent les objets : quand elle parle au téléphone pour la deuxième fois avec l'officier de police, elle prononce «*des mots imprudents qui nous ont aussitôt arrêtés l'un à l'autre*».

C'est un roman exemplaire de la façon dont une écrivaine peint une ville en enchevêtrant son histoire, sa géographie, sa minéralité. Maylis de Kerangal a grandi au Havre, qu'un chapitre du roman appelle «*La ville par terre*» en écho à la ville debout qu'était New York pour Céline, et aux bombardements de septembre 1944 qui ont rasé la cité portuaire du bord de la Manche. L'un des

paragraphe remarquables dresse avec colère et crânerie un portrait compressé de ce qui a résulté des bombardements : un «*corps plus ou moins compact de toits, de portes et d'escaliers, de murs àux fenêtres vides, fusion de pigeons et de poutres, de matelas et de chevaux, de photographies et de machines à coudre, magma de faïences, de poussettes de vélos et de pyjamas, lave de transistors et de chiens, purée d'autobus, de casquettes et de banderoles, pâte de choses humaines avec des morceaux d'humains dedans, salmigondis de passés qui, une fois tassés, hausseraient le niveau de la ville de près d'un mètre – on a dit qu'un mois après les bombardements, les décombres du Havre étaient encore chauds*».

Il faut lire *Jour de ressac* pour ces passages brefs qui relèvent d'une superbe mécanique, comme dans la page où la narratrice réfléchit à ce qui la relie à «*l'homme mort*». Ce sont «*plusieurs personnes, positionnées entre nous telles des antennes-relais, des corps conducteurs, si bien que lui et moi nous toucherions dans une contiguïté de contacts*». Elle évoque ensuite l'écrivain et journaliste hongrois Frigyes Karinthy (1887-1938), «*l'inventeur de la théorie des six poignées de main, soit la possibilité pour deux habitants de cette planète pris au hasard et ne se connaissant pas de se toucher selon une chaîne de relations individuelles n'excédant jamais plus de cinq mille maillons intermédiaires, théorie qui nous incite régulièrement, Blaise, Maia et moi, dans une sorte de jeu mathématique qui est aussi une utopie politique, à évaluer les degrés qui nous séparent de Barack Obama*».

Le temps perdu est le motif de ce livre qui compte des fulgurances. La narratrice se rappelle son premier amour, connu un été, quand elle était lycéenne. Tout le monde l'appelle Lyvén. Début septembre il part pour un long voyage et ne donne plus de nouvelles. La narratrice s'affoie : «*Je retourne l'été qui vient de s'écouler, je filtre juin, juillet, août, je tamise et distille, ne trouve aucun indice qui pourrait éclaircir ce silence radio, rompre mon anxiété [...]*» *Jour de ressac* est un tableau de l'inquiétude féminine. ♦

MAYLIS DE KERANGAL
JOUR DE RESSAC
Verticales, 256 pp., 21 € (ebook : 15 €).

FRANCIS MARTIN

LES ARBRES AUSSI FONT
LA GUERRE
Alpha Sciences, 224 pp., 8 €.



«Si, comme moi, vous parcourez les sentiers forestiers des Vosges au Vercors, des Bauges au Couserans, du Jura à l'Oisans, vous avez croisé la mort qui rôde au sein de nombreuses forêts. 3 à 5 % des forêts métropolitaines présentent désormais des signes de dépérissement.»

ANITA CONTI
LE CARNET VIKINGS
70 JOURS EN MER
DE BARENTS
Petite Biblio «Voyageurs»,
208 pp., 9 €



«A gauche, à droite, devant, l'horizon est semé de navires mourants. Tous les français sont là ! Faire huit jours de route et se retrouver tous réunis sur ce même lieu comme au centre d'un cercle idéal délimité par le seul ciel, est quelque chose de fantastique.»

DISPARITION

Benoît Duteurtre, entomologiste goguenard des travers du monde

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Avec *Livre pour adultes* (Gallimard, 2016) Benoît Duteurtre avait trouvé une forme qui réunissait tous ses talents. Il n'y avait plus d'un côté l'arrière-petit-fils hâve du président Coty, volontiers autobiographique (*les Pieds dans l'eau*, sur Ecretat, ou *l'Été 76*) et de l'autre le pourfendeur caustique de la communication, des éoliennes, de l'interdiction de fumer. Il y avait dans cette mosaïque romanesque des nouvelles dystopiques et des fictions à la limite du pamphlet où il promenait sa loupe d'entomologiste goguenard sur les travers de l'époque, le bruit et la laideur. Il y avait une évocation nostalgique de ses vacances dans les Vosges auprès d'un grand-oncle qu'il aimait. C'est dans ce même village vosgien que son cœur s'est arrêté cet été. Il est mort le 16 juillet, à 64 ans. *Livre pour adultes* s'ouvrait sur une rencontre avec la veuve de Darius Milhaud, Madeleine Milhaud, qui vivait boulevard de Clichy dans le même appartement depuis 1925. Jeune fille, elle avait joué devant Debussy. Ce genre de détails enchantait Benoît Duteurtre.

Il aimait bien se «mouvoir du monde», ainsi qu'il le dit dans son dernier livre, *le Grand Rafraîchissement*, paru en février, qui est également un roman composite où il imagine la fin du réchauffement climatique et l'arrestation de bourgeois afin de rééquilibrer la population carcérale. Il se décrit descendant en robe de chambre alpaguer les fauteurs de troubles auditifs. Mais il était aussi éperdu ment attentif au passage de relais entre les artistes et les générations. Il avait «cette obsession des noms



Benoît Duteurtre en 2005. PHOTO HERVÉ BOUTET DIVERGENCE

oubliés et des destins perdus» qui l'avait amené à écrire *la Mort de Fernand Ochsé* (Fayard, 2016), un auteur d'opérettes mort à Auschwitz en 1944. Qu'un garçon né en 1960 se passionne pour l'opérette est d'autant plus paradoxal que le même adolescent s'enthousiasmait pour la musique contemporaine. Licencié en musicologie, Benoît Duteurtre avait élargi à la littérature et à la peinture sa passion pour l'art moderne (Beckett, Miró, Fellini), avant de déchanter devant les œuvres des successeurs. Il s'en explique dans *le Grand Rafraîchissement* : «C'est ainsi qu'avant commencé à germer cette idée selon laquelle la modernité véritable, découvreuse, aventureuse et ludique, s'était vue

remplacée par une modernité théorique, conventionnelle et passablement sectaire.» D'où une réputation de réactionnaire qu'il s'emploie à démentir dans cet ultime roman. Il avait un point de vue personnel sur bien des sujets. *Polémiques* (2013) pourfendait le choix du mariage chez les homosexuels, le regain de l'identité religieuse, les dangereux cyclistes et la main lourde de la justice pour les violences faites aux femmes. Benoît Duteurtre avait commencé à publier dans la revue *Minuit* en 1982. Son premier roman paraît trois ans plus tard chez Grasset : *Sommeil perdu*. Il n'a plus jamais arrêté. Essais, romans, récits, chroniques, son œuvre compte 35 titres. ◀

Top rentrée

Les libraires parisiens sont restés sur le banc pendant les JO, enregistrant une baisse de leur chiffre d'affaires d'environ 11 % par rapport à l'été dernier, selon *Libres Hebdo*. Les raisons de cette chute s'expliquent entre autres par le départ précipité des Parisiens, l'apparition des zones interdites à la circulation et la fermeture de stations de métro. Frédérique Aubier, dirigeante de la librairie le Piéton (IV^e), témoigne : «En dix jours, moins de dix personnes ont fréquenté la librairie.»

Prix de saison

Emma Doude van Troostwijk est récompensée à la fois par le prix Françoise Sagan et par la Fondation Robert Walser Bienne pour *Ceux qui appartiennent au jour* (Minuit). Le prix Provinces Moyennes Age revient à Michel Balard pour *Histoire des épiques au Moyen Age* aux éditions Perrin et le prix Méduse à Clémentine Mélois pour *Alors c'est bien* (Gallimard «l'Arbalète»). Neige Sinno est lauréate du prix Ginkgo du livre audio pour *Triste Tigre* paru chez P.O.L.

VENTES

Classement Databili
des meilleures ventes
de livres (semaine du 9
au 15 août)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	Le Barman du Ritz	Philippe Collin	Albin Michel	24/04/2024	100
2 (0)	Tenir debout	Mélissa Da Costa	Albin Michel	14/08/2024	47
3 (0)	Jacaranda	Gaëlle Faye	Grasset	14/08/2024	46
4 (2)	Les Yeux de Mona	Thomas Schiesser	Albin Michel	31/01/2024	38
5 (4)	Veiller sur elle	Jean-Baptiste Andrea	L'Iconoclaste	17/08/2023	31
6 (6)	La Route	Manu Larcenet	Dargaud	29/03/2024	29
7 (3)	Un Animal sauvage	Joel Dicker	Rosie & Wolfe	27/02/2024	28
8 (7)	Les Règles du Mikado	Erri De Luca	Gallimard	02/05/2024	28
9 (8)	Ce que je sais de toi	Eric Chacour	Philippe Rey	24/08/2023	27
10 (5)	Mortelle Adèle t. 21	Mir Tan & Diane Le Feyer	Mir Tan & Co	23/05/2024	26

Est-ce une impression, un désir de prolonger les vacances et les lectures qui vont avec, ou la rentrée est-elle de plus en plus tôt ? On regagne à peine nos pénates que le premier office, daté du 14 août, a déjà vu débarquer de nouvelles têtes, entre autres Mélissa Da Costa (deuxième avec *Tenir debout*, apparemment moins feel-good que d'habitude) et le musicien-écrivain Gaëlle Faye (troisième avec *Jacaranda*, huit ans après *Petit Pays*). Le 15 se sont joints Maylis de Kerangal (*Jour de resac, lire ci-contre*) et Kamel Daoud

(*Hours*). Nous sommes le 17-18 et le 19 sont attendus Aurélien Bellanger et (attention à l'Italique) *les Derniers Jours du Parti socialiste*. Le 20 et le 21, ça ne s'arrêtera plus, avec une centaine de romans en deux jours, dont la toujours régulière Amélie Nothomb (*l'Impossible retour*, c'est ironique), Philippe Jaenada (*la Désinvolture est une bien belle chose*, bien beau titre), Emma Becker (*le Mal joli*), Abel Quentin (*Cabane*)... Pour l'heure, le *Barman du Ritz*, incontestable succès de l'été, conserve sa très confortable avance. **T.St.**

Source : Databili et l'Adelic, d'après un point de 341 librairies indépendantes de premier niveau. Classement de nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 78 315 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemples : les ventes du *Tenir debout* représentent 47 % de celles du *Barman du Ritz*.

Sous l'arbre

Le festival Lectures sous l'arbre se tient du 18 au 24 août sur le Plateau Vivarais-Lignon, entre Haute-Loire et Ardèche. Lundi à 10 h 30, rencontre avec Gérard Berrebey, fondateur des éditions Allia mises à l'honneur lors de cette 33^e édition, avec les Caraïbes. Même jour à 12 h 30, discussion avec Estelle-Sarah Bulle et à 14 h 30, Simon Johannin lit *la Dernière saison du monde* (Allia). Mardi à 14 h 30, hommage à Maryse Condé. www.lectures-sous-larbre.com

LIVRES/

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Irene Solà, monts et démon

Par MATHIEU LINDON

Les titres des romans traduits en français d'Irene Solà, née en Catalogne en 1990, disent leur aspect étrangement poético-narratif. Après *Je chante et la montagne danse* en 2022, voici *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres* où la nature est encore anthropomorphe et dont les personnages principaux ne sont pastant «Je» et «tu» que «des yeux» et surtout «les ténèbres». Premières phrases du texte : «L'obscurité était violette et mouvante, opaque, grenat et bleue à la fois, bourdonnante, mouchetée, aveugle, épaisse, profonde et brillante en même temps. Elle était infestée de vers, de branches, de tremblements, de veines, de plaques.» Quatrième phrase et suivantes : «Les ténèbres crépitaient. Elles s'agitaient, murmuraient. Elles ronflaient. Le ronflement était nasal, sourd et âpre. Il grinçait, englobait et s'éteignait. La source du mugissement était le lit et la bosse qui dormait au beau milieu. Une vieille femme.» Les six chapitres du roman vont d'«Aube» à «Nuit», suivant une chronologie à première vue sans accroc. Si ce n'est qu'il y en a, des morts et des mortes et des années, entre l'agonie de l'aube et la vraie morte de la nuit. C'est le lieu qui ne change pas, ce «mas» perdu dans les montagnes catalanes et qui semble un symbole du malheur. «Tant de siècles à se cacher, tant d'années à se dissimuler, les os vermineux, dans une vie qui comptait pour une quinzaine de vies humaines, tellement elle était solitaire, accablante et longue, consacrée à préserver ce mas, et tout ça pour quel ? Pour que cette décade fasse entrer le démon en personne dans la maison.» Car *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres* est un roman démoniaque, aux sens poétique et narratif, où le rire a une bonne place.

Il s'avère que, dans un pacte avec le démon, les humains n'ont pas la meilleure part. «Elle comprit que tout a un prix. Et que le prix est toujours trop élevé.» Et la malédiction s'étend à travers les générations, générations qui

«Elle les regardait, sereine, comme si ça lui avait plu de naître. Comme si elle avait aimé la poussée et l'écrasement, la lumière soudaine, les sons non amortis, les odeurs sans liquide, le contact des choses sèches.»

sont d'une certaine manière une malédiction en soi. L'accouchement n'est pas un aboutissement. Au fil du texte : «Pour que l'enfant sorte, il faut d'abord torturer la mère ! Toutes celles qui sont ici, regarde-nous, nous sommes toutes nées de l'intérieur de notre mère.» «Elle les regardait, sereine, comme si ça lui avait plu de naître. Comme si elle avait aimé la poussée et l'écrasement, la lumière soudaine, les sons non amortis, les odeurs sans liquide, le contact des choses sèches, les mains qui te prenaient par les pieds et te claquaient les fesses, la tête en bas, plusieurs fois de suite.» «Mais Angela ne trouvait pas que c'était un bonheur, de mettre au monde des paquets de os mous et de chair flasque, incapables de se débrouiller seuls et qui accaparaient tous les baisers de Marti.» Et la «petite fille qui ne savait pas encore qu'elle et sa mère n'étaient plus la même chose». Une autre phrase est répétée, qui, de fil en aiguille, pourrait bien avoir à voir avec les générations : «Comme les chatouilles, comme les caresses, mais de l'autre côté.» Et les pets intervenant comme des légendes pour dénouer les pires situations et surtout faire tellement rire, et «les femmes, curieuses comme des pets», parce que les comparaisons sont toujours inattendues dans le roman – et qu'il y est pas mal question de «cacuer» et de la malédiction particulière de celui-là : «Pourquoi il n'a pas de trou derrière, le garçon qui n'a pas de trou derrière ?»

Les personnages subissent beaucoup de tortures mais une curieuse fantaisie est toujours présente, ne serait-ce que celle des «contes et légendes» dans lesquels Irene Solà raconte avoir puisé. Personne ne sait ce qu'est la paresse s'il n'a pas lu l'histoire du très vieil homme, de ses trois fils paresseux et de l'âne, et comment l'héritage est promis au plus paresseux, et comment une paresse surpasse toutes les autres, alors que le dépassement de soi n'est pas le propre de la paresse. Mais *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres* a sa logique à soi. Un père à son fils : «Comment veux-tu qu'on me tue, puis qu'on est cachés ?» Sauf que les cachettes ne durent que ce que durent les cachettes, l'espace de quelques matins et nuits. «Je m'appelle Alexandra», dit Alexandra, ce qui n'a apparemment rien de surprenant. Si ce n'est que le texte précise comment la phrase a été prononcée : «Avec une rigueur tellement grande qu'on avait du mal à imaginer qu'elle tienne à l'intérieur d'un si petit enfant.»

JE T'AI DONNÉ DES YEUX ET TU AS REGARDÉ LES TÉNÉBRES
Traduit du catalan par Edmond Raillard.

Seuil, 188 pp., 21 €. (ebook : 14,99 €)



POURQUOI ÇA MARCHE

En verre et contre tout
La jeune fille de Murano de Tracy Chevalier

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Les perles ont toujours réussi à Tracy Chevalier, née en 1962 aux Etats-Unis et installée depuis quarante ans en Angleterre. *La Jeune Fille à la perle* (1999) s'est vendu à plus de cinq millions d'exemplaires, indique l'éditeur, et a bénéficié de 45 traductions. C'était son deuxième roman, inspiré de Vermeer. Sorti fin mai, le onzième, *La Fileuse de verre*, qui traite de la fabrication des perles de verre, n'est sans doute pas parti pour rejoindre pareils sommets mais il a navigué tout l'été autour de la treizième place dans les librairies indépendantes, solide vaporetto destiné à durer. Nous sommes à Venise.

Plus exactement, cela se passe à Murano, et quand on est une petite Muranaise, on ne s'aventure pas comme on veut sur les canaux de la grande ville. Orsola Rosso est une enfant puis très vite elle a 17 ans, son père meurt, et l'atelier Rosso, longtemps fameux parmi les verriers, commence à périliter. À la demande de sa mère, devenue cheffe de famille, Orsola prend conseil auprès de Maria Barovier, personnage qui a réellement existé. Elle était la seule femme à travailler le verre. Tracy Chevalier s'est beaucoup documentée pour écrire ce roman. Elle a même mis la main à la pâte.

considérée qu'une domestique. Elle fait le ménage, les repas, s'occupe du linge. Au fur et à mesure que les enfants naissent, les couches s'accumulent. Orsola préférerait rejoindre ses frères près du four plutôt que de s'épuiser au service de leur famille. Bientôt, la cuisine devient pourtant sa pièce préférée car c'est là qu'elle confectionne ses perles. Une cousine de Maria Barovier lui a enseigné le métier. Son frère Marco, un habileur devenu le responsable de l'atelier, s'est toujours moqué d'elle. Il continue. A ses yeux, les perles de sa sœur sont «des crasses de souris». Naturellement, c'est de Marco qu'Orsola veut obtenir la reconnaissance de son talent. Elle l'aura. Mais à cause de lui, elle est contrainte d'épouser un homme qu'elle n'aime pas, tandis que le bel Antonio son amant fuit sur la terraferma.

2 Que voit-on ?

Une lampe, un bloc de souif (qui pue), une tige en fer, une baguette de verre, un soufflet pour attiser la flamme de manière à ce que le verre fonde. On enroule le verre fondu autour de la tige. Ensuite, eh bien il y aura des perles, plein de perles, de plus en plus audacieuses, ou au contraire, mécaniques. Certains lisent pour apprendre, d'autres ont horreur de ça. La romancière réconcilie tout le monde avec l'évocation des

objets, par exemple des coupes décorées, certaines permettant même de boire dedans. Nul besoin de comprendre comment elles sont faites.

3 Où est la vraie perle ?

La forme du livre : une perle en soi, une pépite, une trouvaille en tous les cas. Tracy Chevalier conserve la même héroïne. Orsola a 9 ans en 1486, elle en a 70 quand le roman s'achève. Elle a un téléphone portable et le Covid sévit. Simplement, il s'est passé cinq cents ans dans la vraie vie. Nous voyons les Rosso affronter la peste en 1575 et Orsola fabriquer un collier pour Joséphine en 1797. La fileuse de verre, qui a su traiter avec les négociants, s'occupe d'écouler sa production et profite de la réputation touristique de Venise.



TRACY CHEVALIER
LA FILEUSE DE VERRE
Traduit de l'anglais par Anouk Neoheff.
La Table ronde
«Quai Voltaire», 444 pp., 24,80 € (ebook : 17,99 €).

1 L'adversité a-t-elle un visage ?

Orsola est à peine morte

DANS L'OMBRE DES CÉLÈBRES (4/6)

Elle matchait avec les people

Dany Jucaud L'ex-journaliste a rencontré pour «Paris Match» tout ce que Hollywood compte de stars.



Le rendez-vous est fixé au premier étage du Café de Flore. On rejoint Dany Jucaud, en négligeant la file d'attente née de la série *Emily in Paris*, qui voit l'Amérique patienter à l'extérieur quand il s'agit de leur brûler la politesse pour rejoindre des hauteurs où veille le souvenir antédiluvien de Sartre et de Beauvoir. Celle qui fut envoyée spéciale permanente à Hollywood pour le *Paris Match* d'avant. Bolloré a toujours eu l'habileté de prendre pension dans des cantines chics qui lui permettaient d'être à tu et à toi avec les célébres, de nouer des liens informels et de tisser son réseau personnel. A Los Angeles, c'était à Ma maison.

A New York, chez Elaine. Et pendant le Festival de Cannes, cela se passait devant une pizza aux truffes chez Mamo à Antibes. Dany Jucaud, 73 ans, a toujours eu une relation proche et distanciée, complice et dessillée, avec les people qui ont fait l'ordinaire de sa vie professionnelle. Elle a vite pris la mesure de sa fonction: approcher au plus près les stars américaines, les faire parler de leur intimité familiale et amoureuse sans les brusquer, les provoquer, ni les vexer. Elle savait beaucoup, mais ne disait pas tout afin de pouvoir les revoir en confiance. Elle détaillait la comédie des apparences avec une moue aussi amusée que désabusée. Ni comédienne ni vipère, elle était trop avertie de la nature humaine pour virer groupie. Elle remar-

que: «Je n'étais ni admirative, ni fan, ni éblouie.» Elle n'a jamais souhaité passer de l'autre côté de la rampe, sachant qu'on s'y brûle les ailes même si elle a souvent pris ses quartiers dans les couloirs où végètent les profiteurs et où vagissent les *wanna be*.

On est à la fin des années 70. Dany Jucaud, qui a fait des études de lettres, s'est retrouvée un peu par hasard assistante monteuse sur le film érotique *Emmanuelle*. Elle n'a jamais particulièrement voulu devenir journaliste et n'a qu'une vague idée de l'institution glorieuse et dispendieuse que représente alors *Paris Match*. Mais elle a le sens du relationnel, aime la belle vie et sait forcer sa chance. Elle propose une pige à *Match* pour pouvoir se payer un billet d'avion pour Los Angeles où son amant romancier la rejoindra bientôt et où elle résidera des années durant.

Son carnet de bal est assez époustouffant, et la liste qui va suivre pourrait s'apparenter à un générique fastueux comme à un *name dropping* fastidieux, même si les relations nouées sont de natures diverses. Son arrivée à Hollywood est facilitée par Anne-Marie Rassam, la femme du producteur Claude Berri, mais aussi par Carole Bouquet et Jacqueline Bisset qui, avec constance, lui souhaite toujours son anniversaire. Elle

débute en échangeant une recette de pâtes au citron avec Francis Ford Coppola. Elle croise Jack Nicholson, Marlon Brando et Warren Beatty qui ne cessera de lui demander des nouvelles d'Isabelle Adjani. Les légendes de l'âge d'or de Hollywood sont encore de saison. Elle note la duplicité de Robert Mitchum, aussi colérique et rustre au premier abord que brillant et blagueur par la suite. Elle salue la vitalité sans fard de Katharine Hepburn. Elle pourrait aussi parler de Kim Novak, de James Stewart ou de Barbra Streisand. Mais Dany Jucaud a fait ce métier pour ne pas avoir à retourner sur ses pas et pour que toujours demain efface hier. Elle n'aurait jamais publié ses mémoires sans l'insistance de l'une de ses jeunes consœurs, Aurélie Raya, qui trouvait dommage de laisser partir au fil de l'eau tant de souvenirs que la plus ancienne laissait volontiers sombrer sans plus d'angoisse. Cette dernière relativise: «On est tout petit. On ne change pas le monde.» Et insiste: «Je sais ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas.» Le sens de la proximité comme le talent pour s'incruster dans des univers réservés sont des qualités nécessaires à ce genre d'activité. Et tant pis pour ceux qui hurlent au conflit d'intérêts et au mélange des genres. Dany Jucaud sait faire la différence *«entre relations et amis»*, mais se réjouit d'avoir été proche de quelques-uns des monstres sacrés d'une époque révolue. Mi-fille adoptive, mi-invitée permanente, elle fut une intime de Kirk Douglas comme de Sean Connery. Malgré leurs disparitions, elle est restée proche de leurs familles. Avec Sharon Stone, les relations furent plus compliquées. Dany Jucaud a assisté à l'arrivée en gloire de celle qui a tout fait pour ne pas rester une starlette négligée. Elle en dit: «Sharon était forte et

Leur métier les a amenés à côtoyer et à épauler des célébrités, françaises ou internationales. Libération a souhaité mettre en lumière ces inconnus du grand public à qui la discrétion ne pèse pas.

dure. Elle était prête à faire payer ceux qui n'avaient pas cru en elle. Elle tenait sa revanche.» Elles passaient des vacances ensemble. Elles se sont brouillées pour des brouilles, tant le vedettariat génère des phénomènes de cour, les premiers cercles évinçant les irréguliers qui ne sont pas dans l'adulation absolue.

Côté français, Dany Jucaud garde un accès privilégié à Catherine Deneuve. Et celle qui fut très copine avec Nathalie Delon qu'elle voyait un peu comme sa jumelle regrette *«l'époque des Delon et Belmondo»* qui mettaient en scène leur vie privée, qui fabulaient leurs joies et peines sur le papier glacé des gazettes validées. Elle se sent moins attirée par la génération Guillaume Canet et Marion Cotillard, «moins fascinante, moins généreuse, plus prudente». Et elle évalue parfaitement la mutation en cours et combien les réseaux sociaux signent la fin des médiateurs de presse et permettent aux connus de s'auto-célébrer à leur guise au risque du retour de bâton.

Sa mère tenait un magasin de vêtements à Nice. Son père faisait des affaires qu'elle peine à définir, de l'immobilier peut-être, à moins que ce ne soit moins avouable. Reine de divorcés, Dany Jucaud a tranché des questions majeures très tôt.

À 14 ans déjà, elle ne voulait pas d'enfants. Comme elle l'avait décidée adolescente, elle ne s'est jamais mariée, mais vit une passion récente et épanouie avec un éditeur et analyste parisien. D'origine juive, elle se définit comme *«hyperathée»* et dit avoir réglé précocement *«le problème métaphysique»*. Elle avait peu de conscience politique à l'origine. Et puis, dit-elle: *«J'ai réalisé qu'il y avait d'autres gens que moi sur la planète»*. Elle vomit Trump et chérit Clooney qu'elle décrit *«intelligent, altruiste et plein d'humour, surtout sur lui-même, la moindre des politesses»*. Elle voterait démocrate aux Etats-Unis et se situe au centre gauche en France. Devant le mouvement #MeToo, elle est partagée entre soutien de principe et prudence devant les excès déchainés. Elle se souvient comment Harvey Weinstein, croisé de loin, était *«un type épouvantable, détesté et craint, mais professionnellement respecté par le monde du cinéma»*. Celle qu'amusait la mécanique de M^{me} Claude, mère maquerelle de luxe, et qui supporte mal que la communicante «Mimi» Marchand contrôle l'accès à ses protégés, se serait bien vue entremetteuse ou détective. A défaut, elle a été journaliste. Ce qui, dit-elle, est un *«état d'esprit»* et nécessite *«charme et humour»*. ♦

Par **LUCE LE VAILLANT**
Photo **IOULEX**

LE PORTRAIT

Libé

**Drôle d'été pour
une rencontre**

Joan Baez et Bob Dylan,
Fidel Castro et Che Guevara,
Adam et Eve, le Petit Prince
et le renard... Tout l'été,
Libé vous raconte la magie
des premiers instants.
Pour le meilleur ou pour le pire.

Samedi **17** août
et dimanche **18** août

HOLLANDE ET MACRON FASCINATION ET TRAHISON

Et aussi ■ Nos séries
d'été ■ Une page photo
■ Quatre pages de
BD ■ Le quiz de l'été...

ÉTÉ / DRÔLE D'ÉTÉ POUR UNE RENCONTRE

Emmanuel Macron, le bon félon de François Hollande

Ambitions L'actuel chef de l'Etat a d'abord charmé son mentor et prédécesseur par ses attentions et sa maîtrise.

Avant de faire cavalier seul, à la grande surprise du Corrèzien.

Par
JEAN-BAPTISTE DAULAS
et **LAURE EQUY**



François Hollande, alors président de la République, et Emmanuel Macron, ministre de l'Economie, à Paris, en octobre 2014. PHOTO LAURENT TROUDE

S éduction, ascension, trahison. On croit déjà tout savoir de l'histoire d'Emmanuel Macron et François Hollande. Tout, sauf le début. Retracer les circonstances exactes de leur rencontre prend des allures de *Cluedo*. Etait-ce dès 2006, autour d'un verre, chez le meilleur ami de François Hollande, Jean-Pierre Jouyet ? C'est au domicile de l'autoproclamé « DRH de la République », alors patron de l'Inspection générale des finances (IGF) et pas encore ministre d'ouverture de Nicolas Sarkozy, que *Libération* situait les présentations dans son premier article consacré à Macron, en 2012. « Non, c'était chez moi », corrige Jacques Attali dans les bureaux parisiens où il nous reçoit quelques jours après la dissolution de l'Assemblée nationale (dont il a par ailleurs dit à « Emmanuel » tout le mal qu'il pensait). L'ex-sherpa de François Mitterrand se souvient très bien d'un premier échange entre le jeune inspecteur des finances et le premier secrétaire du Parti socialiste au printemps 2008 dans son hôtel particulier de Neuilly-sur-Seine : « C'est comme ça que ça s'est fait. Ce n'était pas un dîner, c'était une soirée où il y avait beaucoup de monde. Je les présente. Ils prennent contact et prennent rendez-vous pour se voir. Emmanuel était très demandeur. »

Attali ? C'est bien lui qui a fait l'intermédiaire, écrit Hollande dans ses *Leçons du pouvoir* (Stock). Sauf que l'ex-président ne mentionne qu'un rendez-vous arrangé au bar d'un palace, le Bristol, à deux pas de l'Elysée. « Un lieu bien peu socialiste, mais calme et discret », ironise-t-il en se souvenant des « chefs d'entreprise en voyage d'affaires et jeunes touristes en Prada » de ce temple du luxe parisien. S'ils se sont déjà croisés auparavant chez Jouyet ou Attali, Hollande semble n'en garder aucun souvenir. Ce n'est qu'au Bristol qu'il accorde pour la première fois son attention à l'énarque de 30 ans. Ni l'actuel ni l'ancien président de la République n'ayant souhaité revenir sur la scène pour *Libération*, il faut s'en tenir à la description consignée par Hollande dans ses mémoires : « Il m'explique qu'il souhaite s'implanter dans le Pas-de-Calais où il dispose déjà d'une résidence, au Touquet. Je relève que son ambition n'empêche pas les convictions puisqu'il aurait pu se tourner vers la droite qui domine alors la vie politique et gouverne le pays. J'ai su plus tard qu'il avait failli rejoindre le cabinet de François Baroin. Sans doute avait-il décliné la proposition. Le PS a besoin de jeunes talents. Cet énarque littéraire, à l'abord ouvert, à l'esprit aigu, en est manifestement un. Je l'encourage à adhérer à la section locale et à faire ses classes comme militant. Puis je le perds de vue. »

«Cursus honorum»

Tout le malentendu est déjà là. Hollande pense avoir face à lui l'un de ces jeunes loups en quête de destin politique, au socialisme bon teint, qu'on lui envoie régulièrement. Le genre qui pondra des notes en échange d'un beau poste en cabinet ministériel, le jour de l'alternance, et finira peut-être par hériter d'une circonscription gagnable une décennie plus tard. Ce fameux « cursus honorum d'un ancien temps » dont Macron se gaussera en 2015.

De gauche, Macron ? Dur à croire avec dix-sept ans de recul, mais c'est précisément



pour cette raison qu'Attali l'a recruté en 2007 comme rapporteur adjoint de la commission qui porte son nom. Lorsque Sarkozy crée ce cabinet chargé de lui faire des propositions « pour la libération de la croissance française », l'actuel chef de l'Etat tente d'imposer des collaborateurs de droite à Attali. Attaché à sa liberté, ce dernier demande à piocher dans le vivier de l'IGF et du Conseil d'Etat. Il mise sur le fait que les énarques qui y sont encore sont ceux qui ont refusé d'entrer dans les cabinets sarkozystes au printemps 2007... donc de gauche. C'est ainsi que Macron, issu de l'IGF, lui est envoyé. « Je l'avais trouvé extraordinaire d'un point de vue technique. En plus, il avait des connaissances extrêmement à jour sur tous les sujets, s'émerveille encore Attali. J'ai dit à François, qui se préparait à être candidat à la candidature, que je soutenais parce qu'il avait été mon collaborateur à l'Elysée et que j'étais resté très proche de lui : "J'ai quelqu'un de très bien pour toi." »

Ce n'est pas encore le dynamisme des vieux partis qui s'assied face à Hollande au bar du Bristol. En 2008, Macron se cherche. Encore très « cursus honorum », il vise classiquement une investiture aux législatives. Doit-il poursuivre sa prometteuse carrière administrative à la direction du Trésor ou tenter sa chance à la banque Rothschild ? Son parrain de l'IGF, Jean-Pierre Jouyet, lui conseille le Trésor. Macron choisit la banque d'affaires afin de se donner plus de liberté pour sa future carrière politique. En parallèle, l'ex-chèvènementiste,



François Hollande et Emmanuel Macron lors de la passation de pouvoir à l'Élysée, en 2017.
PHOTO MARC CHAUMEL

a tendance à sortir du cadre, à attirer l'attention de la presse et à irriter ses congénères. «*Tout en tenant la bride, je l'encourage*», raconte l'ex-chef de l'Etat dans ses mémoires. En mars 2014, Manuel Valls remplace Jean-Marc Ayrault à Matignon et veut propulser de nouvelles têtes dans son gouvernement. Le Premier ministre pense à Macron. C'est Hollande qui bloque. Trop techno: «*Je lui réponds que je préfère nommer, à ce stade du quinquennat, des hommes ou femmes dotés d'une expérience politique.*»

François et Emmanuel

Renvoyé dans l'ombre, le collaborateur quitte l'Élysée à l'été 2014 et songe à s'expatrier. Dans les dîners en ville, ses propos sur le Président virent à l'algèbre. Certains remontent aux oreilles de Hollande. Lequel fait mine de les ignorer. Il faudra la rencontre malheureuse entre Arnaud Montebourg et la «*scuée du redressement*», fin août, pour conduire Hollande à rappeler Macron à Paris et lever ses réserves sur la promotion à Bercy d'un homme qui ne s'est jamais frotté au suffrage universel. Le ministre, promoteur d'un assouplissement des 35 heures, triangle, provoque la gauche, s'émancipe. Hollande ne bouge pas, même quand Macron vient le voir un dimanche de mars 2016 à l'Élysée pour l'informer du lancement de son mouvement En Marche le mois suivant. «*Naïveté? Certainement pas, se défend-il dans ses Leçons du pouvoir. Je m'appuie sur un raisonnement qui me semble solide. Un an avant la présidentielle, alors que nous ne sommes pas sortis des débats sur la loi El Khomri, je n'imagine pas qu'Emmanuel Macron puisse préparer une candidature.*» Une fois la trahison consommée, il n'aura plus qu'à se draper dans sa dignité: «*J'ai toujours admis la compétition politique. Mais je pense qu'elle doit se livrer au grand jour et s'assumer franchement. Conventions que ce ne fut pas le cas.*»

Que reste-t-il des éclats de la première rencontre? Hollande comme Joubert seront marqués par la froideur, voire le mépris dans le cas de l'ancien président, que leur témoignera Macron. Une fois entré à l'Élysée, il snobe son prédécesseur et multiplie les égards pour Nicolas Sarkozy, ennemi juré de François Hollande. En juin 2019, Joubert, ambassadeur de France au Royaume-Uni, ne sait plus sur quel pied danser en accueillant Macron pour les cérémonies du Débarquement à Plymouth. Dans l'avion qui les ramène à Paris, le Président se fait servir un Coca et ressuscite la complicité des débuts. «*Je suis malheureux de la relation que j'ai avec François Hollande*», confie-t-il à son ex-pairain à l'IGF. «*C'est simple. Tu l'invites à déjeuner ou à dîner. Ce serait bien. Moi aussi, je suis malheureux et je ne comprends pas*», tente Joubert. «*A l'arrivée à Paris, nous nous embrassons avec effusion. "Il faut qu'on se revole", me dit-il en plongeant ses yeux dans les miens. Et je tombe une nouvelle fois dans le panneau*». Le lendemain, les deux hommes se retrouvent en Normandie pour la suite des commémorations: «*Il ne reste rien de ce moment. "Monsieur l'ambassadeur", "Monsieur le Président"... Le charme s'est dissipé.*»

LUNDI MARINA VLADY ET VLADIMIR VYSOTSKI

mollement inscrit au PS depuis 2006, doit trouver le bon cheval pour 2012. La cote de Hollande est en berne, carbonisée par onze années difficiles à la tête du PS. En 2007, il a dû s'effacer devant Ségolène Royal à la présidentielle. Pour 2012, l'énarchie de gauche a les yeux tournés vers Washington et le directeur du FMI, Dominique Strauss-Kahn. Le néobanquier d'affaires achète le Corrèze à la baisse. «*L'entourage de DSK était très embouteillé*», se souvient l'un de ses camarades de l'ENA. Il était déjà tactique. Son soutien à Hollande avait plus de valeur. En 2015, Macron reviendra auprès du journaliste Marc Endeweld («*Ambigu Monsieur Macron, Flammarion*») sur sa conviction d'avoir trouvé le «*meilleur candidat*» avec quatre ans d'avance: «*Dès 2008, quand je le rencontre pour la première fois, j'ai ce sentiment. Je ne pensais pas que Dominique Strauss-Kahn gèrerait les primaires citoyennes, notamment parce que l'argent est tabou en France*». Hollande ressort du Bristol conquis. «*Il est formidable, je vais travailler avec lui*», débrieète-t-il auprès d'Attali.

Le regard bleu planté dans vos yeux, l'impression d'être la seule personne au monde à exister, cette complicité immédiate... Macron est déjà expert en séduction. Corinne Lhaïk conclut son *Président cambrioleur* (Payot) en compilant les premières rencontres de ses sources avec le futur chef de l'Etat. En 2007, le jeune inspecteur des finances déboule dans le bureau du directeur de cabinet de Christine Lagarde, Stéphane Richard, son

ainé à l'IGF: «*Il est volubile, plein de charme, brillantissime, souriant, très séduisant. On sympathise, on se tutoie*», narre l'ex-PDG d'Orange. En 2012, le communicant Philippe Grangeon, à l'époque proche de François Hollande, vit «*un coup de foudre politique, avec la certitude que nous allions cheminer ensemble*». Il deviendra cofondateur d'En Marche et conseiller à l'Élysée. Même le patron des sénateurs LR, Bruno Retailleau, trouve en 2014 le jeune ministre de l'Economie «*terriblement sympa, terriblement séduisant*». Macron l'a vampé en l'emmenant sur le terrain de la philosophie politique et de Hannah Arendt.

«Un bois particulier»

Il faut entretenir les bonnes impressions des débuts. Les vieux mentors se caressent dans le sens du poil, ils sont aussi vaniteux qu'utilisés pour la suite. «*De 2005 à 2007, je vis une véritable lune de miel avec Emmanuel Macron. Souvent, en fin de journée, il passe dans mon bureau pour boire un whisky. Nous devions*

sons de tout et de rien avec un plaisir partagé. C'est du moins le sentiment que j'ai», écrit avec une naïveté désarmante Joubert dans l'*Envers du décor* (Albin Michel). Il raconte aussi comment, après la chute de DSK au Sofitel, Macron lui demande en 2011 de le rapprocher un peu plus de Hollande en organisant des dîners. Avec sa compagne, Valérie Trévière, le candidat à la présidentielle s'amuse qu'un aussi jeune homme réunisse dans son appartement du XV^e arrondissement des peintures du PS, comme Jérôme Cahuzac ou Michel Rocard, autant que du monde des affaires, tels le financier Serge Weinberg ou l'entrepreneur Henry Hermand. «*Il faut pas mal de culot. Il est d'un bois particulier*», souffle Hollande à un proche. Il est tout aussi louangeur sur Brigitte Macron qui, note-t-il, «*derrière une apparente réserve, excelle dans son attention aux autres et son intelligence des situations*». Dès la victoire de 2012, Attali comme Joubert poussent Hollande à choisir Macron comme secrétaire général adjoint de l'Élysée. Le Président est flatté de le voir renoncer à un «*salatire mirabolant*» chez Rothschild. La suite est connue.

L'aveuglement de Hollande sur les ambitions de Macron tient beaucoup à l'avis forgé au cours de leur première rencontre. Comment déceler l'animal politique chez celui que l'on a catalogué d'entrée comme un techno sans enracinement électif? Pourquoi se méfier d'un jeune homme si joyeux qui vous doit tout et vous donne tant de marques d'affection? Dès 2012, le Président note que son conseiller

Comment déceler l'animal politique chez celui que l'on a catalogué d'entrée comme un techno sans enracinement électif?

Verrines bad trip à l'apéro

Au goût du jour d'avant (1/6) Toute la semaine, on revisite les mets devenus ringards. Aujourd'hui, les petits contenants cylindriques ou rectangulaires qui furent, à une époque, les pièces maîtresses du buffet froid.

A sans cesse les apercevoir dans les vide-greniers et les coins librairie des alres d'autourtores, on comprend que les livres sur les verrines ne font plus recette. Star des apéros dinatoires des années 2000, ces mets salés sont au pot en open space ce que la chouquette est aux petits-déjeuners au bureau : une chose comestible pas tant plébiscitée pour son goût que pour le pragmatisme de son côté facilement partageable entre collègues. Mousse d'avocat un peu insipide, crevette rose à peine décongelée, macédoine rappelant de mornes souvenirs de cantine... Dans l'imaginaire collectif, la verrine est indissociable des buffets en collectivité (remise de

diplôme, vernissage dans le hall d'une mairie, mariage dans un casino...) et des traiteurs milieu de gamme qui les proposent.

Impertinence. Désignant à la fois le contenant (en verre dans le meilleur des cas, sinon en PVC) et son contenu, la verrine a aussi été un classique des coffrets de Noël, quand le *do-it-yourself* s'est imposé comme un mantra en tête de gondole de la Fnac. Entre le masseur de cuir chevelu et la bougie parfumée, la boîte à verrines a souvent été une idée de cadeau tout indiquée pour la tante éloignée ou la nouvelle compagne du cousin dont on ne sait pas grand-chose. C'est en 1994 que le chef

Philippe Conticini a l'idée de présenter des ingrédients tout en transparence et verticalement : «Un jour, c'est devenu une évidence : une assiette contraind à imaginer des ingrédients qui tiennent ensemble tandis que le verre et la cuillère permettent d'associer des textures émulsionnées», raconte le chef qui a fait ses premiers essais dans un verre à bourgogne et un verre à vodka.

Fraises mascarpone spéculoos, poires crème caramel beurre salé ou tiramisu, tous les mariages heureux sucrés ont connu leur déclinaison en verrines. Summum du branché dans les années 2000, les verrines sucrées sont devenues un thème classique des cafés gourmands et farandoles de desserts. Avant d'atterrir ces dernières années... dans le cimetière des brunchs de chaînes d'hôtels premium, sorte de baromètre du goût le plus conventionnel.

Gardons-nous pourtant d'être trop sévères avec cet amuse-gueule qui connote les assortiments Picard. Lorsqu'elle apparaît dans les années 90, la verrine a un véritable programme : proposer un mélange osé de saveurs, avec en haut une attaque acide pour réveiller les papilles, et en bas une finale ronde en bouche. «J'allais jusqu'à 25 goûts différents, ça a été une véritable révolution dans l'art de la dégustation», se souvient Philippe Conticini, avant de reconnaître, avec regret, que «la verrine a extrêmement mal évolué parce qu'on a absolument cherché à en optimiser le coût de revient».

Mais au début des années 2000, le règne de la verrine coïncide avec une certaine confiance en l'avenir. Internet est en plein boom et, sur les chaînes télé, on ne parle pas encore de «monde fini». La crise économique de 2008 est loin, et la vision de la

modernité marchande, c'est celle du pays de Cocagne réactivé à chaque rayon de grande surface. À table, le saumon fumé a encore un air de fête et les sauces au curry industrielles font voyager. La verrine emprunte à la légèreté et l'impertinence de l'époque. «C'est le "néo d'antan", pour reprendre l'expression d'un ami», s'amuse Pauline Ferrandiz. Il y a quelques années, à l'occasion d'un dîner entre copains intitulé «Verrines nices», la cheffe indépendante s'est amusée à refaire des verrines. La nostalgie culinaire a opéré. Rillettes de saumon, mousse de betterave, tapenade : le répertoire des classiques des buffets froids a été largement mis à l'honneur. «Les verrines, c'est le truc que ma mère faisait quand on avait des invités et qu'elle voulait être à la mode», se souvient-elle.

«Anti-snob». Urgence écologique oblige, la débâche de plastique dans les buffets d'entreprises flaque aujourd'hui un sentiment de dégoût. Servir 300 verrines dans des bureaux à Issy-les-Moulineaux n'a plus rien de classe. «Il faudrait privilégier l'utilisation de contenants réutilisables», préconise la cheffe. Ou imaginer des bouchées qui se mangent telles quelles, à l'instar des canapés et des toasts. Une esthétique désuète à laquelle la cheffe, qui affectionne l'idée de banquet et le charme du vintage, souscrit volontiers. A propos des verrines, elle estime que, contrairement aux recettes alambiquées, emplier des étages d'ingrédients typiques de l'apéro dinatoire est «un concept à la portée de tous. Pour moi, c'est anti-snob... Même si ceux qui en proposent cherchent sûrement à l'être un peu».

ÉMILIE LAYSTARY

LUNDI LE COSMOPOLITAIN



La verrine, star des apéros dinatoires des années 2000. PHOTO A BEZI BEKENE/A GETTY IMAGES

ARO-ACE, LA BANDE SANS

Les mots pour le queer (1/6) «Libé» aide à y voir plus clair dans le nouveau vocabulaire des genres et de la sexualité. Aujourd'hui, l'absence de sentiment ou d'attraction pour autrui.

Aline, la trentaine, n'a jamais été amoureuse. «Pas une seule fois, même pas quelques jours. Ma vie a été sans romance. Et je m'en porte très bien», lance-t-elle en incipit de la série podcast *Free From Desire* (oui, presque comme Gala). Aline Laurent-Mayard est aro-ace, comprendre à la fois aromantique et

asexuelle. Ces orientations désignent une personne ne ressentant pas ou peu de sentiments ou d'attraction pour autrui.

«Malgré tous mes efforts, je n'arriverai pas à être attiré par quelqu'un. Je n'ai ni refusé un traumatisme ni des problèmes d'hormones. J'ai réalisé que l'appétit ne vient pas toujours en mangeant et surtout, que je n'ai pas à me forcer», poursuit la journaliste, autrice de *Post-romantique: comment moins de romance pourrait sauver l'amour (et la société)* aux éditions JC Lattès (2024). Face aux oppressants «tu vois quelqu'un?» aux dîners ou réunions de famille, et aux «quand même, on n'a pas couché depuis longtemps, ça m'inquiète» traînant dans nombre de têtes, s'assumer aro-ace

relève du défi. «Ça a remis en question ma vision du bonheur», reconnaît Aline Laurent-Mayard. Famille, amis, proches... Une vie sans amour romantique n'est pourtant pas synonyme d'une vie sans amour tout court. Elle a d'ailleurs eu un bébé, sans partenaire. Les réalités restent néanmoins méconnues : être asexuel ne signifie pas pour autant ne pas avoir de libido, ni de relations sexuelles. Certains peuvent être ace sans être aro, et inversement. Si l'aromantisme reste très peu connu, l'asexualité, qui concernerait 1 à 4 % de la population selon les études, commence à faire l'objet de publications grand public ces dernières années. «On a créé un coin dédié à l'asexualité, avec quatre ou cinq références

en français. Il en existe plus que sur la bisexualité par exemple», note Nicolas, libraire des Mots à la bouche, la plus vieille librairie LGBT de France, créée en 1980.

Méconnue ou, mais pas invisible ! Ainsi, en 2005, le créateur du dessin animé *Bob l'éponge*, Stephen Hillenburg, avait dissipé toute question autour d'une aventure que son personnage pourrait avoir avec Patrick l'étoile de mer. Bob l'éponge serait en fait... asexuel. Hâte de voir Bob brandir un drapeau noir-gris-blanc-violet à Bikini Bottom pour la saison 15 à venir.

MIREN GARAICORCHEA

LUNDI FICTOSEXUEL



■ En 2016, tramways et voitures circulent sur le pont de pierre.

PHOTO FABIAN COTTEAU SUD OUEST MAXPPP

■ Le pont en 2019, qui a été piétonnisé deux ans plus tôt. PHOTO MICHEL CAVALIER HEMIS FR AFP



Bordeaux se la coule douce

La revanche d'une ville (6/7)
Longtemps délaissées, ces villes françaises ont réussi à changer d'image. Aujourd'hui, la capitale girondine, qui préfère être visitée à pied, ou à vélo.

Chaque matin, c'est un ballet incessant. Sur le pont de pierre bordelais, des milliers de cyclistes se croisent dans les deux sens pour franchir le fleuve et relier les deux rives. Le ronronnement des voitures a quasiment disparu depuis 2017. Plus aucun véhicule à moteur,

hormis les secours, les bus et les taxis, ne sont autorisés à franchir l'emblématique édifice du XIX^e siècle. Quelques centaines de mètres en amont, face au miroir d'eau – un bijou architectural créé par le fontainier Jean-Max Llorca, maintes fois imité depuis –, une large bande de 80 m sur 4,5 km de long relie la gare Saint-Jean aux bassins à flots. Au milieu des façades du XVIII^e siècle et de l'impétueuse Garonne, les piétons y côtoient aussi bien les bicyclettes que des bipèdes à rollers. Là non plus, la voiture n'est plus en terrain conquis depuis le début des années 2000. Sous le mandat d'Alain Juppé, maire de la capitale girondine entre 1995 et 2019, les quais ont changé de visage, devenant le symbole

le plus significatif de la métamorphose de la ville pour les Bordelais, comme pour les touristes.

Carte postale. Pour s'en convaincre, il suffit de plonger dans les archives de la ville. Jusque dans les années 90, Bordeaux, longtemps surnommée «la Belle Endormie», a la réputation d'être morose. La cité-port, au riche passé industriel, n'offre qu'un alignement de façades noircies par le temps. Les quais sont de grands parkings à ciel ouvert, mal famés. Et la rive droite, une destination lointaine et boudée, déconnectée de la rive gauche. Bien loin de l'image de carte postale qu'offre aujourd'hui la ville. L'autre petite

révolution viendra de la création d'un réseau de transports en commun. Enterré par l'ancien maire Jacques Chaban-Delmas, à la fin des années 50, le tramway renaît au début du siècle. Avec ses 80 km de voies et ses 142 stations, il a fêté en 2023 son vingtième anniversaire et transporte chaque année plus de 100 millions de voyageurs. Il vient compléter l'arsenal de vélos en libre-service et le parc de navettes fluviales. Cerise sur le gâteau (même si certains l'accusent d'avoir tiré vers le haut les prix des logements), le lancement de la ligne grande vitesse, en 2017, a parachévé cette mue en plaçant la capitale du Sud-Ouest à seulement deux heures de Paris.

L'Observatoire des métropoles l'a une nouvelle fois démontré en décembre, la mobilité reste un atout puissant pour les territoires: le développement des pistes cyclables ou la qualité des transports publics séduisent les urbains. Bordeaux arrive ainsi en tête du classement de l'attractivité des métropoles – du point de vue des chefs d'entreprise et des salariés – devant Lyon et Lille. Cocorico girondin! La qualité de vie et l'environnement géographique complètent les critères les plus appréciés. «Si je ne peux pas prendre mon vélo dans la ville où j'habite, c'est totalement rédhibitoire», abonde Amandine. La Bordelaise apprécie de pouvoir traverser la cité en seulement trente minutes. Sur un terrain plat et facile d'accès, qui plus est. «Depuis que les bords de Garonne ont été débarrassés de leurs vilains hangars délabrés et de toutes ces places de stationnement, la ville rayonne», confie Marylise, installée depuis trente-cinq ans dans le quartier Saint-Pierre.

«Slow». «C'est une évidence, le réaménagement des quais a largement contribué au développement du vélo et de la marche. C'est un parcours très agréable quand on circule avec des enfants ou si on veut prendre son temps. L'itinéraire est aussi intéressant pour rallier le nord au sud. Les jours les plus fréquentés, plus de 12 000 vélos passent devant la Maison écocitoyenne!» détaille Ludovic Fouché, président de Vélo-Cité, une association de défense de l'usage du vélo au quotidien dans l'agglomération. Le spot parfait pour longer la Garonne depuis le conservatoire jusqu'à la Cité du vin, totem bordelais, et admirer les monuments en pierre blonde se refléter dans le miroir d'eau. Bordeaux charme enfin pour son côté «ville à taille humaine» et son atmosphère «slow», à contre-courant d'autres métropoles françaises.

«Depuis l'arrivée d'une municipalité verte à Bordeaux, en 2020, il y a eu des avancées notables en matière de mobilité douce», constate Ludovic Fouché. Il salue la mise en place de vélorues, le passage de voies à sens unique en centre-ville ou la création de pistes cyclables sur les boulevards. «Toutes ces mesures incitent les gens à enfourcher leur vélo en ville, conclut le président de Vélo-Cité. Souvenez-vous, il y a trente ans, les voitures pullulaient devant le Grand-Théâtre ou sur la place Pey-Berland. On ne profitait pas de la ville de la même façon.»

EVA FONTENAUX

Correspondante à Bordeaux

LE WEEK-END PROCHAIN DUJON

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«Personne ne pense à elle à eux Ceux qui se lèvent aux petites heures»

Les cent pas
j'aimerais pouvoir les faire
réellement
Ici c'est cinq pas dans la longueur
à peine trois dans la largeur
et vraiment
des petits pas
Des traversées
il en faut quelques-unes
pour arriver à cent
C'est long
mais jamais assez
Malheureusement
j'ai tout mon temps
pour compter mes pas

Qu'est-ce que c'est lourd
Elle se dit ça à chaque fois
chaque jour
chaque nuit
Quand il faut se lever
que tout le monde dort encore
Le monde entier repose
dans un grand silence
même chez elle
Rassembler le matériel
sans réveiller personne
sans rien renverser
les balais
les brosses
les savons
les serpillères

les chiffons
le vinaigre
les éponges
Tout
mettre dans le panier
Oh huss
L'arracher de terre
un soupir douloureux
dans la nuit silencieuse
Descendre les escaliers
Ils grincent toujours
Les mêmes marches
Elle les connaît par cœur
Essayer de les éviter
Il lui semble qu'on n'entend qu'elle
dans leur immeuble endormi
Elle écarquille les yeux
Les mains pleines
Qu'est-ce que c'est lourd
Mais c'est nécessaire
Un jour elle a voulu en laisser
n'emmener qu'une brosse
une seule
Ça ira bien pour tout
Elle l'a bien regretté
Une fois la brosse mouillée
c'était fichu
Elle déteste le travail mal fait
bâclé
Elle déteste les reproches
Son juge le plus impitoyable
c'est elle
Globalement ses employeurs sont

contents
Ponctuelle
Discrète
Efficace
Rien à redire
Sauf madame Pinchard
Celle-là redit à tout
Il ne faut pas trop l'écouter
Au début, ça la rendait malade
Les phrases glacées
jetées
Les réflexions
Les claquements de langue
désapprouvés
Elle s'y est faite
On se fait à tout
disait sa mère
sa pauvre mère
Elle ne compte pas finir comme elle
Au bout du bout
Essorée
Rincée
Décédée
Un jour forcément si
mais pas trop vite
pas trop tôt
Elle a autre chose à faire
que du ménage
en pleine nuit
pour des gens qui claquent de la
langue
en soulevant les tapis
passent le doigt sur les étagères

derrière les tableaux
sous les pots de fleurs
juste comme ça
pour vérifier
qu'elle est passée partout
Par tout
Elle le sait bien
On ne la piégera pas
Que c'est lourd

Elle marche dans les rues vides
Son panier à bout de bras
Ses pas font à peine crisser la neige
Au sol
c'est gelé
c'est noir
c'est froid
Toutes les lumières sont éteintes
même les lampadaires
Pourquoi éclairer à quatre heures
du matin
Pour qui
Pour des gens comme elle
Personne n'y a pensé
Personne ne pense à elle
à eux
Ceux qui se lèvent aux petites heures
pour aller travailler
Tout est silencieux
même elle
De la vapeur livide sort de son nez
de sa bouche

Elle ose à peine respirer
Elle se sent invisible
Et si elle n'existait pas
Son panier lui existe
Il pèse pour de vrai
Le changer de bras
au bout de chaque rue
C'est la limite pour tenir encore
Panier à droite
Elle ne sent plus ses doigts
malgré les mouffes tricotées
Elle agite la main
celle qui ne porte pas
Le sang afflue
Ça picote
Son haleine bleue la précède
A l'angle
le panier se balancera à gauche

Elle commence chez les Massin
La villa est grande
La cuisine d'abord
au rez-de-chaussée
Les patrons dorment au deuxième
étage
Elle prépare leur petit-déjeuner
lave le sol de la cuisine
avant celui de l'entrée
Il est en carrelage blanc et noir
un damier
Elle n'a jamais joué aux dames
Elle est du côté du personnel de
maison



LA PETITE BONNE DE BÉRENICE PICHAT

Les Avrils, 272 pp., 21,10 €. A paraître le 21 août.

La petite bonne fait le ménage chez plusieurs employeurs, comme sa mère avant elle. Elle va chez les Massin, les Pinchard et puis chez les Daniel. L'intérieur des Daniel respire

la tristesse. Dans le salon qu'elle appelle la «chambre mortuaire», Blaise se morfond depuis une vingtaine d'années dans son fauteuil d'infirme, posté à la fenêtre. Gueule cassée de la Première Guerre mondiale, estropié des bras et des jambes, l'ancien pianiste regarde les gens passer, il aurait préféré mourir au front mais un brillant jeune chirurgien s'est passionné pour son cas désespéré. Sa femme l'a protégé et a aménagé le quotidien en fonction de lui.

Il songe qu'Alexandrine «a fait pour lui le sacrifice inutile de sa vie de femme». Il la pousse à sortir d'avantage pendant que la jeune bonne s'occupe de lui. La bonnichette et le mari de la patronne, dans cette société des années 30, ont du mal à s'apprivoiser, et pourtant. Écrit à la fois en vers libres et en prose, *La Petite Bonne* avance en rythme, sans en avoir l'air, vers le huis clos psychologique, jusqu'à surprendre tout le monde. **F. R.**

pas des maîtres
A cette heure de la nuit
Les bourgeois ça dort
dans des draps repassés
par elle
ou une autre
qui s'en soucie
Tant que le lit est bien fait
bien frais
les draps bien tirés
propres
Elle pense à son lit
Elle y a laissé son homme
étalé
en travers
la main sur le front
Il ne s'est pas réveillé
Il ne se réveille pas
Il a besoin de sommeil
Il rentre tard des chantiers
Elle est déjà couchée
Le dîner a refroidi
Il le mange comme ça
Parfois elle ne dort pas encore
Elle écoute le tintement de la
cullière sur le bol
le glouglou du vin versé
le grincement de la chaise
qu'on glisse sous la table
L'assiette il la laisse toujours
Elle rangera demain en rentrant des
ménages
Le matelas s'affaisse sous son poids
d'homme
La chaleur de sa jambe contre la
siennne
l'odeur
un peu aigre
de sa transpiration
Son souffle vite régulier
Il s'endort instantanément
Elle devrait dormir aussi
au moins quelques heures
Le réveil sera difficile
le panier plus lourd encore
s'il est possible
Cette nuit
enfin en ce début de nuit
elle n'a pas dormi
Pas une seconde
Pas une miette de sommeil grappillée sur sa fatigue

Elle marche
son panier à bout de bras
Elle rêve qu'elle dort
Dort-elle
Elle rêve qu'elle marche
Elle arrive enfin à la villa
plongée dans le sommeil

Elle doit passer par derrière
Dans sa poche
la clé de la porte
l'entrée réservée aux employés
la femme de ménage
la cuisinière
le jardinier
le cocher
le plombier
Les maîtres ne l'empruntent pas
Devant
il y a l'autre entrée
pour les notables
la famille
les invités
Monsieur le curé
Allez en paix mon enfant
quand il la remarque
- c'est rare
Elle lave leurs traces de pas boueuses
sur le sol en damier noir et blanc
Elle ne sait pas jouer aux dames
à force de faire la bonne
Ça elle le fait bien
Parfaitement même
Madame est très satisfaite
Elle l'a dit à Eugénie
la cuisinière
qui le lui a répété
un jour
comme ça
Elle a remarqué un peu de jalousie
dans sa voix
Il ne faut pas être trop bien vue
disait sa mère
sa pauvre mère
Elle n'en a pas eu beaucoup
de la reconnaissance
elle
On ne peut pas dire
Vraiment
A son enterrement ils étaient trois
Elle
son homme
et la concierge de son immeuble
Aucun maître ne s'était déplacé
Qui irait aux funérailles d'une bonnichette
si ce n'est une autre bonnichette
Elle ne finira pas comme sa mère
trop seule
au fond du trou
avec son homme debout devant
et puis c'est tout

La clé tourne dans la serrure
sans bruit
Eugénie graisse le pêne avec application

Faudrait pas réveiller les proprios
Ils n'apprécieraient pas
Ça lui retomberait dessus
La cuisine est plongée dans l'obscurité
A tâtons jusqu'à la table
Grosse table en bois
épaisse
cristalline
usée
marquée
La lampe est là
Eugénie la laisse le soir avant de
quitter les lieux
Elle la retrouve en entrant
La cuisine apparaît
dans le cercle jaune
de la lampe à pétrole
Le verre tamise la peine
Tout est en ordre
La cuisinière est sérieuse
fiable
Sur un plateau elle dispose les tasses
les soucoupes
la cafetière
le porte-toasts
le sucrier
le pot à lait
Tout est encore vide
Le café
les œufs
le pain
seront préparés au dernier moment
servis bien chauds
là-haut
au couple du deuxième étage
à leur réveil
D'ici là elle aura lavé les sols
vidé les cheminées
refait du feu
éposseté les étagères
secoué les tapis
tapé les coussins
frotté l'argenterie
remonté les pendules
jeté les fleurs fanées
balayé l'escalier
Son corps
jeune
mince
nerveux
est son meilleur allié

Après l'arrivée d'Eugénie
ce sera l'heure de monter le plateau
puis
de quitter la villa pour se rendre
chez les Pinchard

et finir sa journée chez les Daniel
D'autres employeurs
- mais leur maison est moins
grande
plus vieille
moins cossue
Pourtant ils payent autant
Madame Pinchard paye le mieux
mais c'est la plus désagréable
Ça compense
à peine
Un peu quand même
C'est toujours ça

Sur le trajet
quand le panier est lourd
qu'elle n'a pas envie d'y aller
qu'il reste la dernière adresse
qu'elle a l'impression que ses mains
sont trop usées
qu'elles vont tomber
qu'il faut quand même porter ce fichu panier plein
de broches
de produits
de chiffons
Elle se dit
pour se convaincre
elle espère
avec ce qu'elle gagne
si elle économise
se payer un jour
peut-être
sûrement
bientôt
une bicyclette
Une roulotte
Ou bien une verte
Avec une sonnette
un porte-bagages
pour mettre le panier
les broches
les produits
les chiffons
Au lieu de marcher dans la neige
elle roulera
Elle fendra l'air froid
la nuit
Il y aura une lumière à l'avant du
vélo
une minuscule dynamo
Son homme lui a expliqué le principe
le fonctionnement de la dynamo
le rotor
le galet
la bobine
l'aimant
Elle se répète ces mots magiques
Elle s'en régale

gourmande
Les mots ça ne coûte rien
Une incantation
Une prière adressée à l'avenir
Elle s'y voit déjà
Ça lui tient chaud
au cœur
aux mains
aux pieds
Ce sera bien

En attendant
il faut actionner la pompe
remplir des seaux d'eau froide
Y tremper les doigts
les broches
le savon
frotter le damier
les dalles noires et blanches
les traces de pas boueuses
des bourgeois
Ils entrent par la grande porte
pour visiter Madame
sans penser à la bonnichette qui es-
quinte ses mains
pour enlever la saleté
ils en ont entraîné partout derrière eux
sous leurs souliers
bien cirés
par leur propre bonne
qui s'est levée
comme elle
aux petites heures
pour leur confort
pour qu'ils soient beaux
pour entretenir leurs affaires
leur foyer
leurs meubles
leurs chaussures
pour gagner sa vie pour se payer un
jour
une bicyclette
pour aller travailler plus vite
chez les autres

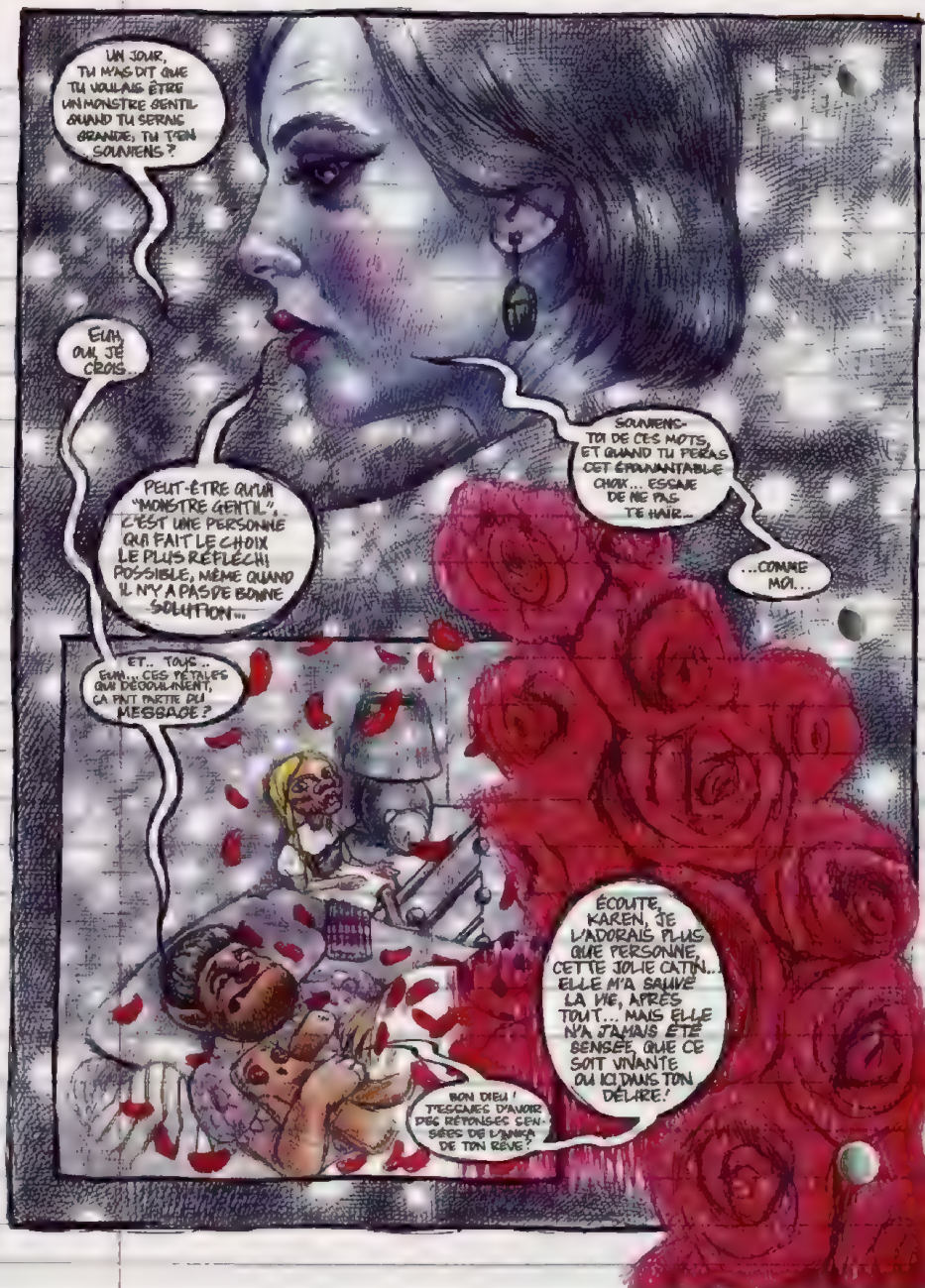
Assise sur le damier noir et blanc
dans l'entrée savonneuse
de la grande villa
elle ne sait plus
s'il faut rire ou pleurer
Elle décide de sourire
et de frotter
De toute façon elle n'a vraiment pas
le choix

LE WEEK-END PROCHAIN
PARIS, MUSÉE DU XIX^e SIÈCLE
LE DIX-HUITIÈME
ARRONDISSEMENT
DE THOMAS CLERC (MINUIT)

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres

Tome 2

Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture



ET C'EST LÀ QUE MON RÊVE A FAIT
COMME TOUS LES RÊVES: IL EST
DEVENU ENCORE PLUS BIZARRE!
LES DÉTALES SE SONT CHANGÉES
EN CE QUE JE CROYAIS ÊTRE...

BEEUUAA!

... DU SANG... MAIS LÀ,
JE GOÛTE ET, EN FAIT, ÇA
FOND COMME LE GLACÉ
D'UN GÂTEAU...

GLUURE!

MMH!
BLEMMA, C'EST SI
POUR! ÇA A LE GOÛT
D'UN TABLEAU
DE NORMAN
ROCKWELL!

TU DOIS
VRAIMENT ALLER
VOIR UN PSE.

LE SENTIMENTALISME
C'EST PAS MON TRUC, PAREIL.
POUR CE QUI EST DU SANG!
QU'EST-CE QUE ELLE DIRAIT,
MMH? HEIN?

...C'EST RIEN QU'UN RÊVE...
...C'EST RIEN QU'UN RÊVE...
...C'EST RIEN QU'UN RÊVE...

BLEMMA, JE...
JE SAIS PAS SI Y
FAUT QUE J'ME
LAISSE ALLER...
T'AS RAISON...
M'YAN SERAIT
PAS D'ACCORD...
MON DIEU, JE SAIS
PAS... J'ESSAIE
DE ME RETENIR,
MAIS...

...J'AI ALORS ÉTÉ PRISE
D'UNE ESPÈCE DE TERRIBLE
(ET DÉLICIEUSE) FAIM, JE
TROUVE PAS D'AUTRE MOT...
J'AI SENTI MES OS CRAQUER,
PRENDRE DES FORMES
NOUVELLES ET PARFAITES...
ANKA FLOTTAIT TOUJOURS
AU-DESSUS DE MOI ET JE
SAVAIS QUE JE NE VOULAIS
QU'UNE CHOSE: UNE AUTRE
LONGUE GORGÉE DE SA
DOUCEUR... FALLAIT
JUSTE QUE JE ME
LAISSE TRANSFORMER
ET ELLE SERAIT MIENNE...

KAREN,
TUME FAIS PEUR!
JE TE RECONNAIS
PLUS DU TOUT!

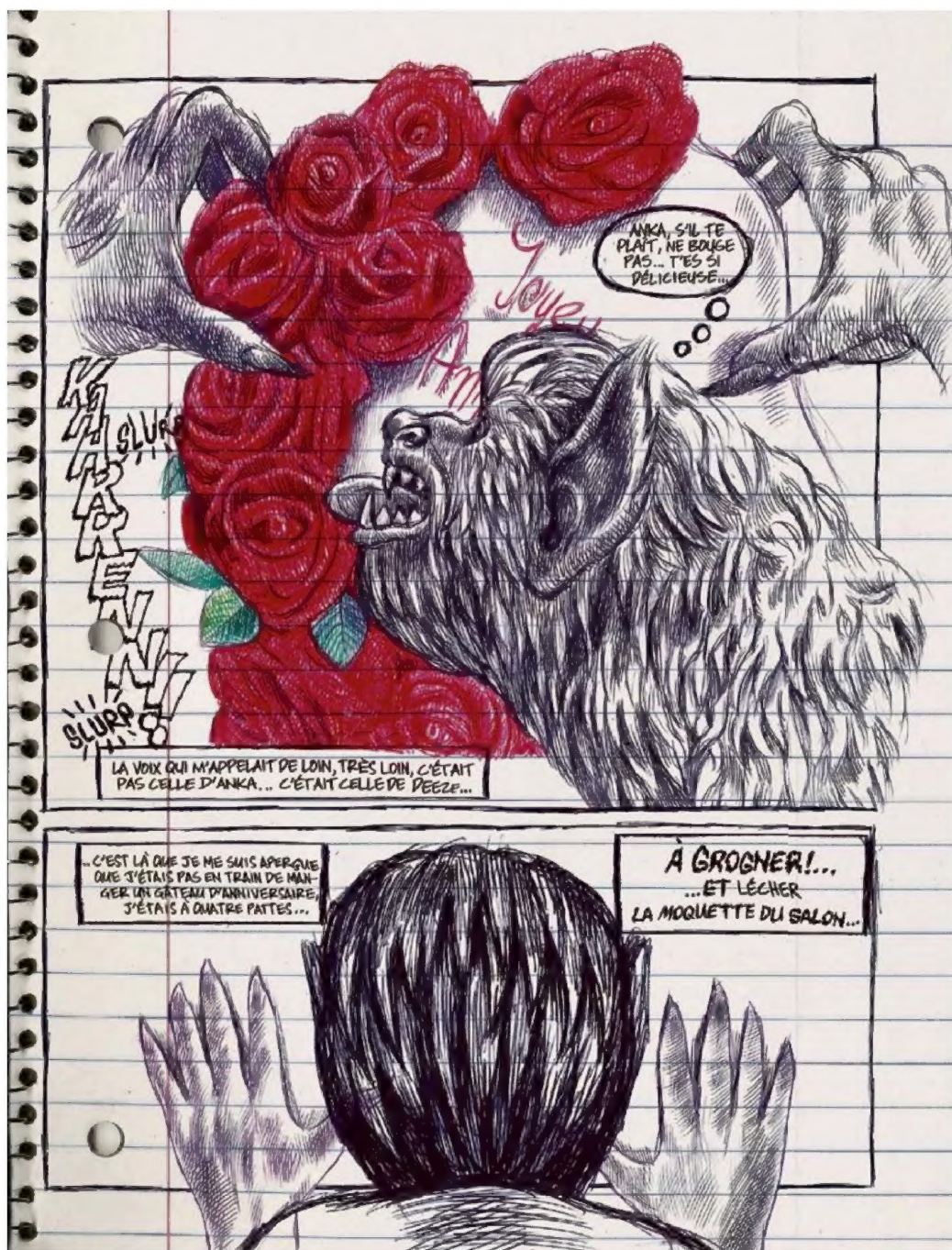
ET LÀ, Y'A EU UN CRAC!
MON CŒUR SE CHANGEAIT
EN CŒUR DE MONSTRE...
JE SAVAIS QUE J'ÉTAIS
PLUS CETTE IDIOTE DE
KAREN... J'ÉTAIS COOL
ET SAUVAGE, ET...
DANGEREUSE...
J'ÉTAIS...

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres

Tome 2

Par **Emil Ferris** éditions Monsieur Toussaint Louverture





Moi, ce que j'aime, c'est les monstres, tome 2, est la conclusion du journal graphique fictif d'une jeune fille de 10 ans, Karen Reyes, qui tente d'élucider le meurtre de sa bien-aimée et énigmatique voisine du dessus, Anka Silverberg, une survivante de l'Holocauste. Dans ce deuxième livre, les sombres mystères du passé et du présent continuent d'abonder au cours de l'été 1968, tumultueux et violent, à Chicago.

EMIL FERRIS
MOI CE QUE J'AIME C'EST LES MONSTRES tome 2, Monsieur Toussaint Louverture, à paraître en novembre.

LE PUZZLE DE COCO



Règlement complet sur Libération.fr ou en flashant ce QR code.



L'Assemblage estival

Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle. A gagner : un dessin original et dédié de Coco (10 gagnants tirés au sort). A renvoyer à : Libération-Puzzle 2024 - 113 avenue de Choisy - 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

La quadrature du sexe

Par KIM HULLOT-GUIOT

1 Quelle catégorie de la population est, selon les sondages, la plus épanouie sexuellement ?

- A Les lesbiennes.
- B Les hommes bisexuels.
- C Les hétérosexuelles de 60 ans et plus.
- D Les personnes non-binares.

2 La dendrophilie est une appétence sexuelle consistant à être attiré-e et ou excité-e par...

- A Les arbres de toutes variétés.
- B Les dents mal alignées.
- C Les personnages de la catégorie «dendro» dans le jeu vidéo *Genshin Impact*.

D Le mobilier et les fournitures de bureau.

3 L'an dernier, une enquête menée auprès de femmes hétérosexuelles qui avaient trompé leur partenaire a révélé quel était leur plus grand fantasme. Il s'agit de...

- A Faire l'amour avec un homme qui les écoute.
- B Faire l'amour avec une femme.
- C Faire l'amour avec un ou plusieurs de leurs ex.
- D Faire l'amour avec une inconnue.

4 En 2007, un film brésilien pornographique et scatophile a défrayé la chronique. Son nom ?

- A Un Homme et une Femme.
- B Un Gars, une Fille.
- C Two Girls, One Cup.
- D Three Guys, One Horse.

5 Comment appelle-t-on la position consistant à s'agenouiller derrière son partenaire et à pratiquer ainsi un annulingus tout en le masturbant ?

- A Rusty trombone.
- B Joyful trumpet.
- C Hot saxophone.
- D Weird bassoon.

6 Quelle comédienne n'a jamais tourné dans une production érotique ?

- A Helen Mirren.
- B Zabou Breitman.
- C Meryl Streep.
- D Charlotte de Turckheim.

7 Dans cette position, l'un des partenaires s'allonge sur le ventre, main derrière la tête et fesses

relevées, tandis que l'autre se place dessus. Comment l'appelle-t-on ?

- A La baleine qui se baigne.
- B Le dauphin à la plonge.
- C La grenouille à la nage.
- D La crevette qui surfe.

8 Parmi ces titres de films érotiques ou pornographiques, lequel existe ?

- A *Ecarte tes cuisses, je trouve plus ma montre !*
- B *Le Gland des Siciliens*.
- C *Le plus dur est derrière toi*.
- D *Couche-moi dans le sable et fais jaillir ton pétrole*.

9 Dans un court poème érotique, Théophile Gautier qualifie un monument parisien de «grand godemiché d'airain». Lequel ?

- A La tour Eiffel.
- B La colonne Vendôme.
- C L'obélisque de la Concorde.
- D La colonne et le Génie de la Bastille.

Image: 1. A. 2. B. 3. C. 4. D. 5. A. 6. B. 7. C. 8. A. 9. D.

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, une histoire passionnelle et sensorielle dans l'Alexandrie des années 30.

«À l'époque où je rencontrais Justine, j'étais presque un homme heureux.» Le narrateur de *Justine*, le premier tome du *Quatuor d'Alexandrie*, chef-d'œuvre de Lawrence Durrell, sait bien qu'il court à sa perte, mais comment résister ? Justine est si séduisante et si vénérable, insaisissable précipité de vanité et de mélancolie qu'il n'est pas possible de refuser ses baisers, *coups de poignards haletants, doux et sauvages*. Bien sûr il y a Nessim, son mari ; bien sûr il y a Melissa, la maîtresse du narrateur. Mais l'Alexandrie des années 30 est la ville de tous les

mélanges, de toutes les libertés et de tous les délices.

Car l'intrigue importe peu au fond, «seule la ville est réelle» prévient Durrell. La ville et ce qu'elle propage d'opulence et de sensualité, enrobant de nostalgie et d'ambiguïté les liens entre les personnages. Fiction expérimentale, le roman voit le narrateur laisser sa mémoire poétique parcourir librement ses souvenirs, décrivant les événements de cette romance tragique non pas dans l'ordre où ils se sont produits mais dans l'ordre où ils prennent du sens pour lui, reconstituant un puzzle complexe, aussi littéraire que sensoriel.

Reste la touffeur d'une ville alanguie et l'air ravélien d'un temps enfui à mesure même que ses personnages le vivent. C'est peut-être un roman d'amour, peut-être un roman d'espionnage. C'est surtout une atmosphère hypnotique qui se diffuse phrase après phrase, qui «miroite et qui ondule», disait Henry Miller. Un livre «à prendre de temps en temps par nécessité et à laisser dissoudre dans l'esprit», selon les mots de Durrell.

MICHEL BECQUEMBOIS

LAWRENCE DURRELL *JUSTINE* (suivi de *Balthazar*, *Mountolive* et *Cléa*). Le Livre de poche, 313 pp., 8,90 €.

LE CHIFFRE À LA CON

Beauf

66 g

Beurre doux

250 g

Blanc de poulet

485 g

Oeuf

900 g

Vin

1,7 kg

Soda

2,2 kg

Pomme de terre

4 kg

Carotte fraîche

7,9 kg

La production de 8 kg de carottes émet autant de gaz à effet de serre qu'une livre de beurre

Masse d'ingrédients pour émettre autant de gaz à effet de serre que 250 g de beurre doux (soit 2,375 kg CO₂ eq.)

Il faut manger environ 14 oeufs (65 g chacun) pour émettre l'équivalent d'une livre de beurre

MICHEL BECQUEMBOIS ALICE CLAIR, JULIEN GUILLOT, LEO PICO ET VALENTIN STODNER